

YVES LAMONTAGNE

UNE JAMBE À MON COU

roman

suivi de

ÉLABORATION DE CARACTÉRISTIQUES VISANT LA CRÉATION
D'UN ROMAN POLICIER DE SERIE COMMERCIALISABLE

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de L'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département des littératures
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

Mai 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-25638-3

RÉSUMÉ

Une jambe à mon cou est un roman à la première personne dans lequel un espion raconte comment il s'est acquitté de la mission qu'on lui avait confiée. L'analyse critique cherchera à éclairer quatre aspects complémentaires de la production d'un roman policier pouvant faire l'objet d'une série. Pour ce faire, elle inventoriara les romans de série québécois de 1837 à 1995 et commentera cette production. Puis, dans un deuxième temps, à la lumière de cette analyse, elle tracera le portrait d'un héros québécois susceptible de plaire. Elle exposera par la suite la structure narrative ayant servi à la rédaction du récit. Enfin, elle mettra en lumière les difficultés rencontrées sur le plan de la narration.

Yves Lamontagne

Vincent Nadeau, directeur de recherche

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier monsieur Vincent Nadeau, directeur de la recherche. Ses remarques judicieuses, ses conseils et sa compréhension ont aidé à la poursuite et à l'achèvement de ce mémoire. Je remercie également madame Patricia Dostie pour le support moral qu'elle m'a accordé et, plus particulièrement, pour ses conseils lors de la rédaction du roman.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	I
AVANT-PROPOS	II
I. <u>UNE JAMBE À MON COU</u>	5
II. <u>ÉLABORATION DE CARACTÉRISTIQUES VISANT LA CRÉATION D'UN ROMAN POLICIER DE SÉRIE COMMERCIALISABLE</u>	291
INTRODUCTION	292
CHAPITRE I: HISTORIQUE DU ROMAN POLICIER DE SÉRIE AU QUÉBEC	294
1. Définition du genre	294
2. Bibliographie	295
3. Analyse de la bibliographie	302
CHAPITRE II: LA CARACTÉRISATION DU HÉROS	305
1. Un visage de l'antihéros	305
2. Le mortel immortel	306
3. Personnage sérieux?	308
CHAPITRE III: LA STRUCTURE NARRATIVE DE <u>UNE JAMBE À MON COU</u>	310
1. La structure narrative chez Fleming selon Umberto Eco	311
2. Application de la structure de Fleming pour la création du roman	312
3. La structure narrative détaillée du roman	314
CHAPITRE IV: LE RÉCIT DE FICTION À LA PREMIERE PERSONNE	322
1. L'intégration des récits dans la perspective du "je"	323
2. La narration comme fiction	324
2.1 Le récit au présent de l'indicatif	325
2.2 La voix du narrateur	326
CONCLUSION	327
BIBLIOGRAPHIE	330

LUNE JAMBE À MON COU

CHAPITRE UN

Mercredi , 9 h 37

– Merci Reine Mère. Au fait, vous savez, les Turcs que j'ai photographiés, ils ne semblaient pas si méchants que ça.

-- Heureusement qu'il y a des imbéciles; sans eux, nous ne pourrions réussir dans la vie.

L'éventail des options est horriblement restreint. Ce sourire comme elle seule sait le faire et le tapis taché par le café fournissent trop d'indices: QUELQUE CHOSE VA SE PASSER! Une crise de foie, d'appendicite, d'octobre ou d'Oka; rien n'est impossible quand elle est dans cet état. Des stalactites apparaîtraient au plafond que je ne m'étonnerais même pas. Le seul événement prévisible est que je ne rirai pas de la situation...

J'entre dans la chambre, l'air de rien, en prenant des allures de celui qui revient innocemment de faire trempette. Le silence qui régnait de l'autre côté de la porte n'avait rien de bien angoissant; seuls quelques commentaires d'ordre domestique transpiraient du téléviseur. Bien qu'une peur bleue et irraisonnée m'invitait à ne pas toucher à cette poignée étrangement chaude, je ne pouvais tout de même pas faire la patère dans le corridor. Alors, j'ai poussé mon audace en même temps que la porte et j'ai franchi le seuil.

Elle est là, assise dans une bergère qui n'est pas dans sa palette de couleurs. Ses cheveux sont à l'image de son humeur et le rouge de ses lèvres ne me dit vraiment, mais vraiment rien de bon. De toute évidence, ma femme chérie s'est fixé comme objectif d'éliminer la réserve d'agressivité de sa petite personne.

-- Bonsoir, me dit-elle avec son regard qui donne à la plus simple baignade matinale des allures d'escapade nocturne.

À ce mot, je le sais, je suis battu. Je suis Vercingétorix aux pieds d'un César qui a les ongles de doigts et d'orteils de la même couleur que le rouge sang de ses lèvres. Quand elle lance un "bonsoir" en plein jour, c'est qu'elle est d'humeur sombre.

-- La baignade a été bonne, n'est-ce pas?

Sa robe de chambre vert tendre et ses pantoufles vert tendre continuent de contraster énergiquement avec le fuchsia du fauteuil qui voudrait prendre une autre teinte tellement ma femme agrippe fortement les accoudoirs. Les plis de ses joues et de son front envoient des messages qui encourageraient King Kong à prendre la poudre d'escampette. De mon côté, je ne tente même pas une réponse. Tout ce que je dirais pourrait être retenu contre moi. Je n'ai plus qu'une seule question en tête: allais-je vivre assez longtemps pour profiter de ma caisse de retraite si durement accumulée? J'ignore comment ces idées saugrenues prennent place dans mon esprit à des moments pareils. Que voulez-vous, on fait ce que l'on peut avec ce que l'on a...

Avant que j'aie le temps de répondre à cette importante question existentielle, d'un seul bond, Madame décide que mon arrivée mérite d'être arrosée et elle me lance sans avertissement l'immense cafetière en plastique et chrome qui conserve si bien la chaleur des liquides. Si j'ai dit immense, c'est que le contenu du récipient est suffisamment important pour asperger la totalité de ma personne. C'est dans ces moments que l'on se rend compte de l'étonnante capacité d'absorption du coton qui constitue la matière première de mon survêtement...

Nous sommes maintenant face à face; les pupilles de Madame se dilatent et se contractent au rythme de sa respiration. Son regard inquisiteur et insistant traverse mon corps devenu tout petit et semble voyager dans les méandres de ma pensée. Attention! Que mes mécanismes de défense soient en état d'alerte et que mes oreilles soient prêtes à entendre le pire; ma femme va ouvrir la bouche.

-- Sais-tu que tu me fais de la peine?

-- ...

Sa voix, dangereusement douce, m'indique que ma dulcinée n'en est encore qu'aux balbutiements dans l'exécution de sa sentence. Son balayage et sa permanente tiennent bon malgré le bouillonnement de sa tête devenue écarlate; le vert tendre qui maquille le tour de ses yeux noisette n'embellit pas le tableau de cet arc-en-ciel aux tempes battantes.

Mon coeur fait trois tours: c'est ma première erreur. Il m'aurait été beaucoup plus facile d'en faire la moitié d'un et de déguerpir au plus tôt. "On s'expliquera plus tard", aurais-je lancé en refermant la grande porte de l'inexpliqué et de l'explicable.

Mais non... Je suis resté là, bêtement, à contempler le liquide brunâtre et vraiment très chaud dégoulinant sur le tapis et les draps du lit. En plus d'un visage légèrement rougi, la scène de Madame va me coûter la plus belle facture en frais de nettoyage de l'histoire de cet hôtel.

Mine de rien, j'entreprends une riposte digne de mon amour pour elle. Je ne laisserai pas ma femme tambouriner à l'huis de ma conscience sans offrir une petite résistance. Affichant mon air le plus hypocritement innocent (technique où mes sourcils se transforment en points d'interrogation), je parle lentement afin de nourrir mon imagination d'une nouvelle histoire (encore...)

-- Mais voyons, chérie... (je ne bénirai jamais assez celui qui a inventé cette formule) qu'est-ce qui te met dans un état pareil?

Comme si j'ignorais la raison de son regard froid, de son déjeuner froid et

surtout, du café refroidissant étonnamment vite dans mon survêtement... N'empêche, les petites formules toutes faites ont été inventées pour gagner du temps; il serait indécent de ne pas s'en servir!

Réaction surprenante, elle ne réagit pas encore... Son silence doit lui être insupportable... Je sens qu'elle commence à trembler. Rien de pire que de refouler ses pulsions, elle pourrait développer un ulcère... Je n'ai plus le choix. Au nom de sa santé, je tente le grand coup: la provocante diversion. De toute façon, je ne risque plus rien, la cafetière est vide. Prenant mon allure atterrée (autre technique!), je lui lance:

-- Ne me dis pas que tu as ton "humeur de bibine chialeuse" du mercredi?

J'en étais sûr, elle explose. Il n'y a rien de tel que de ressortir son plus grand succès pour relancer les passions! À partir de maintenant, j'ai quinze bonnes minutes pour me creuser la cervelle. Madame est en colère; cris et larmes sont sur le pilote automatique. Elle croit que je m'amuse à la faire souffrir, pourtant ma provocation a pour unique but de lui rendre cette journée moins impossible... Je suis un bon type, je ne veux que son bien. Y aurait-il quelqu'un dans cette hôtel pour douter de la grandeur de mes sentiments? (A part elle, bien sûr...)

Car, voyez-vous, Madame est un des grands mystères de l'humanité. Son cerveau -- contrairement à celui du commun des mortels -- a la forme d'un semainier: chaque journée a son tiroir et chaque tiroir contient l'humeur que Madame prendra pour colorer sa journée. Si dimanche et mardi sont des journées plus "raisonnables" pour elle et son environnement, samedi et lundi voient son

visage prendre des airs de nostalgie. Par contre, la terre peut être certaine de trembler le mercredi! Cette journée-là, que j'ai amoureusement baptisée "l'humeur de bibine chialeuse", si un rien la touche, il n'en est pas de même pour les pauvres murs de notre maison: chaudrons, valises et même le réservoir de la toilette ont déjà eu leur vol d'essai...

Si vous suivez la logique (si vous en trouvez une...), le jeudi est pour elle la journée des grands remords et pour moi, celle du bricolage hebdomadaire.

* * *

Pauvre Madame! Elle crie et elle criera encore sans jamais connaître ni comprendre le terrible secret qui accable les gens de mon espèce, obligés de jouer la comédie afin de protéger leur double vie. Mais attention! Pas une double vie banale avec maîtresse, fleurs et billets doux! Je serais incapable d'une telle monstruosité: l'infidélité n'est pas inscrite dans ma chaîne d'A.D.N.

Et puis, même si je lui disais la vérité, me croirait-elle? Comment pourrait-elle imaginer que l'homme qui partage les plus beaux moments de sa vie (et les pires...) n'est autre qu'un espion à la solde de son gouvernement, caché derrière l'innocente image d'un voyageur de commerce? Le choc de la nouvelle l'anéantirait. Je la ménage donc et je la laisse crier, cela lui fait tellement de bien. Vas-y, mon amour! On paiera plus tard!

Le carnage est terrible: un loup-garou colérique et frustré de la plus belle pleine lune de l'année ne ferait pas mieux. Toutefois, par une sorte de pitié que je

m'explique mal, ma femme s'acharne sur le mobilier et les murs de la chambre en négligeant de frapper celui qui est à la source de son humeur. D'un seul coup de griffe, elle arrache trois mètres du superbe papier peint turquoise qui se mariait si bien avec les fauteuils. Les meubles d'appoint et le lit ont droit aussi à leur autopsie. En la voyant vandaliser la pièce, j'apprends comment le mobilier imitation "vieilleserie québécoise" est d'une solidité surprenante. A preuve, le tiroir de la commode resté indemne après s'être écrasé dans le magnifique téléviseur couleur.

La mademoiselle "savon de limette sans phosphate et bio-machin" qui vendait à grand renfort de sourires son produit à l'écran a dû avoir un terrible mal de tête cette journée-là. De mon côté, je sens que ma carte de crédit va en avoir pour son rhume, elle aussi...

Rendue au bout de sa course, Madame atterrit à quelques centimètres de moi afin de parfaire sa vengeance digne d'Attila le Hun. Ses cris ressemblent étrangement à la musique préférée de mes deux filles. A ce moment précis, si la femme de chambre était entrée, elle aurait vu un étrange spectacle: dans un champ de ruines, un homme-crapaud (le café brûlant avait fait apparaître sur mon visage quelques petites cloques d'eau...) se tenant immobile devant un tyrannosaure vert tendre, un pied de lampe à la main en guise de matraque.

Surtout ne bougeons pas...

Puisque ma patience n'a d'égal que mon amour, j'attends. D'ailleurs, ai-je le choix? J'inventerais bien une histoire pour la calmer, mais mon gros bon sens et la sensibilité de mon épiderme me l'interdisent...

* * *

J'avais pourtant bien orchestré la matinée. Me levant très tôt, j'ai dit à ma femme encore endormie que j'allais faire quelques longueurs dans la piscine de l'hôtel. Heureux de son inertie, je suis sorti de la chambre sur la pointe des pieds en espérant que mon retour ne serait pas trop pénible. Dans l'ascenseur, j'ai senti que mon stratagème n'avait pas bien fonctionné (dix-sept ans de mariage avaient développé chez moi un instinct de survie surprenant). Madame s'est réveillée en se souvenant que son ordinaire de mari était loin d'être un lève-tôt et que par surcroît, il ne savait même pas nager! Pendant les trois heures qu'avait duré mon absence, elle avait fouillé en vain l'hôtel de fond en comble. En ébullition, elle était retournée dans notre chambre pour se mijoter une vengeance digne d'un mercredi.

Pendant ce temps, j'exécutais à la lettre les ordres que j'avais reçus. La tâche semblait à première vue fort simple. Elle consistait à pénétrer chez le chef d'un réseau d'information turc, déguisé en témoin de Jéhovah, et à tenter, armé d'un appareil-photo incorporé dans ma bible, de photographier les membres de l'assemblée en cours. Il me suffisait d'être patient voire même têtu.

Ce qui devait durer quelques minutes a pris en fait deux heures! Non seulement cet homme ne m'a pas refermé la porte au nez mais, en plus, il a poussé la politesse jusqu'à me présenter à ses "invités" en leur expliquant la raison de ma visite. J'ai été agréablement surpris de cet accueil jusqu'au moment où j'ai

compris que mon hôte voulait publiquement confronter ma religion à la sienne.

J'aurais sûrement fait sursauter quelques fanatiques de la Bible s'ils avaient été présents! J'ai non seulement inventé quelques apôtres mais j'ai aussi crucifié Jésus pour des raisons dont le Très-Haut ne se doutait même pas...

Tout de même, ma mission était accomplie.

Épuisé et en retard sur mon "horaire de baignade", je me suis dépêché de passer par la piscine dès mon retour à l'hôtel, histoire de faire "plus vrai". Comme je le redoutais, l'accueil de Madame ne m'a pas déçu...

* * *

Bonne nouvelle: la colère de ma femme s'estompe. Son pied de lampe atterrit sur la moquette sans avoir servi. (Elle ne pouvait pas me frapper, elle m'aime!) Ce n'est pas encore le temps des remords, elle garde cela pour le jeudi. À peu de chose près, le calme est revenu, seuls quelques coins de la pièce encore intacts laissent deviner que ces quatre murs étaient une chambre d'hôtel. Madame n'exigera pas l'explication de mon absence; elle sait de toute façon qu'elle n'en aura pas. Mes disparitions sont marquées par le grand sceau de l'inexplicable. Elle ne s'empêche pas pour autant d'émailler sa bouderie de quelques remarques désobligeantes.

-- Elle a bien aimé ça, ta "chouchoune"? me dit-elle pour poursuivre sa vengeance, sans en penser un traître mot.

Il est inutile de répondre à cela. Je reste muet, mais je me mords les lèvres

en pensant à ce que je dirai à ma patronne plus tard.

Il faut toutefois que je prenne les choses en main et que je mette un point final à notre petite dispute. Après tant d'années de vie commune, un rituel s'est établi: je prends ma femme épuisée dans mes bras et j'attends. Il n'y a rien d'autre à faire, c'est convenu... Le temps fait toujours son oeuvre...

Je profite de ce répit pour penser à ma fille Suzanne qui n'était pas encore réveillée lorsque nous sommes partis hier matin. Depuis peu, elle commence à montrer des signes d'indépendance qui troublent le pauvre père que je suis. Hier soir, au téléphone, une musique tonitruante en avant-champ, elle m'a raconté qu'elle organisait une petite fête avec des copines de classe pour célébrer la fin de l'année. "Juste cinq ou six, papa, pas plus". Fin d'année... Comment peut-on célébrer les vacances trois semaines avant les examens? Je comprends que Suzanne ait préféré me faire cette annonce plutôt qu'à sa mère; ma plus grande connaît assez bien la structure émotionnelle de ma femme pour ne pas la provoquer la veille d'un mercredi. "Et Marie, elle?" ai-je demandé en sentant qu'il fallait mieux ne pas poursuivre dans cette direction, car j'avais besoin de sommeil et il n'y a rien de pire pour un papa gâteau que de macérer dans des soucis paternels avant de se coucher. "Elle couche chez une copine". Une copine, encore! Décidément, il y a beaucoup de copines dans l'environnement immédiat de la famille ces derniers temps.

Les hurlements de la chaîne stéréo se faisant plus insistants, ma fille aînée a été obligée de me quitter brusquement, laissant à l'autre bout du fil un père pantois chargé d'une montagne d'inquiétudes et d'interrogations.

Même si l'adolescence a le don d'avoir le dernier mot, il n'en reste pas moins que les parents sont munis d'antennes et de détecteurs de mensonges presque infaillibles. Le ton enjoué et la gentillesse d'une jeune femme de seize ans ne trompent pas: ma fille a légèrement modifié la réalité afin de ménager son vieux père. Marie est peut-être bel et bien chez une copine, mais ma Suzanne a exagérément augmenté le volume de sa chaîne afin de berner son papa. De plus, et c'est une raison qui accélère le blanchiment de mes cheveux, ses six camarades de classe servaient d'écran en trompe-l'oeil afin de masquer Alain Chouinard, fils aîné de Paul-Émile Chouinard, voisin arrogant, vantard et têteux qui me casse les oreilles avec sa thermopompe pour sa petite piscine hors terre (cadeau de son beau-frère). Il va falloir que j'ouvre oeil, car je ne suis pas prêt à faire les frais d'une histoire d'amour entre une sainte-nitouche nouvellement corrompue et le fils boutonneux d'un macho prétentieux.

Surtout ne pas fermer les yeux...

Doucement, je sens Madame détendre ses muscles un à un... Dans peu de temps, sa colère sera évanouie et demain la verra sangloter toute la journée. C'est prévu. C'est ce qui est admirable chez nous: plus le temps passe, plus les éléments qui composent notre vie sont prévisibles.

-- Allez viens, on rentre à la maison.

-- Tu ne peux pas, me dit-elle, tu empestes le café.

-- C'est pas grave, viens.

Nous sortons de la chambre les valises à la main, elle en robe de chambre et en pantoufles vert tendre et moi, en tricot de coton gris clair bruni par la vie.

Nous avons l'air de deux rescapés du tremblement de terre de San Francisco de 1906. Les gens qui se retournent sur notre passage cherchent à comprendre la cause de notre état. Dans le hall, le concierge lève la tête à notre arrivée et essaie sincèrement de ne pas paraître surpris. Toutefois, après la séance de signature, il se permet une petite indiscretion.

-- Vous avez fait bon séjour, monsieur, dame?

-- Très bien, très bien, merci...

Insatisfait de ma réponse, mon bonhomme à gallon insiste poliment.

-- Quelque chose vous aurait-il... déçus?

Je ne peux certainement pas me sauver en ne mentionnant pas les petites écorchures que ma dulcinée a fait subir au mobilier. Je suis honnête tout de même...

-- Oui, quelque chose nous a profondément déçus. La décoration de la chambre laissait vraiment à désirer. Nous l'avons légèrement modifiée afin de nous sentir à l'aise. Vous seriez gentil de remettre le tout à son aspect d'origine et de m'envoyer la note à cette adresse.

Avant qu'il ait le temps de comprendre, je lui tourne le dos et repars rejoindre celle que j'aime, qui a préféré se cacher dans la voiture pour éviter d'affronter les sourires entendus du personnel de l'hôtel.

* * *

Sur la route qui nous ramène vers la banlieue de mes amours (me voilà, ma

chère Longueuil, me voilà!), j'arrête comme convenu à une station-service où un appel téléphonique m'attend. Reine Mère, ma patronne, est toujours fidèle aux rendez-vous.

-- Bravo pour les photos, mon cher! (Lorsqu'elle est heureuse, elle m'appelle toujours "mon cher".) Le cliché sur lequel on voit tout le monde les bras en croix est d'une drôlerie!

-- C'est ma façon d'embellir ma vie.

-- Et Madame? s'inquiète-t-elle. Tout va pour le mieux?

-- Vous savez, le problème avec l'humilité, c'est qu'on ne peut pas s'en vanter. Savez-vous qu'elle vous appelle "ma chouchoune"? Il va falloir que je demande un congé.

-- Encore! Vous exagérez, mon petit. (Tiens! Il n'y a plus de "mon cher".)

-- Écoutez, Reine Mère, dis-je en sachant très bien que ce surnom lui fait un immense plaisir, je n'ai pas vraiment le choix, elle est en train de craquer.

-- Avez-vous des preuves?

-- Oui. Vous allez recevoir sous peu une note d'hôtel qui vous fera sursauter.

-- Encore!

-- Ce n'est pas son meilleur jour, vous savez.

-- Ça va. J'ai compris. Accordé.

-- Merci, Reine Mère. Au fait, vous savez, les Turcs que j'ai photographiés, ils ne semblaient pas si méchants que ça.

-- Heureusement qu'il y a des imbéciles; sans eux, nous ne pourrions réussir dans la vie.

Je me demande encore de quelle façon cette dernière phrase me concernait...

CHAPITRE DEUX

Jeudi, 10 h 20

**A vous seul, vous incarnez la
foule, mon cher Auguste; c'est
inespéré!**

Ah! Les plaisirs d'un chez-soi bien à soi! Les petits bonheurs de la vie à la maison sont si nombreux que je me demande encore comment trouver le temps pour me les offrir tous? Longueuil, la ville qui m'a vu naître et qui me verra certainement mourir, m'enchanté avec tout ce calme et ce silence ennuyeux. Quoi de mieux qu'une ville-dortoir pour un homme qui a comme péché mignon les nuits de sommeil prolongées? Sans mes obligations quotidiennes, je serais certainement le premier homme à hiberner. Que voulez-vous, à chacun son passe-temps. Si certains gaspillent leur vie en construisant des bateaux dans de minuscules bouteilles, j'ai le droit d'en faire autant en m'étirant de tous bords tous côtés dans mes draps bien-aimés.

Lors d'une course à la mairie de notre ville, un candidat m'a cassé les oreilles avec ses projets créateurs d'emplois gros comme leurs subventions. J'ai voté contre lui parce que je ne veux pas que mon petit monde change. Je suis assez bien comme ça, merci.

Ma petite famille habite dans un magnifique bungalow blanc, tout fleuri, avec un garage et un sous-sol que j'ai aménagés de mes propres mains. C'est une maison qui est à mon image, car elle contient tout ce qu'un banlieusard invétéré peut espérer: de l'échangeur d'air jusqu'à la table de ping-pong.

Le printemps est la saison de prédilection pour entreprendre les projets autour de la maison. Les longs mois encabanés nous donnent toujours envie de refaire le monde dans les limites de notre terrain. La piscine, la tondeuse, le barbecue, tout doit être passé au peigne fin pour que les journées d'été nous livrent leurs plaisirs.

Cette année, après de longues réflexions, j'ai pris la résolution de protéger ma famille contre un terrible élément extérieur et j'ai nommé: les Chouinard. En effet, je sacrifie le projet d'une nouvelle remise dans le but de construire une palissade de deux mètres (hauteur maximale autorisée par la ville, je me suis informé) entre ces indésirables et le paradis de fleurs et de paix que constitue notre jardin. S'il ne comprend pas avec cette muraille, il ne comprendra jamais. Je ne suis pas misanthrope, mais il vaut mieux être chez soi et seul que chez le voisin et seul parmi le monde.

-- Vous n'avez pas des modèles disons... plus opaques?

-- Vous voulez le faire disparaître, votre voisin.

-- J'aimerais bien, oui...

M. Croteau, un sympathique entrepreneur (si je me fie à l'annonce publicitaire dans mon quotidien) saisit parfaitement la raison de sa présence et me présente un éventail de modèles qui correspondent à mes exigences et à mon budget. Je m'imagine déjà, bien protégé des regards et des paroles obscènes de ce parvenu sans culture qui croit que la chaîne de restaurants MacDonald appartient à Ronald.

La discrétion n'étouffant pas mon inculte de voisin, le voici qui apparaît en trotinant, torse nu et casque colonial sur la tête. Il est vêtu d'un ridicule bermuda orange d'un goût plus que douteux et porte des sandales en faux cuir sur ses chaussettes. Il s'installe solidement entre M. Croteau et moi-même et s'informe du motif de la présence de ce monsieur inconnu. Après les présentations que je suis forcé de faire, Paul-Émile Chouinard, loin d'être déçu de mon projet, me remercie

de la belle clôture que je vais lui offrir et pousse même le culot jusqu'à intervenir dans le choix du modèle.

-- Pas ce modèle-là, Auguste, ça fait prétentieux.

-- Prétentieux, il n'y a rien de prétentieux dans cette clôture, voyons!

Ce petit con ne me dira sûrement pas ce qui est prétentieux et ce qui ne l'est pas!

-- Je te dis que ça fait même tétéux. Écoute, Auguste, je vais avoir ta clôture dans ma face pour le restant de mes jours, tu ne vas sûrement pas me monter un mur qui va me donner mal à la tête pour le restant de mes jours?

Ce n'est pas l'envie qui manque... Toutefois, par une ruse banlieusarde que je ne me connaissais pas, je décide de me conformer quelque peu à ses goûts en me réservant pour monnaie d'échange la couleur de son prochain garage de toile. Le vert et orange de cet abri d'auto éveillent chez moi des instincts de vandalisme que j'ai du mal à contenir.

Au hockey, on appelle cela des considérations futures.

-- D'accord, Paul-Émile, as-tu une préférence pour...

-- Bouge pas, mon Auguste, j'ai ma petite idée là-dessus...

L'entrepreneur, apparemment habitué aux chicanes de clôture et aux longues négociations entre voisins, patiente poliment en faisant bien attention à ne pas prendre position. La seule fois où il ouvre la bouche, c'est au moment où mon voisin, transpirant à force d'argumenter, me propose un modèle beaucoup plus coûteux que le premier proposé.

Mon voisin postillonne de plaisir.

-- Tu vois? Même notre expert est d'accord!

Deux contre un, c'est injuste. Je m'incline en me jurant que j'aurai ma revanche sur la couleur de son abri d'auto. Je signe le contrat en voyant clairement ce que je fais: pour m'isoler de mon furet de voisin, je lui paye la clôture de ses rêves en dépassant plus que largement mon budget initial. Heureusement que nous sommes jeudi; ma femme, trop occupée à faire pénitence pour ses écarts de conduite de la veille, ne dira pas un mot. Au bas de la feuille, ma signature hésitante ratifie ma capitulation. Je me retiens pour ne pas manger le crayon.

Comble de malheur, le camion de livraison qui hante mes nuits et mes jours apparaît dans l'entrée et deux hommes, hélas trop connus de moi, viennent à ma rencontre.

-- C'est pour une livraison, me dit Antoine, qui est, selon moi le meilleur menteur dont cette planète a accouché. Il est tellement menteur, qu'il ne faut surtout pas croire le contraire de ce qu'il dit.

Les "livraisons" font partie de la procédure secrète de Reine Mère: à chaque arrivage, je dois la contacter le plus tôt possible. Cela ne me dit rien de bon; ma patronne ne veut certainement pas discuter du choix de ma nouvelle clôture.

Pour tromper mon entourage (et pour se faire aimer davantage...), ma patronne m'a donné comme profession bidon le titre de représentant pour une compagnie suédoise spécialisée en batteries de voiture. Ces batteries, faussement reconnues pour leur qualité nettement supérieure, n'ont rien de spécial sauf qu'elles sont beaucoup plus lourdes que celles des concurrents. A chaque appel de

ma patronne, je dois me taper le chargement de ma petite fourgonnette et le déchargement dans un entrepôt prévu à cette fin. Ce sont toujours les mêmes batteries que je manipule à chaque fois. J'aurais préféré que Reine Mère me nomme représentant en fleurs séchées...

J'ouvre ma porte de garage afin que mes deux amis déposent leur chargement.

-- C'est pas possible les gars, la patronne m'a donné congé pas plus tard qu'hier.

-- Nous le savons, me lance Normand qui porte toujours un col roulé en laine même en pleine canicule, mais nous on fait ce qu'on nous demande, hein?

-- Ça va, j'ai compris, je l'appelle tout à l'heure.

En d'autres mots, je serai bientôt investi d'une nouvelle mission, moi qui suis sensé m'occuper de mes propres oignons pour un bon bout de temps! Ça ne se passera pas comme ça! Le prolétariat a des droits, lui aussi! Mes vacances sont plus que méritées. Je vais à la cuisine pour téléphoner à cette sorcière. Après la longue demi-heure d'attente pour que Marie abandonne temporairement l'appareil, j'appelle Reine Mère afin de connaître le fond de sa pensée.

-- Vous vouliez des vacances, non?

-- Oui, mais...

-- Alors, vous allez en avoir...

-- Je ne comprends pas.

-- Assez discuté, je vous attends.

J'ai vraiment envie de chanter des bêtises à cette empoisonneuse

d'existence. Mais que voulez-vous, on n'a pas toujours le courage de ses convictions, surtout si celles-ci ont une influence directe sur le contenu du réfrigérateur.

Madame est facile à convaincre de la nécessité d'une visite importante à la quincaillerie. Le jeudi est vraiment la plus belle journée de la semaine; pour se faire pardonner, elle me permettrait n'importe quoi. En me baladant dans ma mini-fourgonnette, je me prépare à affronter ma tigresse de patronne et je me promets qu'elle n'aura pas le dessus sur moi. Je ne dois pas craquer. Je dois rester debout et bien droit afin d'affronter la terrible histoire qu'elle va encore inventer pour arriver à ce qui semble être l'objectif suprême de son existence: me faire travailler. Mais aujourd'hui, elle ne m'aura pas. Elle s'en trouvera un autre gigolo pour faire ses quatre volontés.

– Vous en avez mis du temps.

– Quelle idée aussi de se terrer dans ce trou perdu.

La conversation s'achemine vers des pays dangereux, glissants et surtout inexplorés. Le ton de sa voix avait d'étonnantes similitudes avec celui d'une certaine Madame que je connais bien... J'avoue que j'ai flâné un peu. Pour me donner bonne conscience à l'endroit de ma femme, je suis vraiment allé à la quincaillerie. Mes clôtures à neige faisaient vraiment pitié et les spéciaux sur ces produits au printemps sont irrésistibles. Que voulez-vous, je suis fait comme cela, j'ai hérité du vieux dicton de ma défunte mère: "Tout vient en vente à qui sait attendre". D'un autre côté, le nouveau "siège social" de ma patronne a aussi une bonne part de responsabilité dans ce retard. Ce bureau-chef a la particularité d'être

déménagé toutes les deux semaines afin de ne pas être retracé par dieu sait qui. Et puisque ma patronne est une reine de l'économie, le siège social et tout son monde emménagent souvent dans des endroits impossibles. Présentement, les bureaux sont situés dans le sous-sol de l'Église Gallicane de la Saine-Trinité qui, par manque de fonds, loue ses soubassements à qui veux-tu pour une bouchée de pain. C'est loin, sale, et en plus, ça pue l'encens.

-- Asseyez-vous et épargnez-moi vos commentaires.

Ma patronne sait déjà ce que je pense de ces migrations bimensuelles.

-- Je n'ai pas envie de m'asseoir, je suis en vacances et je n'ai pas de temps à perdre pour moisir dans ce climat juste bon à cultiver des champignons.

-- Justement, vous n'y serez plus longtemps.

-- Parfait!

Elle est assise derrière son énorme bureau pour cacher ses courtes jambes qui se balancent dans le vide. Elle est si petite qu'elle rapetisse d'un bon dix centimètres quand elle se met debout. Le tronc, la tête et le cou forment un cylindre rigide et dérangeant. Quand elle veut lever la tête, c'est tout le corps qui se redresse. En gros, elle a l'air d'un sac de sable avec deux mains et autant de pieds. Seuls ses yeux nous informent qu'elle appartient à l'espèce humaine: on imagine des vitraux brillant à contre-jour et cette lumière colorée dans sa boîte crânienne renforce la blancheur de ses dents et de sa peau. Je sursaute toujours un peu quand sa bouche émet un son; c'est surprenant d'entendre un registre aussi bas chez cette toute petite bonne femme. Néanmoins, par ruse ou par dépit, elle modifie sa voix de façon à la rendre artificiellement agréable à entendre.

-- Auguste, vous êtes méchant avec celle qui veut vous offrir un cadeau...

-- Un cadeau?

Là, j'en suis presque sûr, mon augmentation tant rêvée va m'être livrée sur un plateau d'argent pour le début de mes vacances. Ce revenu supplémentaire n'a qu'un seul et unique but: offrir à la famille un petit chalet dans les Laurentides où tous et chacun pourront prendre un réel contact avec la nature. Il est vrai que Madame a horreur des insectes et qu'elle est sujette à de répétitifs rhumes des foies. Il est tout aussi vrai que mes deux filles ne voient pas l'intérêt de se séparer, ne serait-ce qu'un week-end, de leur petit environnement immédiat. Mais un rêve, c'est comme une contravention pour excès de vitesse: ça ne se discute pas. J'attends, les rotules grelottantes, le coccyx agacé par un des ressorts rebelles du fauteuil en faux cuir et j'ai le nerf cochléaire au garde à vous.

-- Oui, mon cher (elle a dit mon cher, elle a dit mon cher!) un cadeau comme je crois n'en avoir jamais donné encore...

Je ne suis plus là. Je suis en plein débat avec moi-même pour savoir quelle sera la couleur des volets.

-- Un cadeau que moi-même, je vous envie... Vous allez passer deux merveilleuses semaines de vacances dans un endroit revigorant qui me coûtera les yeux de la tête.

Reine Mère ne m'offre pas le rêve de ma vie, du moins pas aujourd'hui... Adieu veau, vache, cochon, chalet... Une odeur de décapant fort et une image de volets perdant leur couleur s'imposent tandis que celle qui tient mon destin entre ses mains continue son monologue devenu sans intérêt.

-- Paspébiac, vous connaissez?

-- Noui..

-- C'est sur la Baie-des-Chaleurs.

-- Et alors?...

-- Et alors, vous y allez.

-- Et mes vacances?

-- Mais c'est mieux que des vacances! C'est un des meilleurs centres de thalassothérapie du continent. Vous allez adorer: la maison est centenaire, le décor à couper le souffle et les traitements! Pressothérapie, enveloppement d'algues, massage thérapeutique, bain thermomasseur à l'eau de mer. De quoi faire rêver! N'est-ce pas merveilleux?

-- Pas vraiment, je...

-- Quoi! Je vous envoie dans un paradis de verdure, de repos et de santé pendant deux semaines où vous allez être traité aux petits oignons et vous n'êtes pas content! Vous exagérez, mon petit.

Elle a soudainement l'air d'une vendeuse de voyages organisés qui est en train de conclure sa première vente...

Je ne veux rien savoir de ses vacances à elle. Je veux les miennes avec mes enfants, ma tondeuse, ma haie de cèdres et mes meubles de résine de synthèse. La détente et la relaxation en profondeur ne me disent rien. Je veux simplement être chez moi, à moi, pour moi. Mais la patronne reste sourde à mes tergiversations. Elle attend que je sois rendu à bout de souffle et enfonce le dernier clou.

-- Bon, maintenant que vous êtes d'accord, vous partez dimanche matin. Venez me voir avant votre départ, je vous donnerai plus de détails sur votre merveilleux séjour.

Elle a le culot de me dire que mon escapade de deux semaines est des vacances! C'est le comble! Il n'y a pas l'ombre d'une sieste là-dedans! C'est du travail, rien que du travail. C'est le virus Reine Mère: travail et budget. Je ne vais pas en rester là. J'argumente encore.

-- Dimanche? C'est impossible, j'ai un entrepreneur qui installe une clôture lundi matin.

-- Je suis sûre que votre voisin s'en occupera consciencieusement.

Je ne suis pas surpris, elle sait tout de ma petite vie. Le monde s'acharne sur moi aujourd'hui... Je me lève et me dirige vers la porte vert tendre et sale, sale et vert tendre, vaincu encore une fois. Je pourrais lui demander pourquoi elle n'offre pas cette si belle relâche à un autre plus con que moi, mais j'ai peur qu'elle me dise qu'elle n'en a pas trouvé. Avant de refermer la porte vert tendre et sale, je fais une tentative pour sauver les meubles de ma maison.

-- J'amène Madame, hein?

-- Pas question, une chambre d'hôtel à rénover par mois est plus que suffisant. Et vous ne connaissez pas le prix de ces séjours là-bas? Une vraie fortune!

-- Mais elle sera en colère si je pars sans elle!

-- Inutile de discuter, vous irez seul. Dites-le lui aujourd'hui, elle acceptera sans grogner.

Avec toutes ces années passées à son service et à force de payer les pots cassés de Madame, Reine Mère a, elle aussi, compris que la boîte crânienne de ma femme contient sept tiroirs qui décident de ses réactions émotives. Je crois même, dans un souci d'économie, qu'elle me prévient souvent de mes départs impromptus, quand cela est possible, afin d'économiser des dépenses inutiles.

Sans un mot, je referme la porte sale et vert tendre, convaincu que cette couleur est le fruit de l'amertume...

* * *

Sur le chemin du retour, je me console en regardant les clôtures à neige dans mon rétroviseur. J'ai eu de la chance de profiter d'une si bonne aubaine. Cet automne, je ne raterai pas les rabais sur l'engrais à pelouse.

Et me voilà reparti vers une autre aventure qui affectera ma pression. J'aurais dû refuser... Comme j'aurais dû refuser, il y a douze ans... Après tout ce temps, je me demande encore pourquoi j'ai été aussi naïf d'accepter son offre d'emploi.

Depuis ce jour, je suis une espèce de fonctionnaire, avec fonds de pension, assurance et sécurité d'emploi. Toutefois, je n'ai pas d'autres liens que Reine Mère, ma patronne, Normand, l'anti-transpirant et Antoine, l'arracheur de dents. Trois phénomènes de la nature qui vivent dans un vase clos et qui ont un malin plaisir à semer angoisses et problèmes dans le petit jardin de mon existence. De mon côté, je fais un peu bande à part: mon seul plaisir serait de sortir de ce merdier

sans trop de trous dans la peau...

Si encore on m'avait engagé pour une raison intelligente, je pourrais me valoriser dans ce foutu métier. Bien non.. Quelques mois après mon embauche, Reine Mère m'a avoué qu'elle avait fixé son choix sur moi parce que j'ai l'air de rien... Absolument de rien...

-- Il n'y a pas pire que d'engager un mec beau, grand, fort, avec tous les talents, il se ferait remarquer tout de suite et crèverait dans l'heure. Mais avec vous, mon petit, il n'y a vraiment rien à craindre...

J'avais beau m'obstiner, elle cognait toujours sur le même clou.

-- Vous n'êtes pas d'accord? Alors, jouons un petit jeu et répondez à mes questions. Etes-vous petit?

-- Non.

-- Grand?

-- Pas vraiment.

-- Beau?

-- Pas vraiment, non...

-- Laid?

-- Faudrait tout de même pas exagérer...

Elle avait continué comme cela durant encore cinq bonnes minutes. Je n'étais ni gros ni mince, ni intelligent, ni trop con, etc. De plus, je n'avais aucun signe distinctif: pas de lunettes, ni de cicatrices, ni de barbe et même mes cheveux sont d'une couleur indescriptible: curieux mélange entre le châtain, le marron et le noir.

-- Bref, pour conclure, vous avez l'air de rien.

-- Ah bon...

-- Mais réjouissez-vous, mon petit. C'est un atout considérable quand on fait un boulot comme le vôtre. Personne ne vous remarque jamais! Je parie que vous n'êtes même pas capable de vous décrire vous-même. À vous seul, vous incarnez la foule, mon cher Auguste; c'est inespéré! Vous n'êtes pas un simple représentant de la classe moyenne, vous *êtes* la classe moyenne.

Vous ne pouvez pas savoir comment ces mots m'ont rassuré... et déprimé... Je savais déjà que mon apparence n'était pas mon point fort, mais je croyais que ma personnalité avait comblé cette tentative indifférente de Dame Nature. Il est assez difficile d'être peu de choses et de ne créer aucun stimulus sur son environnement sans se le faire dire par sa propre patronne.

De plus, je ne suis pas doté des attributs "normaux" pour ce type de travail: je suis plus habile à manier la plume qu'un Magnum et je sais moins séduire une femme que tondre ma pelouse. En d'autres mots, je ne suis pas à ma place.

Je dois être frappé par une sorte de fatalité. Finissant mes études en littérature, car rien d'autre ne me tentait et que Boris Pasternak racontait de belles histoires, je me sentais la force de tout accomplir. Mais la littérature ne nourrit pas une famille; j'ai fait des dizaines de "jobines" allant du cueilleur de fruits jusqu'au vendeur de tapis. Les temps étaient durs...

Intelligente, Reine Mère avait utilisé mon amour des belles-lettres pour engager le chômeur que j'étais: "Vos talents nous seront d'un grand secours". J'ai signé un contrat que je n'ai jamais lu. Cela n'avait pas été très difficile de me

persuader. Un an comme prestataire de l'assurance-chômage convaincrait n'importe qui de n'importe quoi... Mon réfrigérateur avait pris mon avenir en main. Avec deux enfants trop jeunes encore pour saisir toutes les vertus du jeûne, je me mettais la corde au cou les yeux pleins d'eau, trop heureux pour imaginer dans quel enfer je m'embarquais.

Je croyais être devenu un employé de la compagnie Ingvar Batteries, une boîte suédoise spécialisée dans la fabrication et la vente de batteries de voiture. Du moins, c'est ce que j'avais cru comprendre lors de l'entrevue et c'est ce que j'ai annoncé à ma femme qui a fondu en larmes en apprenant que son incapable de mari finissait par travailler. Pourtant, il en a été tout autrement.

Sans que je m'en rende compte, Reine Mère a commencé à m'utiliser comme commissionnaire en me baladant à travers la ville. Mine de rien, je me promenais avec des enveloppes bourrées de trucs importants. Du microfilm au message codé, j'ai joué au petit livreur pendant plus d'un an en ignorant que celui qui, auparavant, occupait mon poste avait été retrouvé mort après quelques heures de torture inutile (ben voyons!). Inutile, parce que comme moi, mon prédécesseur ignorait totalement l'importance de ses responsabilités: il n'a donc pu dévoiler quoi que ce soit à ses bourreaux.

"Il avait trop l'air de quelqu'un, tandis que vous... quel pion vous faites!" m'a informé ma patronne avec un plaisir non dissimulé. Puis elle a ajouté avec le plus ironique des sourires: "Mon petit, ici les gens comme vous franchissent trois étapes: ils commencent par être "pion", c'est-à-dire trois fois rien: livreur, lécheur de timbres ou autre. Puis, s'ils survivent, ils passent dans les ligues majeures.

Au mot pion, on ajoute E.S. (pour Édition Spéciale). D'où le gentil nom "espion". Dans un troisième et dernier temps, ils passent d'espion à EX-pion. Et je crois que cette appellation se passe de commentaires".

-- Vous n'embauchez jamais de femmes dans cette boîte?

-- Jamais, répondit-elle en camouflant un sourire. Et la raison est simple: une femme n'a jamais l'air de rien. Peu importe qui elle est ou ce qu'elle fait, elle aura toujours ce petit quelque chose qui la fera remarquer. Tandis que vous...

Bien sûr, tandis que moi.... je suis la cible des ennemis de Reine Mère. L'homme à abattre en d'autres mots. Et cela se poursuivra tant que ma patronne jugera que je suis encore utile. Je ne peux pas en sortir sans LA sanction. Un mariage en somme. Mais je me demande souvent si l'embauche exclusivement masculine pratiquée par ma patronne ne ressemble pas à une mission qu'elle s'est donnée pour compenser les bêtises de tous les misogynes de la planète.

* * *

-- Chérie! Tu ne devineras jamais ce qui vient de m'arriver!

-- ...

-- Grâce à mes ventes de cette année, ma patronne m'envoie quelques jours en vacances dans un centre de relaxation.

-- Je suis bien contente pour toi, Gugus...

C'est mon surnom quand elle a de bonnes dispositions. L'affaire est gagnée d'avance. Je pourrais l'informer que je pars faire le tour du monde en

pédalo et elle ne bougonnerait même pas.

-- Je pars dimanche matin.

-- ...

-- Ça ne sera pas long, seulement deux semaines.

-- ...

-- C'est à Paspébiac, tu connais?

-- ...

-- Tu m'entends, chérie...

-- Je vais aller te préparer tes affaires, veux-tu ton maillot?

Il n'y a pas à dire, le jeudi est la plus belle journée de la semaine!

CHAPITRE TROIS

Dimanche, 16 h 21

- Mais qu'est-ce c'est ?**
- C'est la raison de votre visite dans ce paradis.**
- Ce que je vois là, c'est une...**
- Une jambe, en effet...**

La veille de mon départ pour mes vacances forcées, je me donne le mandat de négocier un petit arrangement avec Suzanne dans l'espoir de ne pas revenir avec un lien familial supplémentaire et, surtout, indésirable. Je sais bien que les histoires de coeur sont prioritairement de la responsabilité de Madame, mais cette fois-ci, je veux, même à quelques centaines de kilomètres d'ici, avoir l'heure juste sur les péripéties entourant la flamme de ma plus grande.

Durant toute la journée, je suis hanté par le spectre d'un amour qui n'aurait jamais dû naître. C'est une véritable obsession. Suzanne chérie, qui mordait les oreilles de sa soeur et qui renversait toujours son verre de lait, me fait comprendre que le temps passe trop vite; ma fille a vécu ou vivra très bientôt (trop bientôt...) un des plus beaux moments de sa vie avec un orang-outan même pas beau. J'espérais bougrement mieux...

Je suis tellement préoccupé que même mon gazon ne me dit plus rien... Normalement, je me donne la peine de tondre ma pelouse à la diagonale mais aujourd'hui, je le fais bêtement, à l'ordinaire; je suis à l'image de ma pelouse: négligé, abandonné et mal compris... De plus, je n'ai même pas touché à ma haie...

Elle aurait pu choisir un jeune homme correct aux bonnes manières venant d'une famille respectable et sensée.

Mais non...

Elle a jeté son dévolu sur le premier du bord, trop paresseuse pour espérer mieux.

En plus, il est tout le portrait de son père qui semble être le résultat d'une

expérience génétique unissant les chaînes d'A.D.N. d'un yéti et d'une sangsue...

Il y a de quoi rendre un père malade...

Je m'indigne moi-même de mes propres indignations.

* * *

-- Suzanne, j'aimerais te parler...

Elle est encore au téléphone avec ce 47 chromosomes et demi qui pourrait facilement être exposé dans une foire ou encore être un objet d'étude pour une bonne décennie de tous les anthropologues de la planète. Au fond, même si elle maintient une occupation téléphonique presque constante, je préfère cela à ce qu'elle saute la clôture (pas encore installée) et qu'elle disparaisse à tout jamais dans les draps de ce morveux qui sont sûrement de la même couleur que le garage de toile de son père.

-- Suzanne, je te parle...

-- Deux minutes, mon papa chéri!

Comme le temps est relatif et que les conflits de génération naissent quelque part, je patiente encore vingt minutes. Je ne veux pas la brusquer, elle tient un peu de sa mère et ce que j'ai à lui dire relève de mes angoisses les plus profondément paternelles. Je ne la sens pas réceptive et je ne suis pas verbeux non plus... Le devoir de père est sans contredit le plus incompris des rôles de la famille.

Ma fille qui se contentait de son petit univers (bouquins, jeux électroniques

et magasinage) a considérablement changé ses valeurs. Elle a délaissé ses lectures intelligentes pour des revues féminico-modo-in-and-too-much; la danse, activité plus sportive, selon elle, a relégué l'hypnotique écran du téléviseur aux oubliettes (ça, je suis d'accord). Elle a toutefois gardé cet appétit insatiable pour les razzias dans les boutiques. De cette permanente chasse, elle ramène des trophées qui ont comme principale caractéristique la rareté de leur tissu. Par exemple, ce qu'elle porte en déblatérant des inepties dignes de son interlocuteur n'est malheureusement pas très long à décrire: un short en jean (le plus "short" que je n'avais jamais osé imaginer) et une camisole couleur peau qui moule si bien son corps qu'il faut faire un effort pour s'imaginer qu'elle est habillée. Un voyeur en serait offensé.

Elle raccroche enfin, les yeux plus pétillants que le pire des mousseux ontariens, et me sourit avec le plus rouge et engageant des rouges à lèvres que cette maison ait abrités.

-- Tu te maquilles maintenant, c'est très joli... (je sais, je sais, je suis un hypocrite de père. L'esprit d'équipe est parfois un spaghetti de faux sourires et de vrais mensonges.)

-- Merci papa, que me veux-tu? dit-elle en fourrant son sac de jувénilités de toutes sortes.

-- Il faut que je te parle...

-- Oui, mais dépêche-toi, Alain vient me chercher dans cinq minutes.

Cinq minutes! Pour une préoccupation comme celle-là, ce n'est même pas assez de temps pour le préambule du début de mon introduction! Ma fille a raison, il faut que je me dépêche.

En prenant mon air le plus décontracté, je lui lance:

-- Ça va bien avec ton Alain?

-- C'est écoeurant, papa! Il est assez beau! (Alain Parfait et Alain Finitif par-dessus le marché.)

-- Ah bon...

C'est à ces moments que l'on s'aperçoit de toute la relativité de la beauté.

-- Tu sais, Suzanne, je ne voudrais pas que ton papa paraisse vieux jeu mais de nos jours les choses vont plus vite qu'autrefois et...

Je me perds dans mes mots et elle me suit. Avec cette amorce, je passerai pour le père le plus rétrograde de la maison. Changeons de tactique et adoptons le style direct.

-- ...en d'autres mots: couches-tu avec Alain?

Ma question la surprend. Elle ne croyait pas son pauvre père capable de dialoguer sur les choses de la vie. Un à zéro pour le papa rétro. Les cours de sexualité que l'on donne si gentiment dans nos belles écoles publiques doivent au moins nous aider dans ces cas qui demandent de la finesse. (Merci mille fois, monsieur le ministre de l'éducation, d'être un con moins vieux jeu que moi). Elle me répond avec l'aisance d'un grand chef cuisinier faisant bouillir de l'eau: "Pas encore mon papa".

Bonne nouvelle, le pire est à venir...

Ce jeu de la franchise, si rare entre un père et sa fille, doit être exploité à fond. Je sens le futur débaucheur de ma fille galoper vers la sonnette et j'ai encore tant de choses à dire en ce moment magique. J'espère de tout mon coeur que ce

"beau" Alain se fracassera le crâne sur mon entrée en interblochs afin de poursuivre cette rencontre au sommet de la sincérité.

-- Alors, tu dois savoir que l'on ne fait pas certaines choses sans se protéger, n'est-ce pas? (Cela fait la deuxième fois que j'utilise le mot "chose". Je m'en excuse. Mon éducation, qui est la principale cause de ma pudeur, limite considérablement le champ de mon vocabulaire.)

-- Ne t'inquiète pas, papi chéri. J'utilise la pilule depuis un an déjà.

-- Ah bon...

Mademoiselle marque à son tour un point. Elle a toutefois vite compris que j'ai un sérieux besoin d'explications. Vas-y, ma fille, ne te gêne pas!

-- A tous les mois, j'avais mal, papa. Maman m'a accompagnée chez le docteur Patenaude (merci, chérie, merci, docteur Patenaude) en me faisant promettre de ne rien te dire car elle craignait que tu ne te fâches, mais tu ne te fâcheras pas, hein? Ce que je te dis, c'est un secret, ne le dis pas à maman, elle se fâcherait.

La situation commence à se compliquer drôlement. Je suis devenu le complice d'un secret qui doit me rendre furieux et pour le restant de mes jours, je devrai cacher à ma femme que je sais ce qu'elle sait mais qu'elle ne veut pas me dire... Pendant que je m'égare dans ce spaghetti à la sauce mensongère, un bruit de sonnette retentit et ma grande fille saute sur ses pieds comme si le spectre du Général de Gaulle avait décidé d'occuper soudainement son corps. Par respect pour le père que je suis et pour s'assurer de ma complicité dans cet imbroglio familial, ma fille a l'amabilité de me laisser le dernier mot.

-- Suzanne, ce n'est pas que j'aimerais que tu te rapportes mais si tu m'envoyais un mot une fois de temps en temps, histoire de savoir comment ça se passe entre toi et Alain, tu comprends?

La main sur la poignée de la porte, elle me fait un clin d'oeil indiquant qu'elle accepte ma proposition.

-- Par fax?

-- Par fax.

-- C'est promis, bonnes vacances!

Le fax, correctement appelé télécopieur, est un outil de voyage indispensable pour communiquer avec Reine Mère lors de mission de longue durée. Il est entendu que la famille peut se servir de l'appareil de la maison afin de démontrer à leur représentant de père que l'on pense à lui quelquefois. Ainsi, tous peuvent me rejoindre en tout temps sans avoir à attendre que papa revienne de ses rendez-vous avec ses clients.

Elle ouvre la porte et donne sa main Alain Certitude... Le peu que je vois dans l'entrebâillement de la porte n'a rien pour me rassurer. Cette grande asperge est longue et mince à rendre jaloux une tribu d'anorexiques. Des poils de porc-épic remplacent ce qui doit être des cheveux et ses yeux de babouin sont heureusement camouflés par d'énormes lunettes noires. En d'autres mots: une mouche sur un cou de girafe.

Le reste du corps est une suite logique de sa tête d'enterrement. Ce gibbon aux bras démesurément longs porte le bermuda de son père (celui qui s'agençait si mal avec le casque colonial et qui dégageait une odeur indéfinissable) et un t-shirt

mauve qui a sûrement fait les deux grandes guerres. Ce lierre a, comme pots, deux énormes baskets qui cachent ses bas blancs d'un brun plutôt douteux.

-- Ça va être super! lance ma fille pour qu'elle se fasse bien comprendre par cet analphabète.

-- Ouais... super...

C'est le "ouais" le plus détestable qu'il m'ait été donné d'entendre jusqu'à ce jour. Un "ouais" digne de l'Étrangleur de Boston et du Maniaque à la scie réunis.

Heureusement que je ne l'ai qu'entrevu...

Elle disparaît en laissant un père épuisé qui se demande où se terminera cette relation qui ne ressemble à sa fille d'aucune manière. Je n'ose plus fermer les yeux, car tout ce que je vois est ma plus grande à moitié nue (C'est la mode, papa!) couchée sur des draps orange et verts avec un piranha phalloïde dévorant la prunelle de mes yeux.

Au moins, il n'y a pas de danger pour la descendance du nom... ma fille se bourre de contraceptifs aux frais de la banque à pitons que je suis.

* * *

Madame est d'une douceur étonnante ce soir. La séparation de deux semaines que nous aurons à vivre la prédispose à se laisser aimer comme aux premiers jours. C'est vraiment une journée rare dans la vie d'un père de famille. Ma fille m'honore de ses confidences et Madame s'énamoure pour des raisons qui

me restent encore floues. Il ne faut toutefois pas rater une occasion pareille; je peux facilement la convaincre de me faire son petit rapport quotidien sur les agissements d'une Suzanne qui n'est pas encore rentrée.

* * *

L'aurore grisonnante et pluvieuse qui m'attendait de l'autre côté de cette courte nuit m'incite à couvrir ma tête avec les draps chauffés par la chaleur de ma femme. Je ferme un peu les yeux en maudissant gentiment et silencieusement Reine Mère de me priver d'une autre grasse matinée. Je respire l'odeur du corps de Madame en prenant bien soin de ne pas oublier cette image olfactive qui meublera mon esprit durant mon absence. Le parfum de la crème antirides et l'aloès de ses cheveux, le tout emmêlé dans l'odeur du sommeil s'enregistre sans effort. Tout m'invite à dormir encore.

Mais le devoir, c'est le devoir...

Le soleil se fait timide ce matin et j'ai bien peur que ce soit comme ça tout au long de la journée. C'est aujourd'hui le jour du marché car il n'y a plus de lait pour mon café. Ce n'est pas dramatique, j'ai ce qu'il faut pour contenter mon matinal appétit. La cafetière espresso, le seul cadeau intelligent de mon beau-frère Hilaire, laisse échapper son fumet envoûtant. De plus, j'ai le plus important: ma boîte de biscuits "fortune" qui me servent de conseillers et avec qui je partage mon café tous les matins. Ces biscuits ont la particularité de renfermer un message ou une pensée souvent très positive; pas que je croie dur comme fer à ces maximes

mais, quelquefois, lorsque je n'ai personne pour m'éclairer, je réfléchis au message de mon biscuit quotidien. Aujourd'hui, il se lit comme suit:

Votre vie sera heureuse et paisible.

Comme je l'ai dit, il y a rarement de mauvaises nouvelles dans cette pâte sucrée; je relis ce petit message à quelques reprises et, l'estimant comme un heureux présage, j'en fais un minuscule rouleau pour le jeter dans le broyeur de l'évier.

On a le renforcement positif que l'on peut...

Avant de partir, je me pointe à la chambre de ma belle Suzanne. Elle dort tranquillement dans son lit, toujours maquillée, les pointes de ses lèvres sont quelque peu retroussées; les miennes prennent la même forme. Ma fille vieillit plus vite que moi. Avant notre conversation, je me croyais encore un petit papa aussi naïf que l'enfance; j'ai grandi beaucoup plus que je ne l'avais espéré. Résigné, je regarde encore un instant cette ébauche de femme, qui ne sait pas encore ranger sa chambre, respirer l'amour, même en dormant. Je lui fais à mon tour un clin d'oeil qu'elle ne verra jamais, et je referme la porte dans un souffle.

* * *

-- Vous êtes en retard.

Comme s'il était possible d'arriver en retard à six heures du matin! Je suis

encore dans ce sous-sol d'église pourri qui n'a jamais connu de système de chauffage décent de toute sa longue vie. L'air est humide et glacial: même les yeux de ma patronne sont givrés. Je ne laisserais pas un trognon de pomme ici de peur qu'à mon retour, je me fasse attaquer par un monstre vampirique et tortueux.

-- Je voulais vous laisser dormir un peu... On ne pourrait pas ouvrir une fenêtre pour se réchauffer?

-- ...

-- Ça va, je n'ai rien dit...

Sans lever les yeux, ma patronne déballe un paquet vert tendre (l'a-t-elle acheté pour qu'il s'harmonise avec la porte?) et en sort une photographie des plus surprenantes.

-- Mais qu'est-ce c'est?

-- C'est la raison de votre visite dans ce paradis.

-- Ce que je vois là, c'est une...

-- Une jambe, en effet...

Elle a un sourire à me manger en salade. Je regarde la photographie, bouche bée, espérant que celle qui est en face de moi me rassure. Elle fait durer son plaisir.

-- Ce n'est pas très joli, me dit-elle.

-- ...

En effet, ce n'est vraiment pas très joli à regarder. C'est le cliché de ce qui semble être une chambre d'hôtel de bonne qualité. Sur la moquette bourgogne, il y a un tas de cendre de deux mètres de circonférence comme si quelqu'un avait

décidé de faire un feu de joie à l'intérieur. La chambre est en ordre et seule la moquette est abîmée. Mais le plus surprenant est ce pied et ce demi-mollet qui dépassent quelque peu du cercle de cendre. De la façon dont la jambe est placée, on imagine facilement qu'un être humain a brûlé sur place et a laissé comme souvenir un pied qui n'est d'aucune utilité. Ce bout de jambe, mangé par les flammes, porte une pantoufle vert tendre intacte.

-- Il y a un mois, un client de l'Auberge du Parc a été retrouvé dans sa chambre en train de brûler de façon spectaculaire. Celle qui l'a entendu crier, a ouvert la porte dont la poignée était brûlante pour apercevoir M. Lauberivière achever de se consumer comme du papier-mouchoir. La chaleur était si intense qu'elle n'a pu le couvrir. Le temps que le boyau d'incendie soit en opération, il ne restait plus rien, plus de flammes, plus de braises, plus rien... Seul, ce rond calciné, un peu de cendres et cette relique. La police ne comprend pas. Aucun combustible ou accélérateur n'ont été utilisés. Le plus étonnant est que le reste de l'immeuble n'a pas subi le même sort que la victime. Selon nos experts, il faut une température de 1650° C pour réduire des os en poussière; et pourtant, le reste de la chambre n'a subi aucun dommage.

Mes yeux encore rivés sur la photo cherchent à comprendre ce mystère. Un homme, à l'intérieur d'un bâtiment, s'est spontanément enflammé sans raison apparente et a brûlé à une température si élevée qu'il s'est volatilisé en quelques minutes. C'est déroutant!

-- C'est bien la première fois que j'entends parler d'une affaire pareille.

-- Il y a eu d'autres cas: le premier remonte à 1673. Un alcoolique

parisien laissa son pied gauche dans des conditions similaires. Mais oublions ces vieilleries pour nous occuper des cas plus récents. En décembre 1966, John Irving Bentley, un médecin retraité de 92 ans, quitta ce monde de la même façon en oubliant, lui aussi, son pied gauche. En juillet 1951, à Saint-Petersburg en Floride, Madame Mary Reeser, une veuve de 67 ans, fut retrouvée consumée sur son fauteuil brûlé jusqu'au ressort, tout ce qui restait était un crâne réduit à la taille d'une balle de base-ball et un pied gauche intact, brûlé au-dessus de la cheville. Et la liste se poursuit...

-- Tous avaient laissé leur pied gauche?

-- Exact. Surprenant, n'est-ce pas?

-- Et il n'y a pas d'explication scientifique à ces phénomènes?

-- Dans les années vingt, les médecins étaient tentés de croire que les victimes étaient des alcooliques; l'alcool, en épuisant les graisses, faisait d'eux de bons combustibles. Cette théorie s'est révélée fausse; un être humain, alcoolique ou pas, ne peut sans aide se consumer spontanément. C'est impossible.

Enquêter sur une impossibilité ne semble pas évident à première vue. La seule idée qui me vient à l'esprit est la foudre de Dieu qui manifeste sa colère en choisissant pour cible des gens à travers l'espace et le temps. Je me retiens de partager ma réflexion sachant que ma patronne n'aime pas du tout ce genre d'hypothèses basées sur aucun fait vérifiable et qui, de plus, est le fruit de l'ignorance et de la naïveté trop humaine de ma personne. Il y a toutefois des points bien concrets à éclaircir.

-- A-t-on pensé à la thèse du suicide, de l'immolation?

-- La victime n'a pas utilisé de combustible ou d'accélération. Et à ce que je sache, on ne peut pas disparaître de la surface de cette planète en se fourrant une allumette dans le nombril.

Elle avait le don de me faire comprendre que je posais quelquefois des questions idiotes.

-- Un lance-flammes n'aurait pas pu être employé ou un autre appareil de ce genre?

-- C'est tout aussi impossible. Ces appareils auraient fait des dégâts considérables ou auraient embrasé l'immeuble au complet. Tout a été pensé et le mystère demeure entier.

-- Qui a été témoin de l'incident?

-- La responsable du centre qui passait par là.

-- Pas de client?

-- C'était la saison morte, les clients étaient rares.

-- Depuis cet accident, est-ce qu'il y a eu d'autres phénomènes du genre?

-- Aucun.

Mes royaux remerciements, Reine Mère! Un bon monsieur décide de brûler ses calories d'une façon expéditive et radicale et voilà que je dois me taper près de 900 kilomètres pour me rendre compte que dans la vie, l'espèce humaine ne comprend pas tous les phénomènes de cette planète et qu'elle sera toujours impuissante devant les grandes questions de l'univers. Par exemple, j'ai une très belle jeune fille qui ne dort plus depuis qu'un fils de con de voisin lui fait de beaux yeux boutonneux. C'est pas un mystère, ça?

Mais je me retiens, je me retiens...

-- Et que dois-je faire là-bas?

-- Absolument rien. En d'autres mots, jouer le représentant prospère, envoyé par son entreprise pour profiter de la vie durant deux semaines. Je vous ai réservé la chambre où l'événement en question s'est produit (encore merci...) avec tous les traitements rêvés: trois repas par jour, traitement de thalassothérapie, etc. Allez-y et amusez-vous bien, mon petit.

Lorsque Reine Mère termine une conversation de cette façon, c'est qu'elle considère que j'en connais assez pour travailler. Avant de refermer la porte, toujours aussi vert tendre, elle m'envoie un: "Antoine est à l'église et Normand est parti à l'extérieur. Il va falloir vous débrouiller seul aujourd'hui".

-- Encore!

-- Avec tous les soins que vous allez recevoir, il ne faudrait pas vous plaindre de faire un peu d'exercice. Non?

-- ...

-- Alors, bon voyage, mon petit.

Encore une fois, j'ai la pénible tâche de vider mon petit camion dont la suspension, sous l'écrasant poids de son chargement, commence à montrer des signes de faiblesse.

* * *

Les quelque dix heures de route sont interminables. Toutefois, le paysage,

en ce beau dimanche pluvieux, est superbe.

J'ai amplement le temps de penser à ma Suzanne encore aujourd'hui. Telle que je la connais, elle se lèvera vers quatorze heures (la chanceuse...) et elle partagera le reste de l'après-midi avec son marcassin qui n'a pas encore réussi à comprendre l'utilité d'une baignoire.

De plus, ces longues heures me permettent de faire le point sur ma surprenante et facile mission. Il me semble que c'est la plus agréable qui m'ait été donnée. Je n'ai qu'à me laisser dorloter durant deux semaines et ma mission sera accomplie. N'importe qui aurait pu faire ce travail.

Et c'est pourquoi elle m'a choisi...

CHAPITRE QUATRE

Dimanche, 21 h 18

-- Et à quoi ça sert?
-- A vous purifier, M.
Auguste. Toutes ces instal-
lations ont pour unique but de
vous purifier.

En voyant l'enseigne de l'Auberge du Parc, je ne peux retenir un long soupir. Les dix heures de ce voyage m'ont passablement fatigué. Je ne me doutais pas qu'il y avait une bonne quinzaine de minutes à rouler encore avant d'apercevoir l'auberge. Les terres de ce domaine sont immenses et le somptueux manoir victorien blanc genre grand luxe avec ses volets verts et sa galerie imposante est digne de la beauté du site. Reine Mère a raison, c'est vraiment très joli! C'est le décor rêvé pour une télésérie avec des gens bourrés de fric et de problèmes. La bourgeoisie doit se sentir à l'aise dans ce petit paradis de verdure et de bon goût. La façade donne sur la Baie-des-Chaleurs et ce manoir modifie considérablement l'image que je m'étais faite de mon petit chalet dans le Nord.

Une femme, apparemment de la maison, est appuyée sur la chambranle de la porte principale qui est assez imposante pour laisser entrer une délégation de papes. Elle m'accueille à grands coups de sourires et de belles paroles. En plus, elle connaît mon nom.

-- Vous avez fait bon voyage?

-- Assez... Madame?

-- Loubier, Catherine Loubier.

Elle est la gestionnaire de l'auberge santé qui a été témoin du drame de M. Lauberivière et elle a le physique de l'emploi: sous sa robe de soie blanche tachetée de minuscules motifs floraux, on devine un corps qui a été soustrait au stress de la vie. Tout en elle respire la santé et la légèreté; même ses seins défient l'attraction terrestre.

Nous pénétrons dans le vestibule qui est une suite logique de la porte

d'entrée. Rien que pour vous dire, les pilastres et les balustres de l'escalier sont tellement ouvrés qu'il est difficile pour un cerveau moyen d'enregistrer tous les détails de cette sculpture utilitaire. Ceux qui ont fait construire ce manoir devaient être encore plus riches que leur distinguée clientèle. Madame Loubier, dont la discrétion n'a d'égale que sa beauté, fait semblant de ne pas s'apercevoir de mon étonnement. Elle doit en avoir l'habitude. N'y tenant plus, je lui demande qui habitait ce château si isolé.

-- Ce sont les membres de la famille Robin qui firent construire cette demeure au XIXe siècle car, de cet endroit, ils pouvaient diriger toutes leurs opérations maritimes.

Puis, un autre sourire. Ses dents aussi blanches et aussi symétriques que le manoir.

-- Reste-t-il des descendants de cette grande famille?

-- Le dernier représentant est retourné en Angleterre après la vente du manoir en 1949, j'ignore s'il vit encore aujourd'hui ou s'il y a d'autres membres de cette famille quelque part.

Ses réponses sont claires et nettes; elle ne se perd pas dans les détails et les malheurs d'une famille déclinante. Tout est parfait chez elle. C'est à se demander si on ne doit pas se remettre en question...

--Venez, je vais vous conduire à votre chambre, vous devez être épuisé après un si long trajet.

Je la suis, médusé, regardant le bas de sa robe qui ne semble jamais froissée et qui s'amuse à danser en caressant docilement les jambes de sa

maîtresse. Malgré ma fatigue, je crois que je l'aurais talonnée partout. Il n'y a pas à dire, c'est une femme qu'on aime suivre...

Mlle Catherine m'apprend que les clients de l'Auberge séjournent dans des maisonnettes adjacentes au manoir. Ce dernier étant réservé à la bonne chère, au plaisir et aux services de thalassothérapie.

-- Je suis sûre que vous vous plairez, dit-elle en déposant doucement sa main sur mon avant-bras.

-- Mais ça me plaît déjà, dis-je en essayant de penser à autre chose qu'à la couleur de la moquette et à la jambe abandonnée par un précédent locataire...

Elle ouvre la porte, allume et dépose la clé de la chambre sur une petite table basse en verre et rotin située au pied de la fenêtre qui donne sur la baie. Rien de l'incident du dernier mois ne paraît: le tapis est changé et l'ambiance macabre des photographies de Reine Mère laisse place à une chaude caresse pour l'oeil. Catherine ("Je vous en prie, oubliez les madame Loubier et appelez-moi Catherine") prend le soin d'ouvrir la fenêtre afin que le vent du soir embaume la chambre de son air salin. On entend imperceptiblement le bruit des vagues.

-- Ça sent bon, dis-je.

-- A la sortie du centre, vous dégagerez ce parfum. Je vous laisse. Si vous désirez quoi que ce soit, servez-vous de l'appareil sur la table de chevet. Demain, je vous ferai visiter les installations. Passez une bonne nuit, Monsieur Auguste (Je vous en prie, appelez-moi Auguste...).

Elle referme la porte comme personne ne l'a fait avant; doucement et sans bruit. Elle est étonnante cette Catherine. Cette femme pourrait être polyandre et

aucun de ses maris ne s'en plaindrait...

Malgré ma longue route, je n'ai pas vraiment faim; les sandwiches aux oeufs et les galettes à la mélasse de ma femme m'ont gonflé l'estomac. Je branche mon télécopieur et défais tranquillement mes bagages. Je laisse le froid de la nuit entrer dans la chambre; je respire à pleins poumons en espérant avoir rapidement le teint et le parfum de mon hôtesse. Je prends une douche et en sortant de la salle de bain, un premier message fait un petit rouleau sur le sol.

Nous espérons que vous apprécierez votre séjour dans ce paradis de santé et de bon goût.

La direction vous envie.

La même direction communiquera avec vous afin de vérifier certains états de compte et des factures.

En espérant que cela ne trouble pas votre repos.

Prenez bien soin de vous.

Signé: La direction

Reine Mère a le don de me faire parvenir des messages en temps opportun. Je me demande quelquefois s'il n'y a pas quelques micros bien dissimulés dans mes bagages. La vérification de factures est la façon de procéder pour communiquer par code. Rien de bien compliqué: un mot croisé pour expert, disons.

Son message n'a rien de spécial, sauf que "la direction" jalouse ma

situation. Je me promets de tourner le couteau dans cette plaie en télécopiant à mon tour des détails qui la feront rider de convoitise.

Je referme la fenêtre et j'entre dans les draps de percale (250 fils au pouce, s.v.p!). Les mains derrière la tête, j'admire les boiseries du plafond en me promettant de ne rien faire pour troubler cette paix. (Ce sont les ordres de Reine Mère, non?) Je ferme la lumière et le visage de ma Suzanne occupe mon esprit. Saura-t-elle tenir sa promesse? Je m'endors avant de juger l'importance d'une réponse négative.

Le rêve de cette première nuit est la continuité de mes pensées: je suis un schoïnopentxatophile (un collectionneur de cordes de pendus, si, si!) qui enroule le cou de ce fibulanomiste d'Alain Chouinard (un grand collectionneur de boutons). Je ne sais pas pourquoi ces grands mots apparaissent dans mon rêve. Peut-être que je complique les choses après tout...

* * *

Le soleil, en ce beau lundi matin, manifeste sa joie et insiste pour imposer sa suprématie dans la pièce. Il n'est toutefois pas le seul à se faire insistant, le téléphone claironne.

-- Bon matin, M. Auguste, avez-vous passé une bonne nuit?

C'est Catherine. Je n'avais pas remarqué la veille comment la voix de cette femme est aussi sensuelle que ses lobes d'oreilles. (Vous devriez voir ses lobes d'oreilles!) Ils m'ont sauté au visage dès mon arrivée, mais je n'ai pas osé en

parler, de peur de passer pour un homme absorbé par de menus détails, mais ces petites parties charnues au bas de l'oreille sont pour moi quelque chose de très révélateur...

-- À merveille, c'est très confortable.

-- Vous m'en voyez ravie. Nous vous attendons pour le petit déjeuner.

-- J'arrive à la seconde.

On ne fait pas attendre celle que j'ai surnommée Catherine la Grande en l'honneur de l'impératrice de Russie qui fit d'importantes réalisations. (Entre autres, elle s'envoyait en l'air presque quotidiennement avec les frères Orlof; chacun ses petits défauts, non?) En plus de cet appel inespéré, mon biscuit fortune commence bien la journée:

Une surprise agréable vous attend.

Merci message de mon coeur, merci. Je sens que je vais profiter de la vie pour les deux prochaines semaines...

En ouvrant la porte, j'entends du bruit dans la salle de bain. C'est un phénomène surprenant puisque je suis sensé être seul... J'ouvre délicatement la porte et une énorme chatte tout en couleur et en fourrure mène une lutte acharnée contre ma brosse à dents. Le mystère de sa présence dans cette pièce est vite éclairci quand j'aperçois la petite fenêtre laissée ouverte. J'aime bien les chats et celle qui remporte haut la main son combat mérite bien une petite récompense. Un petit bout de biscuit fortune fait l'affaire; la voilà qui ronronne pour me remercier.

Je me suis fait une amie, on dirait.

Ma nouvelle copine ressort par le trou par où elle est entrée. Je laisserai cette fenêtre ouverte, car j'aimerais bien recevoir sa visite à l'occasion.

Mon appétit et l'invitation de Catherine la Grande me servent de guides pour m'orienter vers la salle à manger. Je ne peux retenir ma surprise en voyant le très grand luxe de ce manoir: murs recouverts de tissus hors de prix, tapis orientaux couvrant les planchers acajou et les meubles venus au monde bien avant moi rivalisent de beauté. Le tout, aménagé avec goût, dose avec soin l'éclairage naturel et l'intimité recherchée pour ce genre de centre. Le décorateur a fait preuve d'un grand raffinement en jouant avec les doubles tons et les matières. Son budget de restauration a dû largement dépasser celui du Fonds monétaire international de cette année.

En ce tôt printemps, le centre est peu fréquenté. La salle à manger est tranquille; quelques couples silencieux prennent leur temps. Catherine la Grande est assise avec un monsieur d'une soixantaine d'années aussi bien portant que sa compagne de table. Ils se lèvent pour m'accueillir et Catherine me serre doucement l'avant-bras comme la veille. (J'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup cela...)

-- M. Auguste, je vous présente M. Truman, un ami de la maison.

-- Enchanté, M. Auguste. Vous avez eu une bonne idée de venir ici, dit-il en me secouant la main si énergiquement que je crains que ma prostate ne se retrouve sur le plancher.

-- C'est un endroit magnifique.

-- Et encore, vous n'avez rien vu!

Il ressemble vaguement à ce démocrate de Truman qui a mis fin à la Seconde Guerre mondiale en utilisant la bombe atomique contre le Japon. Ses lunettes rondes, reposant sur son nez de boxeur, lui confèrent une énergie et une vivacité d'esprit surprenantes pour son âge. Son accent a des intonations irlandaises. Je crois, du moins, qu'il y a de l'anglais là-dessous.

-- Monsieur Truman a eu la gentillesse de se porter volontaire pour vous faire visiter nos installations.

-- Comme c'est gentil...

C'est bien dommage, j'aurais préféré la maîtresse de maison. Peu après les présentations, Catherine nous quitte déjà en faisant danser sa jupe en fin coton beige aux fleurs multicolores et sa blouse de soie brute du plus beau bleu qu'une femme ait jamais porté.

-- Elle n'est pas laide du tout, hein, M. Auguste?

Mon M. Truman a la délicatesse de me ramener doucement sur terre.

-- Quand je me suis marié pour la première fois, ma mère qui avait le gros bon sens de la Belgique m'a dit: "Souviens-toi toujours que la beauté ça n'apporte pas à manger, mais ça aide à digérer".

En le regardant rire de sa propre plaisanterie, je devinais un homme capable de faire dire n'importe quoi à n'importe qui...

Je regarde le menu pendant que mon amusant voisin essuie ses larmes. Comme à tous les matins, je suis en appétit et je m'apprête à faire mon choix parmi les expériences culinaires proposées quand une assiette apparaît entre mes couverts. Je regarde d'un air perplexe le serveur aussi en santé que sa patronne.

Avec le respect d'un sujet à son prince, ce porte-assiette m'explique que mes menus sont établis à l'avance.

-- Et pourquoi? Mon voisin mange bien ce qu'il veut.

-- La réponse est simple monsieur, M. Truman n'a pas le même profil de soins que vous.

-- Et comment s'appelle mon profil?

-- Comment, vous ne le savez pas?

-- Puisque je vous le demande...

-- Il s'agit de la cure amaigrissante, monsieur.

-- Ah bon...

Ça sent la vengeance taciturne, tortueuse et torturante de Reine Mère à plein nez...

-- Et qui a décidé que je devais faire cette diète?

-- La compagnie qui vous envoie, monsieur.

Et voilà...

Moi qui avais envie d'un petit déjeuner généreux et consistant, j'ai simplement droit à quelques morceaux de fruits et une poignée de noix. Et même pas de café! En d'autres mots: j'ai faim! A ce régime-là, ma famille ne me reconnaîtra plus à mon retour.

M. Truman cache son sourire dans un croissant en voyant le petit verre d'eau brune et tiède atterrir devant moi. Ce breuvage a en plus une drôle d'odeur.

-- Mais qu'est-ce que c'est que ce jus de fosse septique?

-- On appelle cela une décoction d'algues. Goûtez-y, c'est très bien.

– Et à quoi ça sert?

-- A vous purifier, M. Auguste. Toutes ces installations ont pour unique but de vous purifier.

Je ferme les yeux et je trempe mes lèvres dans cette boisson bizarre. A ma grande surprise, ce n'est pas aussi mauvais que je le craignais. J'ajouterais même que ce n'est pas désagréable. Ce petit goût de thé et d'eau de mer est loin d'avoir le goût exquis d'un bon café au lait mais, en Bretagne, il faut faire comme les Bretons.

-- Ça donne soif votre breuvage. On pourrait pas en avoir un deuxième?

-- Doucement mon bon ami. La décoction a des effets laxatifs étonnants.

-- Vous voulez dire...

-- Eh oui... cela va vous nettoyer l'intérieur en moins de deux.

-- Si j'ai bien compris, je vais passer deux semaines ici à boire cette tisane à la mer froide pour me purger des minuscules petits repas de ma diète. C'est de la folie!

-- Peut-être, mais ne vous inquiétez pas, c'est seulement la première semaine qui est difficile, le reste, ça va tout seul...

Deux semaines de jeûne et je ne dois pas m'inquiéter! Je ne supporterai pas ce régime deux jours! Mon instinct de survie prendra certainement le dessus sur mes bonnes manières et je boufferai tout ce qui me tombera sous la main. Si Reine Mère voulait m'éliminer, elle ne pouvait trouver mieux...

* * *

La visite du domaine est très musicale: mon estomac hurle à fendre l'âme. Je suis encore surpris de la magnificence des lieux. Il y a tout ce qu'il faut pour contenter le bourgeois le plus capricieux: salon anglais, piscine intérieure à l'eau de mer chauffée (30°C, s'il vous plaît!) offrant au choix des jets tourbillons ou encore la nage à contre-courant (est-il utile de préciser qu'il y a un magnifique sauna adjacent?). Le solarium, la cinémathèque, la salle d'entraînement et le billard complètent assez bien le tableau de la résidence.

L'extérieur est aussi bien fourni en équipement récréatif et de détente: golf, tennis et piscine à l'eau de mer (elle aussi!). En d'autres mots: il ne manque qu'un théâtre Kabuki pour que le tableau soit complet. Le plus impressionnant encore est la richesse avec laquelle on a aménagé les lieux. Le petit étang avec son pont en bouleaux est certainement la réalisation d'un mégalomane de la verdure et on ressent un malaise à piétiner des verts de golf aussi parfaits.

M. Truman est un excellent guide.

-- Vous comprenez pourquoi je viens faire un tour de temps en temps?

-- Je comprends très bien, c'est un endroit qu'on aurait du mal à quitter si la nourriture était suffisante...

En visitant ce domaine, le rêve de mon chalet dans le Nord prend des proportions incontrôlables. Il devient aussi utopique que de faire vibrer Reine Mère avec un extrait de poésie. Dans ces lieux, je suis un nabab dans son paradis ostentatoire et opulent. Les yeux fermés, je renifle le parfum de la marée quand mon compagnon me glisse un conseil.

-- Vous feriez mieux de vous dépêcher, mon ami. Vos traitements commencent dans dix minutes.

-- Mes traitements, quels traitements?

-- Trois heures de bonheur, vous verrez.

-- Mais vous, vous ne venez pas?

-- Non, je l'ai déjà fait cette année.

-- Ah bon...

Je laisse mon guide pour me faire accueillir par une Catherine la Grande qui prend le temps sur la terrasse.

-- Venez, on vous attend.

Elle me conduit à l'étage de l'immeuble. C'est une véritable usine de traitements en tout genre. Ici, des gens se font masser et là, certains lisent un livre dans un énergique bain thermomasseur. On se croit revenu au temps des thermes romains.

Mon hôtesse me présente une pièce où il y a deux baignoires. Comme toutes les autres pièces, les matières nobles parent l'endroit et les couleurs tendres reposent la vue. Mon bain est déjà prêt. Catherine m'abandonne en me promettant de revenir dans une petite demi-heure. L'eau chauffée à 37°C additionnée d'algues et d'oxygène m'amène loin de toutes préoccupations terrestres. Vraiment, monsieur Lauberivière ne pouvait pas mieux choisir son endroit pour décider de se désintégrer. J'écrirai ce soir à Reine Mère pour lui dire que j'adore les traitements, l'endroit et le steak aux trois poivres que je ne mangerai pas ce midi. J'espère qu'elle en fera une maladie....

Pendant que je déguste le plaisir de mon aquatique massage, je m'endors simplement. Le bercement de l'eau chaude et son odeur me tordent le pied gauche pour que je ferme les yeux. Je capitule, heureux de mon sort...

* * *

Catherine vient me sortir de mes songes et de l'eau. Nous traversons un corridor pour aboutir à la salle de massages.

Peut-être allez-vous me considérer comme un vieux macho conservateur, mais je m'attendais à rencontrer dans cette pièce une jolie brunette semblable à toutes les jolies brunettes que l'on voit dans les salles de massage de tous les films qu'il m'ait été donné de voir avec des masseuses dedans. Ma surprise est totale.

-- Je vous présente Manuel.

Un gros gars, certainement emprunté au zoo de la région, s'avance vers moi pour me serrer la main. Les siennes sont énormes, rien que pour vous donner une idée, le pouce droit, qui recouvre entièrement ma main, est aussi gros qu'une pelle à tarte. Trouver des gants à la mesure de ce monstre-là tient sûrement de l'exploit. Autrement dit, il a le physique de l'emploi. Il est vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs qui résistent miraculeusement à la pression de cet amas de muscles. Il est la démesure incarnée.

-- Enchanté, dis-je en espérant retrouver la totalité de mes doigts quand j'aurai repris possession de ma main.

-- C'est moi qui m'occuperai de vous durant votre séjour.

Encore une fois, je pense à Reine Mère...

Elle est bien capable de me trouver le masseur le plus volumineux et le plus violent uniquement pour me faire souffrir. Et quel nom pour un masseur! Manuel! Ça sonne le mauvais film italien... Il aurait été sûrement dans la mafia s'il n'avait pas été incapable d'appuyer sur la détente à cause de la grosseur de ses doigts.

Je me couche sur le ventre comme il me l'a demandé (on ne s'obstine pas avec un colosse comme ça!) et c'est à ce moment que je vois un squelette suspendu par le crâne qui me regarde étrangement. Je me dis que c'est sûrement mon prédécesseur... Apeuré, je ferme les yeux et attends la fin...

CHAPITRE CINQ

Lundi 10 h 47

– Si je comprends bien, vous êtes un gros bonnet.
– Pas si gros que cela, j'espère.
Je viens ici pour mon plaisir, et en plus, c'est déductible d'impôt...

Les jambes molles, j'entre dans ma chambre et je m'écrase sur le lit. Manuel est moins terrible qu'il en a l'air; je dois même avouer que je n'ai pas souffert du tout. Je ne me sens plus, je ne bouge plus, je suis une légumineuse, une patère, une enclume. Quelques messages m'attendent. En restant couché, je m'étire le bras pour les ramasser. Le premier est de Madame:

J'espère que tu t'amuses bien...

Au sujet de la clôture, ils ont apporté (à ta demande, paraît-il) une modification au contrat et il y a un supplément.

M. Chouinard est avec eux.

Suzanne est entrée encore très tard hier soir et je ne crois pas qu'elle s'applique dans ses études pour les prochains examens de fin d'année.

Elle est sortie avec des chaussures empruntées au garde-robe de cèdre qui traînaient là depuis nos temps de folies (Tu sais celles avec la semelle de huit centimètres, paraît-il que c'est la mode...) qui ne se marient pas du tout avec ses collants à motifs indéfinis. En plus, elle t'a emprunté une chemise.

Elle dort encore.

Prends soin de toi,

Ta femme qui t'aime. XXX

Un supplément! Quel supplément? Ont-ils décidé sans mon accord de construire la clôture en or massif? Au prix qu'elle coûte, je ne vois que cette possibilité. J'envoie immédiatement un mot, le reste attendra. (Excuse-moi, ma

grande, à chacun ses priorités, non?) Je n'ai pas de temps à perdre, je dois me doucher (encore de l'eau!) et bondir à la salle à manger où ce cher M. Truman (et peut-être Catherine...) m'attend. Je prends tout de même le temps de décoder le message de "La Direction".

Je n'ai encore rien reçu.

Etes-vous brûlé ou quoi?

Saluez bien votre pied gauche de ma part!

Moi.

Elle signe toujours *Moi* et elle utilise son sadique sens de l'humour pour gâcher ma vie. Je décide de remettre à plus tard mon rapport qui se promet d'être agréablement insignifiant et m'active pour ne pas me faire attendre.

* * *

M. Truman m'invite à sa table. De toute évidence, ce bonhomme m'aime bien.

-- Vous allez être content, me dit-il, il y a de la viande pour vous au menu ce midi.

De la viande! C'est un mot que je ne croyais pas entendre en ces murs. Vive les carnivores! Je m'imagine déjà en train de me régaler d'un filet mignon à la sauce dijonnaise ou encore d'engloutir quelques tranches d'un gigot d'agneau à

la menthe. Je bois ma décoction d'algues (un verre avant chaque repas...) en savourant l'idée que mon jeûne prend fin et en ignorant le petit sourire discret de mon voisin à qui on vient de servir un émincé de poulet aux petits oignons très appétissant.

On dépose mon assiette; elle est vide... Trois radis, une branche de céleri et un brocoli cru et petit. Ce qui devait être mon morceau de viande est inversement proportionnel à mon appétit. La tranche de jambon est si ténue et si mince que je vois sans effort les armoiries au fond de l'assiette. Gargantua serait mort sur le coup et un être unicellulaire serait resté sur sa faim.

-- C'est quoi ce dîner épais comme une peau de pet? Il n'y a rien là-dedans! Cherchent-ils à m'affamer?

Je suis bleu. La famine qui sévit va me transformer en anthropophage. Je commence même à m'ennuyer des sandwiches aux oeufs de Madame.

-- Calmez-vous, mon cher, je vous l'ai dit ce matin, c'est la première semaine qui est la plus pénible. De plus, vous n'oserez certainement pas déranger le repas de quelques membres de notre distingué cabinet.

Juste derrière moi, une table encombrée et joyeuse fait bonne chère. Six ministres, le nez rougissant, s'empiffrent et arrosent le tout de grandes rasades de vin. Trois serveurs sont aux aguets afin de satisfaire leur moindre désir; il ne manque que le Premier Ministre pour que la tête de l'appareil de l'État bouffe dans cette auberge.

En les regardant manger, je me sens le digne représentant de tous les gens soumis à un régime dictatorial: ceux qui tiennent la barre de l'État engloutissent

tout ce qu'ils peuvent en oubliant les affamés qui les entourent. J'ai envie de quêter leurs restes et de crier au fascisme. Pour compenser, je passe mon agressivité sur l'un de mes trois radis.

-- Ce n'est pas tout le monde qui loge à cette enseigne...

-- Les tarifs de ce petit paradis sont exorbitants, il n'y a que les gros bonnets qui peuvent se payer un plaisir pareil.

-- Si je comprends bien, vous êtes un gros bonnet.

-- Pas si gros que cela, j'espère. Je viens ici pour mon plaisir, et en plus, c'est déductible d'impôt...

M. Truman me dévoile un petit coin de son histoire. Il se définit comme "un parvenu de la pire espèce". Fils d'un colonisateur anglais qui passa la plus grande partie de sa vie en Afrique du Sud à militer pour la ségrégation raciale et d'une mère belge, soumise aux valeurs de son époux, il décida de ne pas poursuivre la lutte de son paternel, car il considérait l'exploitation des Noirs comme une activité déficitaire à long terme. "Le nombre l'emportera toujours, M. Auguste".

Il fit ses études en sciences économiques à Londres en ne croyant pas une ligne des grands principes de cette science. A la collation des grades, devant ses parents, il déchira publiquement son diplôme en hurlant que ce qu'il avait appris était un tissu de mensonges destiné à rendre son récipiendaire incapable de gérer son propre panier de linge sale.

-- Vous ne pouvez pas faire de "l'économie", si vous ne connaissez pas bien l'homme. Si vous connaissez l'homme, votre fortune est faite, mon ami!

Cette théorie écono-humaniste avait pour principe de base: les gens sont tous des crétins. La multitude est incapable de raisonner, trop préoccupée à poursuivre son petit bonheur aveuglément.

M. Truman ne se contenta pas d'énoncer ses théories, il les mit en application dès qu'il eut sa "libération scolaire". Sa première entreprise lui a permis de récolter un capital intéressant. Sans argent (la scène de la remise des diplômes avait décidé papa à couper les vivres), il débarqua en France où il entreprit de faire la vente de reliques sacrées.

-- C'était facile. Il suffisait de mettre de l'huile végétale dans des petites fioles et de soudoyer un curé rendu alcoolique par le vin de messe afin qu'il vante les vertus de ce produit miracle. On aurait pu dire n'importe quoi, que c'était de l'huile de bras de Jésus-Christ en personne et les gens en auraient redemandé. Les clients achetaient sans crainte; un bout de papier certifiait son origine sacrée. Même Lourdes m'envoyait des commandes!

Peu après, notre vendeur du temple diversifia sa gamme de produits. Il lui arrivait même parfois d'acheter des centaines de mètres de brocart ou de velours poussiéreux afin de les revendre, en morceaux pas plus gros qu'un timbre-poste en les authentifiant à tour de bras.

-- Les gens ont cru que ça venait du Saint-Siège! J'ai tout vendu dans trois semaines parce que les gens étaient assez cons pour croire que le Pape avait mis son cul là-dessus!

Cet homme, salivant de plaisir à raconter ses exploits, connaît la nature humaine sur le bout de ses doigts. J'en ai pour preuve ma défunte mère

(consommatrice avertie comme pas une) qui m'a donné, à son retour d'un voyage à Rome, un morceau de ce "tissu de mensonges" (au propre et au figuré, s.v.p.) protégé par un cadre en laiton et en verre qui lui avait sans doute coûté les yeux de la tête.

Depuis, mon compagnon de table a beaucoup voyagé. Il se spécialise maintenant dans les fermetures d'entreprise et les prises de contrôle de fonds de pension.

-- C'est tout aussi simple. Pour une bouchée de pain, vous achetez une entreprise malade qui a un grand nombre d'employés. Après avoir recueilli quelques subventions en menaçant le gouvernement de fermer l'usine pour non-rentabilité, vous attendez que les dirigeants gouvernementaux se fâchent et refusent votre dernière demande. Le résultat est enfantin: l'entreprise ferme ses portes et les employés se retrouvent en chômage en maudissant leur gouvernement irresponsable. A ce moment-là, vous avez le choix: soit que vous disparaissiez avec l'argent des subventions, soit que vous demeuriez sur place en retenant le fonds de retraite des employés sous un prétexte quelconque et vous laissez mijoter. Deux ou trois années plus tard, quand l'heure des élections a sonné, vous faites une proposition. Le gouvernement en place, qui veut s'attirer la faveur de l'électorat, paie la moitié du montant en litige et le bon employeur paie l'autre. Comme cela tout le monde est content: les employés ont leur argent, le parti politique au pouvoir ne perd pas la face et le bon patron quitte le pays avec une très grosse valise sous le bras et la bénédiction de tous ceux qu'il a escroqués. C'est très légal...

En écoutant ce récit, je cherche le moyen de faire payer la facture de ma clôture à mon imbécile de voisin. Je me retiens pour ne pas lui demander conseil... En attendant, je me demande si la très honorable table derrière moi a assez de présence d'esprit pour protéger mon régime des rentes contre cette sorte de génie de la finance...

-- Je ne les avais pas encore vus, depuis quand sont-ils ici?

-- Il sont arrivés ce matin pour une période de trois jours. Dans ce centre, il y a toutes sortes de forfaits, c'est une façon d'arrondir les fins de mois et d'augmenter la clientèle. Ces défenseurs de la Constitution font une cure de travail et ils viennent souvent pour échapper au stress de l'Administration publique.

-- Le Premier Ministre vient-il aussi?

-- Rarement. Par contre, le Ministre de la Défense est un client acharné. Pas un mois qu'il ne vient faire un tour pour prendre soin de lui.

Il est étonnant de constater de ses propres yeux comment nos pauvres dirigeants dilapident les fonds publics; ces chers ministres ont déjà leurs chaussures de golf aux pieds. Enfin, cela me fournit un élément intéressant à inscrire dans mon rapport. Mon "morceau de viande", que j'ai gardé pour dessert, se désintègre au contact de ma langue; je n'ai même pas le temps d'y goûter. M. Truman, craignant une nouvelle crise, m'éloigne de ce que j'appellerai dorénavant la salle de torture.

-- Une partie de golf vous tenterait-elle?

Je le talonne en me jurant que dès ce soir, je deviendrai un terrible rat d'hôtel qui dévalisera une partie du réfrigérateur tous les soirs. Je sais que ce n'est

pas vraiment honnête, mais je préfère me faire prendre la main dans le sac et me faire renvoyer de cette auberge plutôt que d'y mourir de faim.

Je joue comme un manchot cet après-midi. J'ai tellement faim que j'ai envie de brouter. A la fin de mon parcours, je vois double. Épuisé, je me traîne jusqu'à mon lit et je m'endors sur-le-champ. Même les bouts de papier que le télécopieur a crachés sont trop lourds à soulever. Qui dort dîne.

* * *

Comble de malheur, je me réveille si tard que j'ai largement dépassé l'heure du souper. Je ne suis pas déçu. Je n'ai certainement pas raté grand-chose...

Je fais la lecture de mes petits mots.

Salut papa,

Hier soir, j'ai étudié mes maths avec Alain.

J'ai uniquement étudié.

Fais-moi confiance.

Bécot.

Suzanne

Peut-on avoir confiance en une adolescente amoureuse de 16 ans qui sèche ses cours le jour pour étudier ses maths une bonne partie de la nuit, chaussée des

sabots de sa mère et vêtue de la chemise de son père?

Par ailleurs, j'ai obtenu les informations sur le soubresaut de la facture de mon para-Chouinard.

Bonjour Gugus,

La clôture est installée, c'est très joli.

Le supplément sur la facture vient de l'ajout de la porte qui n'était pas inscrite au contrat.

M. Chouinard en a choisi l'emplacement puisqu'il allait "avoir cette porte dans la face pour le restant de ses jours."

A part cela, Suzanne m'a dit qu'elle partirait étudier chez une copine et qu'elle rentrerait tard (quelle surprise...) .

Elle a préparé sa soirée d'étude tout l'après-midi en coupant les manches de son imperméable et en lui agrafant des insignes militaires.

Cela ressemble drôlement à la recrudescence d'une crise d'adolescence...

La femme qui t'aime. XXX

Mon sympathique voisin s'est offert une porte aux frais de la princesse! Et il a même décidé de son emplacement. J'imagine qu'il va dire à mon apparition: "Salut mon Auguste! j'ai fait poser la porte exactement où tu me l'avais demandé!"

Ce genre de mec devrait être vendu à des groupes terroristes comme instrument de torture...

Et ma Suzanne qui martyrise ses parents...

Mais il y a plus important encore: j'ai faim. Affreusement faim même.

Il n'est plus question d'attendre, Reine Mère patientera pour son rapport. Je me pointe le nez pour m'assurer que la voie est libre; elle l'est. À force de se faire labourer tous les muscles du corps, les peaux ravagées et leurs tortionnaires se couchent tôt afin que dès potron-minet, tous retrouvent leur affectation frais et dispos.

Logiquement, la cuisine ne doit pas être très loin de la salle à manger; mon estomac de la satisfaction aussi...

Tout va bien, la porte battante qui sépare la cuisine de la salle à manger ne fait même pas de bruit. Les cuisines de cette auberge sont aussi, sinon plus luxueuses que l'auberge elle-même. Les matériaux les plus riches ont été utilisés et tout est d'une propreté à rendre jalouse ma dulcinée. D'un seul coup d'oeil et malgré la pénombre (est-ce la chance ou l'instinct de celui qui a faim?), j'aperçois l'immense porte en acier inoxydable qui est le dernier obstacle avant la réussite de mon larcin. Je salive d'impatience de me retrouver dans cet endroit frais et humide où mille odeurs me caresseront les narines. Le portail ne résiste pas à mon envie et je ne résiste point non plus à cette manne qui me tend savoureusement les bras. La mousseline truffée au chocolat a le droit aux premiers honneurs; j'étouffe un cri de bonheur.

Tout bon voleur sait qu'il ne faut pas revenir sur les lieux de son crime et encore moins y rester; je prends la fuite avec une petite partie de ce trésor afin de finir la soirée dans la chambre et dans la joie. Un sac de plastique qui couvrait une salade inintéressante (comme toutes les salades...) m'aide à emporter pêle-mêle

tout ce qui me semble appétissant et qui n'a pas besoin de cuisson: pâté de campagne, fromage, pâtisseries et j'en oublie... L'histoire est de retourner dans ma petite maison sans rencontrer de témoins gênants.

Je sors de la cuisine en me promettant de revenir le lendemain. Rendu au seuil de la porte d'entrée, j'entends des pas et des chuchotements qui se rapprochent dangereusement. Sans écouter un mot de ma curiosité qui insiste pour connaître l'identité de ces promeneurs, je retourne à la cuisine en me faisant le plus petit possible dans le coin le plus sombre. Les individus sont au nombre de deux et forment un couple plutôt mal assorti. Monsieur Beauchemin, notre Ministre de la Défense à prime abord bien réchauffé par la bouteille, et Catherine Loubier la Grande, (comment Catherine est-elle capable de faire une chose pareille?) décident soudainement d'assouvir leur passion dans les magnifiques cuisines de cette auberge (A chacun ses fantasmes, non?). Spectateur involontaire de ces ébats culino-érotiques, j'attends silencieusement la fin.

Et la fin tarde à venir; le contenu de mon sac de nourriture, pris en sandwich entre mon postérieur et le mur, commence à se réchauffer et à se mouler mollement à cette partie de mon anatomie. Je crains que l'odeur de cet amalgame n'envahisse la pièce et n'avertisse les tourtereaux de ma présence.

Bonne nouvelle, selon le rythme de la respiration de notre bon ministre, la chose tire à sa fin; plus que quelques houla houla et deux trois oui oui et le représentant de la Défense nationale lancera ses canons. Je ne peux m'empêcher de faire quelques réflexions sur le bien-fondé de donner l'administration de milliards de dollars à des gens qui n'ont rien de mieux à faire un lundi soir que de

baiser sur le plancher de cuisine d'une auberge à Paspébiac. J'ai devant les yeux un minuscule exemple qui me prouve encore une fois que notre bon gouvernement ne travaille pas jour et nuit à redresser la situation économique du pays.

Dans un grand soupir de soulagement et de satisfaction, M. Beauchemin se relève et aide sa belle dame à en faire autant. Tout en se rhabillant, une conversation étrange débute entre les deux partenaires. Je m'attendais à des banals: "C'était bon, hein?" ou à des "Oh! Henri, tu me fais tellement jouir!" Mais non. Les phrases sont plutôt équivoques et Catherine, qui a perdu sa grâce et sa douceur de la journée, use d'autorité sur son petit bedonnant.

-- Organise-toi pour demain.

-- Écoute, Béatrice. Je ne peux tout de même pas me mettre à genoux.

-- C'est ton problème.

-- Je pense que c'est aussi le tien...

-- Ça va, ça va. Je m'occupe du petit vieux demain matin, je te ferai signe si tout va bien.

Le ministre Beauchemin qui tient fermement en laisse des milliers d'hommes et de femmes kaki bien armés perd énormément de rigidité lorsque sa braguette est ouverte.

-- Bon, je vais me coucher maintenant.

-- Béatrice, je...

-- Et ne m'appelle pas comme cela, veux-tu!

-- Compris...

-- Bonsoir.

Chacun repart de son côté sans sourire et sans tendresse comme s'ils avaient partagé leur plume feutre. Heureusement, ils n'ont jamais remarqué leur public improvisé. Je me décolle de mon sac malodorant pour le jeter à la poubelle. Je n'ose pas regarder l'inimaginable couleur de la crème chantilly mélangée à la mousse de saumon fumé. Je me sauve sur la pointe des pieds en espérant que cette fois-ci, il n'y aura pas d'anicroches.

* * *

Il ne reste plus qu'à écrire le rapport de la journée. Reine Mère doit trépigner d'impatience. Je me dépêche en me demandant si la scène à laquelle je viens d'assister est du domaine public ou privé. Dommage que je ne travaille pas pour la presse; avec un scoop comme celui-ci, on m'élirait journaliste de l'année "section potin".

Bonsoir Reine Mère,

Le paysage est magnifique et la nourriture est excellente.

Six ministres sont présentement à l'auberge et semblent s'amuser officiellement. Pensez au plaisir qu'ils ont dans ce palace pendant que vous vous croupissez dans votre sous-sol d'église...

Une certaine Catherine Loubier se fait appeler Béatrice en cachette par le ministre de la Défense qui se la tape en veux-tu en v'là! Il faudrait vérifier.

Autre nom à vérifier: Théodore Truman.

Ma masseuse Manuella est adorable...

J'ai joué 98 au golf aujourd'hui.

Je demande deux semaines supplémentaires pour pousser mon enquête plus à fond.

Un dernier point: pas de pied gauche à l'horizon...

Auguste

J'avoue. J'ai imperceptiblement modifié la réalité dans le but d'irriter ma patronne. Mais il y a un bon côté à cela: elle ne s'inquiétera pas pour mon sort. Il n'y a rien de plus angoissant que d'imaginer son employé disparaître dans un grand feu en ne laissant comme souvenir qu'une jambe inutile et une rente à verser à sa veuve chaque fin de mois.

Ma sensibilité m'étonne quelquefois...

Par ailleurs, si j'ai omis de transcrire la conversation entre la grande baiseuse et son ministre, c'est à cause de l'énigmatique sens de leurs propos. Je lui en parlerai quand mes petites interrogations auront trouvé leur réponse. Par exemple, que veut dire notre bon M. Beauchemin lorsqu'il dit qu'il ne peut pas se "mettre à genoux"? Doit-il supplier quelqu'un ou a-t-il des problèmes de genuflexion? Et le "petit vieux"? Bien que ce ne soit pas le choix qui manque ici, j'opterais pour M. Thibodeau, bras droit du Premier Ministre et grand chef de tout ce qui est asphalte, béton et certainement pot-de-vin sur les pas très belles routes de notre beau territoire. Quoiqu'il s'achemine tranquillement vers sa soixante-dixième année d'existence, il a toujours les deux mains bien en place sur

le gouvernail de sa juridiction.

Demain, je garderai un oeil sur Béatrice-Catherine et ce patriarche afin que celle-ci ne l'achève pas en lui faisant le même traitement fantasmagorique qu'à son collègue.

Je rentre dans mes draps avec de drôles de questions: Catherine serait-elle une poule de luxe pour ministre au bord de la sénilité? C'est possible, mais elle n'aurait certainement pas grondé son client après leur "moment de tendresse". Et d'où vient ce deuxième nom? En tout cas, une chose est sûre, la Grande a perdu énormément de pureté à mes yeux cette nuit.

Parmi ces questions sans réponse, une seule information est vraiment importante pour fermer ce dossier qui n'en est peut-être pas un: est-ce qu'il y a un lien quelconque entre les parties de fesses de la maîtresse de maison et la disparition fumante de M. Lauberivière? Toute la question est là; le reste ne me regarde pas.

Je ferme les yeux et l'image de la chambre froide occupe mon esprit; je m'endors afin de fuir l'envie qui me tourmente: j'ai faim.

CHAPITRE SIX

Mardi, 8 h 04

**"Vous éviterez les grands
problèmes".**

L'énorme chatte, qui a un faible pour mes petits biscuits, me réveille en me sautant sur le ventre. Les bonnes habitudes se prennent vite; mademoiselle veut son dessert. Je lui donne un morceau de ma sucrerie et en échange, mademoiselle me démontre sa confiance en faisant sa toilette sur le rebord de la fenêtre. Je lui ai donné un nom: Boustifaille.

Le télécopieur tire la langue et fait apparaître la réponse de Reine Mère. Déduction: à moins qu'elle n'occupe ses nuits à trembler devant les monstres à huit pattes qui partagent son bureau, ma patronne ne dort pas dans son sous-sol d'église. C'est bien dommage... Savoir qu'elle passe des nuits d'insomnie dans sa grotte à se battre contre les toiles d'araignée est une nouvelle qui commencerait bien la journée.

J'étais informée de l'arrivée de ces six élus.

Faites un effort supplémentaire pour ne pas commettre de bêtises.

Quant à Mlle Catherine Loubier alias Béatrice, nous n'avons rien dans nos fichiers à ces noms.

Théodore Truman: blanc comme neige.

Votre requête pour une prolongation de votre séjour est refusée.

Un conseil: mastiquez lentement, cela vous aidera à tenir le coup...

Moi.

Heureusement que ma patronne n'est pas informée de mes sorties nocturnes, elle est bien capable d'embaucher une armée de mercenaires pour

surveiller les cuisines. Je me promets d'y retourner ce soir. Je ne pourrai pas survivre avec le biscuit fortune et les deux flocons d'avoine qui m'attendent à la salle à manger.

M. Truman, qui semble au-dessus de tout soupçon, (il est aussi au-dessus de bien d'autres choses...) est encore seul à sa table et il m'accueille avec le même sourire que la veille.

-- Je ne vous ai pas vu hier soir, étiez-vous souffrant?

-- Pas le moins du monde. Seulement, ma petite sieste s'est terminée beaucoup plus tard que prévu.

-- C'est très courant ici. À se faire dorloter, on abandonne le stress de la vie quotidienne et le temps n'a plus la même valeur. Ainsi, on a le sommeil facile. Moi-même, je dors comme un poupon.

Je ne sais pas si M. Truman serait du même avis s'il avait été à côté de moi dans la cuisine la nuit dernière...

Je quitte mon compagnon pour me diriger vers la salle des bains au deuxième. Quelques pas suffisent pour épuiser la réserve d'énergie accumulée au petit déjeuner. La décoction d'algues est un purgatif extrêmement efficace; mon estomac a une grande sensation de vide quand j'entre dans l'eau. Reine Mère ne m'avait pas menti en me disant que je vivrais des sensations nouvelles. C'est impressionnant de se faire masser les poumons et le gros intestin. Ça martyrise le ver solitaire. Le plaisir est toutefois bien réel et comme la veille, je m'endors en oubliant ma faim...

* * *

A mon réveil, j'aperçois dans la baignoire adjacente à la mienne un homme dormant paisiblement. Un journal couvre son visage afin de protéger ses yeux de la lumière du jour. Le bas de son quotidien baigne dans l'eau et commence à faire des petits grumeaux qui tourbillonnent dans la baignoire. Si je n'interviens pas, sa baignoire se transformera en un immense réservoir de papier mâché. Je me lève et enfile mon peignoir.

Comme tout bon dormeur, je respecte ceux qui usent de leur droit au sommeil et je tente de soulever le journal dégoûtant sans réveiller celui qui est en dessous. A ma grande surprise, le monsieur en question n'est nul autre que le Ministre Thibodeau pour qui les bains thermomasseurs ont le même effet soporifique. Un sommeil lourd le domine.

Je retourne bien silencieusement vers ma baignoire avec le sentiment d'avoir fait ma b.a. de la journée lorsque j'entends un bruit d'eau. Vous allez me dire que cela est plutôt insignifiant d'entendre un bruit d'eau dans une salle de bains, je vous l'accorde. Mais ce qu'il y a d'inhabituel, c'est le son des petites bulles d'eau que mon voisin se plaît à fabriquer. Pendant une seconde, je crois que monsieur Thibodeau, réveillé par la lumière, retourne en enfance et s'amuse à ce genre de divertissement aquatique.

Puis, ne le voyant pas réapparaître, je commence à penser qu'il y a un os dans le mollusque. Un ministre de 69 ans ne peut retenir son souffle plus de 60 secondes.

Je m'approche lentement et me penche au-dessus de la baignoire. Ce n'est plus un jeu. Notre baigneur ne semble pas vouloir refaire surface; il dort au fond comme s'il s'agissait de son lit. Trois petites bulles, sortant de ses narines, me sortent de ma stupeur. Je plonge les bras dans l'eau dans le but de lui relever la tête. Au même moment, Nicole, la préposée aux bains, arrive de nulle part et me voit dans cette position.

– Mais que faites-vous? lance-t-elle en accourant vers moi.

Je sursaute et sors mes bras de l'eau comme si on me surprenait la main dans la jarre à biscuits un Vendredi saint. Je reste debout, les manches de mon peignoir dégouttant sur le plancher et je regarde, le corps figé, cette demoiselle qui tente de soulever la tête du ronfleur aquatique. Cela semble difficile, il n'y a rien de plus têtu qu'un vieux ministre. Finalement, les deux pieds dans le bain, la petite demoiselle réussit à le sortir de l'eau et commence les techniques de réanimation.

-- Allez me chercher de l'aide, dit-elle en donnant au vieil homme la respiration artificielle.

Je n'entends rien, je ne bouge pas... Je suis aussi inerte que l'individu étendu sur le sol...

L'auxiliaire, essoufflée, comprend rapidement que ses efforts ne serviront à rien. Le bonhomme nous regarde d'en haut depuis un bon moment. Détrempée, elle se relève et, maintenant qu'elle a le temps d'y réfléchir, interprète la scène qu'elle a vue à son arrivée: M. Auguste étranglant monsieur le Ministre dans son bain.

Elle porte sa main à la bouche et recule de quelques pas. Son regard apeuré alterne entre le cadavre et ma personne pour m'expliquer qu'elle a très bien compris la situation. De mon côté, je devine que cette demoiselle a sûrement trop lu de romans savons, car elle patauge dans l'erreur jusqu'au chignon. Je fais un geste vers elle afin de lui expliquer sa méprise, mais elle n'en attendait pas plus pour nourrir son roman d'une tentative de meurtre supplémentaire. Elle prend la poudre d'escampette et revient quelques instants plus tard accompagnée de la grande Catherine qui tire les mêmes conclusions.

– Appelez la police, lui dit-elle.

L'auxiliaire obéit presque en courant, contente de se soustraire de la vue d'un assassin. Catherine ne s'occupe même pas de moi. Elle recouvre le corps d'une serviette et se dirige vers la sortie. Avant de refermer la porte, elle me dit: "Je crois que vous ne bénéficierez pas du reste de vos traitements, M. Auguste. Restez bien sagement ici et ne tentez pas de sortir. Manuel sera de l'autre côté de la porte".

Je m'assois sur le bord de la fenêtre et regarde dehors. Le ciel est aussi gris que ma vie. Les manches froides de mon peignoir collent à mes bras. Je suis dans un sale pétrin. Je pense à Suzanne, à Marie et à Madame chérie... Vivront-elles le drame d'apporter chaque semaine à leur prisonnier bien-aimé une douzaine d'oranges ou un panier de pommes? En me posant ces macabres questions, je vois les gyrophares d'une voiture de police éclairer le gris uni de l'horizon et rouler à toute vitesse pour mettre aux arrêts l'Étrangleur de Paspébiac.

Et dire que sur mon biscuit fortune, il était écrit: "Vous éviterez les grands

problèmes".

CHAPITRE SEPT

Mardi, 11 h 44

-- Tu vas le payer cher, mon
gars...

Au minuscule poste de police de Paspébiac, mon arrivée est fortement appréciée. Ce n'est pas tous les jours qu'un meurtrier de ministre vous visite. Heureusement que nous sommes en région éloignée; les journalistes prendront encore un peu de temps avant de se pointer avec leurs appareils-photos. Si nous étions au centre-ville, mon profil aurait déjà fait deux fois le tour de la planète.

Je connais mes droits (on me les a répétés en me passant les menottes) et je réclame l'autorisation de téléphoner. On me l'interdit. L'étrangleur d'un représentant du peuple n'a pas les mêmes droits que les abuseurs de fillettes. Deux hommes entrent dans le poste de police et affichent des mines de circonstance. L'un d'eux s'adresse au constable en fonction.

-- Sergent Lafontaine, chargé de la sécurité de M. Thibodeau et voici mon assistant, l'agent Robitaille.

-- Eh bien, mon cher M. Lafontaine et mon cher M. Robitaille, vous voilà dans un joli merdier.

Le constable Blanchard, qui a eu l'honneur de me mettre aux arrêts, est toujours assis et s'amuse à jouer au yo-yo avec les nerfs de ses confrères. Tous les trois savent fort bien que les carrières de ces deux messieurs sont sérieusement compromises. On ne laisse pas son protégé se faire étrangler en plein jour dans une auberge sans se faire taper sérieusement sur les doigts. M. Lafontaine tente quand même de se disculper; la scène a l'air d'une répétition avant la rencontre avec le grand patron qui sera certainement sans pitié.

-- C'est Thibodeau qui nous avait donné l'ordre de loger à l'hôtel du village...

-- Et en attendant, votre bonhomme a eu le temps de changer d'adresse...

Le constable est un pince-sans-rire à éviter. Non seulement il n'a aucune sympathie pour ces deux gars qui se demandent comment ils vont continuer à payer leur hypothèque, mais en plus, il s'organise pour qu'ils fulminent lorsqu'ils demanderont à me voir.

-- On peut le voir? (et voilà...)

-- Bien sûr, répond mon comique et ventripotent constable en se levant, à condition que vous ne le touchiez pas.

Les deux amis qui n'ont pas envie de rire entrent dans ma cellule grande comme une carpe d'entrée. Mon cher constable reste dehors pour surveiller la scène en appuyant son sourire sur le cadre de la porte. Pour les accueillir, je me lève. Lafontaine, qui est de la même grandeur que moi, me scrute les yeux avec la même intensité que ma femme un certain mercredi. Je remercie le ciel qu'un témoin soit là pour me protéger des attaques de ce futur chômeur.

-- Tu vas le payer cher, mon gars...

Je pressens que les partisans de la peine de mort ont deux nouveaux membres. Ce gars-là va me tenir les couilles et il les relâchera seulement lorsque je serai hors de la circulation pour l'éternité. Je pense un instant qu'il serait bien de dire quelque chose d'intelligent comme: "Je n'ai rien fait" ou bien "Ce n'est pas moi!", mais je sens que mon interlocuteur en profiterait pour me cracher des injures et depuis ce matin, je n'ai pas le coeur à encaisser les vagissements d'un braillard. Contre toute attente, Lafontaine dit à son collègue: "Viens", et le petit qui tente vainement de ressembler à son supérieur me lance à son tour un terrible

regard. Avant que mon bon policier referme la porte, le visage écarlate afin de ménager la susceptibilité de ses confrères, je lui redemande le téléphone.

-- Maintenant tu peux, suis-moi.

C'est bien la première fois que je tremble de joie en téléphonant à Reine Mère. Je sais qu'il est strictement interdit d'entrer en communication directe avec elle lors de mission, mais là, c'est un cas de force majeure.

-- Ça va mal, patronne.

-- Mais qu'est-ce que vous faites là?

Je lui explique rapidement l'histoire et elle n'est pas du tout ravie. Loin de me sermonner, elle se limite à une seule question.

-- Vous ne l'avez pas réellement tué, n'est-ce pas?

-- Reine Mère, il est vrai que je peste souvent contre l'état des routes, mais cela ne me trouble pas assez pour en assassiner le responsable.

-- Bon. C'est parfait. On continue.

-- On continue quoi, Reine Mère?

-- Le boulot, on continue le boulot...

Je crois que ma patronne n'a pas bien compris l'ampleur de mon embarras.

-- Reine Mère, je suis en taule.

-- Je sais que vous êtes en taule, bougre de crétin! Vous êtes en taule et vous n'avez pas étranglé Thibodeau, n'est-ce pas?

-- Exact.

-- Alors, dites la vérité, le reste, je m'en occupe.

Elle raccroche et on me ramène à ma cellule qui n'est pas beaucoup plus

grande que tout à l'heure...

L'homicide d'un ministre n'est sûrement pas un événement que les journalistes vont ignorer longtemps. Normalement, tout le pays sera au courant d'ici la fin de la journée et le téléjournal confirmera ce que tous savent déjà. Me nommera-t-on à cette émission? Iron-ils jusqu'à harceler ma femme et mes enfants pour connaître leurs impressions? Ma petite Marie se fera-t-elle agacer à l'école? Et ma grande Suzanne se jettera-t-elle dans les bras de ce machiavélique boutonneux insensible qui profitera de sa détresse? Je me demande quelle sera la réaction de Madame quand elle apprendra que son impossible mari est accusé de meurtre.

A l'auberge, les cinq autres représentants du peuple ont dû déguerpir en se demandant s'ils étaient inscrits sur la liste de mes prochaines victimes.

De sérieux doutes pèsent sur moi; je n'ai même pas assisté Nicole quand elle m'a demandé de l'aide. Etre un juge, je me condamnerais moi-même.

Il ne reste qu'à attendre et comme c'est toujours le cas, le sommeil ne vient pas accompagner le désespoir. Je fais lentement le tour de la petite pièce en traînant les pieds et en tenant mon pantalon d'une main (ma ceinture et mes lacets m'ont été confisqués). Les fissures dans les murs sont répertoriées et n'ont plus de secrets pour moi. A la troisième heure, pendant que je m'obstine à donner un sens à la couleur du plafond, mon comique de gardien vient me chercher et m'amène en face d'un individu lugubre derrière une machine à écrire aussi moche que lui. Tous deux attendent sagement que je leur dicte quelque chose. On me demande de faire ma déposition.

Je la fais, en essayant de ne rien omettre. De plus, je réponds à quelques questions de routine et, le boulot terminé, on me renvoie dans ma cellule. En faisant ma déposition, mon visage est devenu aussi terreux que celui qui s'acharnait à écrire à deux doigts.

Cinq minutes plus tard et le policier me lance mes lacets, ma ceinture et cette phrase:

-- Venez, je vous ramène à l'auberge.

Voyant que je ne comprends rien, il ajoute.

-- Vous êtes libre, mon ami.

-- Qu'est-ce qui s'est passé?

-- C'est l'autopsie. Vous ne pouvez pas l'avoir étranglé, il était déjà mort.

-- Mort de quoi?

-- La vieillesse, la vieillesse... 69 ans, c'est un âge respectable, non?

-- Ah bon...

* * *

La balade du retour fournit l'occasion à mon cher constable de rigoler en répétant les inepties des deux rigolos de la police d'État.

-- Quels cons! Ça se dit importants et c'est même pas capables de reconnaître un tueur quand ils en voient un!

Je ne suis pas vraiment d'humeur à rire mais je fais quelques sourires à mon interlocuteur. J'ai de quoi être heureux pourtant...

En descendant de la voiture, mon copain me dit: "Je leur ai dit aussi que tu n'avais pas la gueule d'un assassin."

Je le remercie gentiment et il repart dans le gris de cette fin de journée. La porte noire de l'auberge est beaucoup plus sombre et triste qu'à mon arrivée.

"Pas une gueule d'assassin", c'est bien normal quand on a l'air de rien...

CHAPITRE HUIT

Mardi, 18 h 32

-- Alors, où l'avez-vous fourrée?

-- Attendez, attendez. Je vous l'ai dit: "Il faut avoir le sens du spectacle".

Je me sens un peu bizarre et j'ignore quelle attitude prendre. Normalement, je devrais être en colère que le personnel de l'auberge, et particulièrement Catherine, ait pu penser que je sois l'auteur d'un acte aussi immonde. D'un autre côté, il est vrai que j'aurais peut-être eu la même réaction dans ces circonstances. Les deux bras dans le bain et mon inertie quand on m'a demandé de l'aide auraient pu tromper le plus fin des enquêteurs. Les apparences jouaient contre moi.

L'auberge est très silencieuse. Je ne me suis pas trompé; ce qui restait de ministres a quitté l'endroit à l'annonce de la supposée mort violente de l'aîné du conseil ministériel. Même certains couples ont pris le parti de faire leurs valises. La mort de M. Thibodeau a créé un grand remous et a laissé l'auberge à moitié vide.

-- M. Auguste! Quelle joie de vous revoir!

C'est Catherine... Elle a le sourire accroché jusqu'aux oreilles et elle est en pleine opération charme. Je sens qu'elle veut se faire pardonner. Je profite de la situation en jouant le bourgeois offensé. Mon hôtesse se contorsionne en gentillesse.

-- Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas? C'est Nicole qui est venue me chercher en vous pointant du doigt. Pour ma part, je n'ai jamais cru un instant que vous pouviez faire une chose pareille...

Vas-y, ma belle. Mens-moi gros comme tes remords! Je n'ai qu'à me souvenir de tes yeux qui me lançaient des missiles à tête chercheuse et ton air de dégoût pour me convaincre que l'autopsie a transformé ton venin en nectar.

Je profite à plein de la situation; Catherine la Grande me reconduit à ma maisonnette en me serrant gentiment le bras; son parfum et sa jupe de soie qui frôle ma main me poussent à la clémence. Je ne suis toutefois pas au bout de mes surprises.

-- Après votre arrestation, ils ont demandé de fouiller votre chambre. Il y a un peu de désordre mais si vous voulez, je peux vous aider à ramasser.

J'ouvre la porte et les chambres de Suzanne et Marie me sautent au yeux. Des tas de vêtements, éparpillés çà et là mouchètent le sol, les tiroirs de la commode sont ouverts, même le matelas est éventré. C'est certainement l'oeuvre de Lafontaine et de son minuscule assistant qui se sont payé cette fouille en règle.

Malgré la gentille offre de la belle Catherine, je refuse. Je ne veux pas la voir plier mes caleçons et ramasser mes bas sales.

-- C'est bien gentil de votre part mais je préfère être seul. Pour le matelas, serait-il possible de le changer lorsque je serai à la salle à manger?

-- Je comprends, Auguste... (Tiens! plus de monsieur...) Tout sera fait selon votre bon désir.

Lorsqu'une femme de la trempe de Catherine la Grande vous lance une phrase pareille, vous sentez votre pilosité faire un effort supplémentaire pour affirmer sa virilité. Elle referme la porte avec plus de sensualité encore que le premier soir. Dans un coin, une immense gerbe de fleurs sauvages dans un pot en argile orne la chambre. Je ne l'avais pas encore vue, trop occupé à regarder le désordre et les pas de danse de mon accompagnatrice. Une toute petite carte y est accrochée. "Dorénavant, je m'occuperai personnellement de vous..."

Je prends une bonne heure pour tout ranger et pour essayer de me convaincre qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce petit message de la maîtresse de la maison...

Parmi le chambardement, deux télécopies (c'est étonnant que cet appareil n'ait pas été victime de cette fouille sauvage) me prouvent que la vie continue malgré les incarcérations temporaires de certaines gens innocents.

Salut papa,

Alain m'a fait la grande proposition hier soir!

Ne t'en fais pas, je tiens la chose bien en main (hi,hi!).

On a aussi étudié.

Bécot.

Suzanne

La "copine" Alain commence sérieusement à me tomber sur les nerfs... Je l'étranglerais bien dans un bain celui-là. Cela l'empêcherait de faire ses "grandes demandes" et en plus, il prendrait conscience de l'utilité de l'eau et du savon. Le deuxième message démontre bien l'impatience et le caractère volcanique de la "direction".

Au rapport!

Moi

Dans ces moments-là, il n'y a pas une minute à perdre. La patronne serait bien capable de venir en personne me chauffer les oreilles. Je reconnais mon erreur; je n'aurais pas dû l'appeler directement. Cet écart de conduite servira de prétexte à ma patronne pour justifier un gel de mon salaire pour la prochaine année. A moins que ma prochaine bêtise soit pire encore.

Je lui décris les détails de mon arrestation, mon interrogatoire et tout le tralala. Je pousse le zèle jusqu'à lui raconter les petites attentions de Mlle Loubier. La réponse ne se fait pas attendre:

Encore un appel comme cet après-midi et je vous mute au transport du matériel radioactif.

Heureusement que le cadavre n'avait pas de marques sur le cou; je n'aurais rien pu faire pour vous.

Quand cesserez-vous d'assassiner les gens?

A faire: Séduire Catherine Loubier. Ses activités nocturnes avec le ministre de la Défense la veille de la mort du responsable des travaux publics me semblent suspectes.

Moi

Je ne suis pas du tout d'accord avec les ordres reçus! Je connais assez bien mes capacités. On ne séduit pas la grâce incarnée avec le peu que je suis. De plus, ce n'est pas dans le cadre de ma mission; je suis chargé de trouver des jambes gauches avec des chaussons vert tendre.

Reine Mère,

Je ne suis pas Casanova.

Vous qui me connaissez savez très bien que je n'ai aucune chance.

Trouvez autre chose, j'attends.

Auguste

Comme toute réponse, je reçois deux mots qui me remplissent de joie. Reine Mère, qui connaît bien mon incapacité à séduire jusqu'à une nymphomane dans ses grandes chaleurs, sait quelquefois me montrer le bon côté de ses instructions.

Attention: Budget illimité.

Moi

C'est ce que j'appelle un argument massue! La dépense est le plus péché mignon de mes péchés mignons. Rien ne me fait plus plaisir que de dépenser l'argent des contribuables (dont je fais partie) pour assouvir mes pulsions de prodigalité! Cela me fait un petit velours de participer modestement au déficit de notre beau pays.

Ma patronne a certainement raison. Une femme comme Catherine est sûrement sensible aux attentions démesurées. Qui ne le serait pas? J'occupe le téléphone pendant une bonne demi-heure afin de commander l'équipement

nécessaire. Le temps presse, l'heure de jeûner vient de sonner.

-- M. Auguste! Quel plaisir de vous voir!

M. Truman est toujours fidèle au poste et il se lève pour m'accueillir. Il me serre la main comme si je revenais du massacre de Dieppe.

-- On pourra dire que ce Thibodeau vous aura fait transpirer pendant quelques heures! Quelle idée de mourir dans son bain! Il n'aurait pas pu attendre un autre moment?

Le sourire de mon ami est loin d'être navré.

-- Pauvre Thibodeau, il était tellement gratteux qu'il parlait du nez pour économiser ses dentiers.

Son humour bien personnel m'accroche un sourire pour le reste de la soirée. Le repas de ce soir est constitué d'une mousse aux légumes sur un coulis de poivron rouge très appétissant. La portion est intelligente bien que cela ne *compense* pas la trop longue période de chômage de mon système digestif. Une porte brillante et rutilante me verra réapparaître dans quelques heures. Une partie de billard et le film *Cinéma Paradiso* ont raison des mésaventures de la journée. La belle Catherine se joint à nous à la fin du long métrage, à la scène des baisers... Nous avons même droit à une surprise: une petite bouteille de rouge. Elle repart en laissant d'inoubliables traces sur son passage. En la suivant du regard, je me fais presque un torticolis.

-- Quelle gracieuse femme, n'est-ce pas?

Je partage les goûts de M. Truman.

-- Vous qui devez bien la connaître, savez-vous ce qui lui ferait plaisir?

Le sourire de mon confident en dit long. Il se lèche les babines, se frotte les mains et se penche un peu en avant. Il a l'air d'un puceau à qui on va apprendre les choses de la vie. Il saisit rapidement mes intentions et se réjouit de l'entreprise. De mon côté, je suis aussi heureux: j'ai un allié.

-- C'est une question à laquelle je n'avais jamais réfléchi.

-- Mais si vous étiez à ma place? Vous qui êtes un fin renard...

Il respire longuement pour faire apparaître une idée digne de son génie. Celui qui a les capacités de tromper un pays entier peut facilement trouver les ficelles d'une histoire de cœur. Il me questionne sur mon insignifiante relation avec Catherine la Grande et écoute attentivement la liste des "petits présents" que je vais recevoir sous peu. "Très intéressant", dit-il. Soudainement, une dent en or que je n'avais pas encore vue apparaît dans la bouche de mon complice.

-- Venez un peu plus près, j'ai une petite histoire à vous raconter.

Je me penche et tends l'oreille. En entendant ce fin stratège, je ne peux contenir ma joie. Cyrano de Bergerac serait jaloux de la logistique amoureuse du Colonel Truman. Même Reine Mère ne résisterait pas à cela. (Et c'est pas peu dire...)

-- Et on commence quand?

-- Demain à l'aube, monsieur le prétendant.

-- Vous êtes sûr de votre coup, on dirait. Vous ne trouvez pas que ça fait un peu trop?

-- La politique et les affaires sont les carrefours des bas compromis, il est facile de prévoir les réactions de chacun. En ce qui concerne l'amour, il faut viser

beaucoup plus haut. Toutefois, même si nos chances sont bonnes, on n'est jamais sûr de rien.

Avant la fin de mon séjour, je demanderai à ce disciple de Machiavel de me tricoter une stratégie afin de me débarrasser définitivement de mon voisin et de son désespérant rejeton.

Cette aventure commence sérieusement à m'intéresser; si je ne me retenais pas, j'écrirais à Reine Mère pour la remercier.

L'heure de la longue sieste est arrivée. Mon compagnon d'armes va se coucher et j'en fais autant. Mon matelas a été changé et le lit refait. Catherine ne m'avait pas oublié, Madame non plus d'ailleurs.

Bonsoir Auguste,

On a parlé de ton auberge au téléjournal, j'espère que la mort de M. Thibodeau ne t'a pas trop dérangé.

Notre Suzanne m'a annoncé qu'elle ne rentrerait pas coucher ce soir, elle dort chez une copine avec qui elle étudie son histoire...

M. Chouinard est venu emprunter ta scie circulaire.

Ta femme qui t'aime. XXX

Je sens comme de la résignation dans les propos de ma dulcinée; elle a bien raison, il faut bien que des signes d'indépendance se pointent un jour ou l'autre. Ne t'inquiète pas pour moi chérie, ton homme gagne sa croûte pour le bonheur de sa famille. Je lui écrirai demain en me levant; j'ai autre chose en tête

en ce moment.

* * *

Comme la veille, je fais un saut à la cuisine pour subtiliser mon repas de cette nuit. Je remplis une petite corbeille de viandes froides et de tartelettes aux fruits et je sors sans signer de reçu. Rendu au seuil de la porte d'entrée (la vie est un éternel recommencement...), j'entends des pas qui viennent à ma rencontre. Puisque je ne veux pas me retrouver dans la même situation que la veille, j'ai l'ingénieuse idée de me cacher derrière une porte qui, à ma grande surprise, conduit au sous-sol.

Je descends. À ma grande surprise, l'immense soubassement est bien éclairé et contient tout l'équipement d'un laboratoire: microscopes, réfrigérateur, ballons, éprouvettes et des tablettes remplies de petits récipients avec des noms impossibles. Un télex gronde dans un coin. La bouche pleine, je lis sur l'écran: CALL BÉATRICE HINAULT.

"Béatrice Hinault... comme c'est intéressant..."

En haut, on ouvre (je commence à penser que je suis toujours au mauvais endroit au mauvais moment...). Il n'y a pas de place pour se cacher. Je cherche une armoire assez grande dans laquelle je pourrais m'introduire. Rien, rien et toujours rien! Un seul endroit fait l'affaire, il est situé sous le lavabo du laboratoire. L'espace est restreint mais je n'ai pas le choix; des pas résonnent déjà sur les marches supérieures de l'escalier. J'entre en poussant quelques objets de

nettoyage le plus silencieusement possible et je m'installe à quatre pattes. L'endroit sent l'ammoniac et le détergent en poudre.

-- Tu lui as dit que je n'avais rien.

-- Oui, mais il veut te parler quand même.

-- Tu aurais dû dire que j'étais occupée.

Au risque de me répéter, Catherine la Grande alias Béatrice Hinault perd beaucoup de grâce avec la tombée du jour... La douceur de sa voix et son vocabulaire se modifient pour laisser place à une dame bien ordinaire. Elle dicte à je-ne-sais-qui (sa voix ne me dit absolument rien) des phrases confuses.

-- Tu lui as écrit qu'ils sont partis?

-- Oui.

-- Demande-lui ce qu'il veut. (un temps de Tchekhov) Merde! Je ne peux tout de même pas en chier (!) C'est pas de ma faute si Thibodeau m'a lâchée entre les mains... Dis-lui que je trouverai quelque chose demain...

Fin de la communication.

-- Demain? A qui penses-tu?

-- Je ne le sais pas encore, je verrai. Bonne nuit.

Catherine quitte l'endroit en verrouillant la porte derrière elle, laissant seul l'inconnu qui ne semble pas avoir envie de la suivre. De mon côté, les choses vont de mal en pis: j'ai mal aux jambes et au dos et en plus, l'odeur des produits de nettoyage et la rareté de l'air me donnent mal à la tête. Heureusement que j'ai mon jambon et mes tartelettes; en mangeant lentement et silencieusement, je pourrai assouvir ma faim.

Trente minutes plus tard, une pellicule de sueur recouvre mon corps. L'air est si rare et la chaleur si incommodante qu'une odeur fétide émane de mon corps dégouttant. Je ne transpire pas, je me vide de mon eau.

Je ne peux pas rester comme ça. Mes vêtements sont détrempés et la sueur qui tombe de mon front me brûle les yeux. Je suis sur le bord de l'asphyxie. Prenant mon courage à deux mains, je tente un grand coup: j'entrouvre une des deux portes de l'armoire et j'y coince une mince tranche de jambon roulée afin de permettre à un peu d'air frais de pénétrer. Je suis chanceux, mon pitonneux ne s'aperçoit de rien. Bien que je ne me sente plus les jambes et que la nourriture ingurgitée soit difficile à digérer, je suis prêt à attendre le temps qu'il faudra.

* * *

Cinq grosses et interminables heures plus tard, monsieur le pitonneux décide enfin de lever l'ancre en émettant un hippopotamesque bâillement et grimpe lentement les marches de ma liberté. Dès que j'entends la clé jouer dans la serrure, je sors, ventre à terre, cherchant un peu de fraîcheur et l'usage de mes membres inférieurs. Je me traîne les pieds jusqu'au cabinet où un raz-de-marée sort de mon estomac. Encore une fois, j'ai raté mon coup pour satisfaire mes besoins alimentaires. Il est cinq heures trente, je suis crevé et heureusement que la porte se déverrouille de l'intérieur, j'aurais braillé comme un bébé.

Je sors en prenant bien soin de ne pas laisser d'indices de ma séquestration. Il n'y a heureusement personne debout à cette heure et mon lit

m'accueille comme personne ne m'avait accueilli jusqu'ici... Je me laisse emporter par la grande voile de la nuit. Je resterais étendu des jours et des jours sur ce matelas parfait qui épouse si bien toutes les formes de mon corps affamé...

On frappe à la porte.

Il y a erreur. C'est certainement un pic-bois un peu trop matinal.

L'animal qui frappe se fait plus insistant. Je me lève et j'ouvre la porte avec la ferme intention de tordre le cou à la bestiole, peu importe ses mensurations et la longueur de ses griffes.

-- Salut Auguste, c'est pour une livraison.

-- Antoine! Mais quelle heure est-il?

-- Six heures et quart. Pourquoi?

-- Pour rien... entre...

Antoine, le pire et sûrement le plus matinal de tous les menteurs de la planète, a la gentillesse de m'apporter "mes outils de séduction".

-- Dis donc, on dirait que t'as passé la nuit dans la laveuse à vaisselle.

-- C'est à peu près ça...

J'aime bien Antoine. Il a toujours le mot juste.

-- Si je comprends bien, tu t'es enfin décidé à t'en taper une.

-- Ce n'est pas ce que tu crois...

-- Moi? Mais je ne crois rien...

Il me fait un clin d'oeil complice en disparaissant et j'entre dans mes draps à nouveau. Je retrouve la même sensation de tout à l'heure; mon corps se détend lentement, os par os, muscle par muscle, courbature par courbature. Le sommeil

me regagne enfin. Je me promets de ne pas sortir de ce doux confort et de me gâter en m'offrant la plus belle grasse matinée de l'année.

Mais la vie n'est pas toujours ce qu'on pense et de petits contretemps viennent parfois parsemer le doux chemin de l'existence...

Pour être plus clair: le téléphone sonne.

-- Debout là-dedans!

-- M. Truman? Qu'est-ce qui se passe?

-- L'amour! Mon cher Auguste, l'amour!

-- A sept heures du matin?

-- C'est une bonne heure pour commencer notre travail. Habillez-vous et venez me rejoindre. Je vous attends dans quinze minutes.

Ma cure de sommeil sera pour une autre fois... Le colonel Truman a sonné le clairon matinal. Je me prépare pour une journée qui se promet d'être très, très longue lorsque le téléphone sonne à nouveau.

-- Papa, c'est toi?

-- Marie? Qu'est-ce qui se passe?

Ma petite fille chérie hoquette à l'autre bout du fil. Il n'y a rien de pire pour un père que d'entendre sa petite fille chérie pleurer à chaudes larmes.

-- Maman est partie, papa!

-- Partie? Comment ça, partie?

-- Elle a essayé de t'appeler toute la nuit et tu n'étais pas là. Elle est devenue folle de rage, elle a démolé tout le mobilier du salon et elle a quitté la maison tôt, ce matin!

-- Où est-elle partie?

-- Je ne sais pas.

Il n'y a rien de pire pour un mari que de savoir sa femme en pleine crise d'hystérie dans un endroit inconnu.

-- Écoute, chérie. Appelle Suzanne, explique-lui la situation et demande-lui de rentrer au plus tôt.

-- Elle est chez une copine et je ne sais pas qui c'est...

-- Appelle chez les Chouinard, elle devrait être là.

-- Chez les Chouinard!

-- Écoute Marie, fais ce que je te dis et ne discute pas!

Il n'y a rien de pire qu'un père qui surexcite son système nerveux en cherchant à colmater tous les trous à la fois.

-- Qu'est-ce qu'elle fait là?

-- Si ta mère revient, dis-lui de me téléphoner, d'accord?

-- D'accord.

Je raccroche doublement épuisé, et je saute dans la douche afin d'éliminer l'épaisse couche de sueur qui vernit ma peau. Durant ces dernières vingt-quatre heures, je n'ai pas eu de grands moments de détente. La douche est ce qui me reste de plus stimulant. Pendant que l'eau et le savon font leur travail, je pense au rapport que je dois envoyer à Reine Mère. Je me ferme les yeux et je me donne trente secondes de repos vraiment bien mérité.

Mais la vie, comme je le disais tout à l'heure, n'est pas toujours ce qu'on pense et des petits contretemps viennent parfois parsemer le doux chemin de

l'existence...

En d'autres mots: ON EST MERCREDI!

Mercredi! Le tiroir du milieu du semainier de Madame! La journée où le sol est truffé de mines! La journée où ma douce moitié a les orteils sensibles! Nu, je sors de la douche et je me précipite sur un monticule de papiers que mon inconscient avait enregistré mais que ma fatigue et l'énervement des derniers moments m'ont fait oublier. Le tas sur la moquette est énorme. Mon télécopieur a craché toute la nuit des petits mots de... Madame!

Je les classe en ordre. C'est facile, plus le message est récent moins il est déchiffrable. Le premier est normal, elle me parle de Suzanne. Par la suite, passé minuit (donc, mercredi...) des propos acerbes teintés de violence remplacent progressivement les courtes phrases marquées par la retenue et le savoir-vivre.

Le dernier message, reçu vers quatre heures trente, est complètement illisible. On jurerait un mélange de sanskrit et de mandarin. La démente de la signataire ne laisse aucun doute: Madame est vraiment en colère.

Je n'ai pas le temps de régler "cette petite contrariété" pour le moment. M. Truman, qui a la gentillesse de me venir en aide pour mon entreprise de séduction, m'attend avec son éternelle soif de conquérir.

* * *

-- Asseyez-vous et écrivez ce que je vais vous dicter.

Ce fin stratège qui me demande de transcrire ses paroles est non seulement

doué pour la manipulation de masse, mais il sait aussi trouver les mots justes qui pervertiraient n'importe quel cœur. Je vis la célèbre pièce de Rostand et mon Cyrano me dicte des mots d'amour tout en évitant d'inscrire le nom de la belle lectrice.

-- Il faut toujours prévoir une porte de sortie, dit-il.

Puis, progressivement, les mots tendres laissent leur place à des propositions peu scrupuleuses. Je tressaille en rédigeant les dernières lettres; ma main n'a jamais autant pataugé dans l'indécence et le licencieux. Ce que j'écris est destiné à un public vraiment très adulte.

-- Vous ne trouvez pas que vous y allez un peu fort?

-- On n'attire pas une mouche avec du vinaigre, mon cher Auguste. C'est la règle numéro un.

-- Mais tout de même... vous allez l'indisposer!

-- Je l'espère bien...

L'ordre de la bataille et les moyens pour gagner cette guerre sont réglés comme une horloge et divisés en trois points: la mystification, la gratification et enfin, la dénomination. Le premier point, celui sur lequel nous travaillons si ardemment en ce tôt matin, consiste à cacher intelligemment quelques billets sucrés et anonymes (qui deviendront progressivement salés) afin d'éveiller la curiosité de sa destinataire. Selon M. Truman, elle en rêvera.

-- Vous verrez, elle n'aura pas les mêmes yeux, ce matin.

-- Comment allons-nous les distribuer?

-- Je viens souvent ici, ne l'oubliez pas. Je connais quelqu'un qui se fera

un plaisir de nous aider. De plus, elle fera n'importe quoi pour que vous lui pardonniez.

– Qui? Et pardonner de quoi?

-- Elle s'appelle Nicole. C'est la petite demoiselle qui vous a accusé de l'assassinat du ministre. Avec elle, nous ne manquerons pas d'endroits stratégiques; elle minera la journée de Catherine avec une grande efficacité.

Les enveloppes sont au nombre de vingt. M. Truman prend les quatre premières, les met dans sa poche et me demande de conserver les autres bien cachées dans ma chambre.

-- Je porte ces missives à Nicole et après, je vous rejoindrai dans votre chambre pour inspecter l'artillerie lourde.

Il utilise des termes militaires si précis; c'est à se demander s'il n'a pas quelque expérience dans le trafic d'armes ou encore dans le commandement militaire d'une guérilla en Amérique du Sud. De mon côté, je suis impressionné par l'assurance et la détermination de ce Truman. Il ne faudrait pas toutefois qu'il pousse son génie pour que je me retrouve dans une situation impossible. N'oublions pas que Catherine a une double vie dont j'ignore la fonction et de plus, mon coeur est attaché fermement à une Madame qui file un mauvais coton aujourd'hui.

Parlant de Madame, je cours aux informations.

– Allô!

-- Suzanne?

-- Papa! Pourquoi tu as dis à Marie que j'étais chez Alain?

-- Je croyais que tu étais chez une copine...

-- Depuis ce temps, Marie n'arrête pas de m'achaler!

Ma plus petite hurle de rire en arrière-champ.

-- Dis à Marie d'arrêter de te déranger. As-tu des nouvelles de ta mère?

-- Je ne sais rien. Mais à voir les ruines dans le salon, il y a longtemps qu'elle n'a pas été aussi en forme...

-- Ah bon...

Pour le salon, je ne suis pas surpris, c'était prévu. En plus de son cerveau fractionné en sept parties bien distinctes, ma chère femme a comme particularité de sélectionner ses cibles avec la plus grande attention. Lorsqu'elle me harcèle pour rajeunir une pièce ou pour changer son mobilier, elle s'arrange toujours pour jeter son dévolu, lors de crises importantes, sur la pièce qu'elle veut réaménager. Jamais elle ne touche à l'affreuse collection de porcelaines, héritée d'une vieille tante tout aussi affreuse qu'elle adorait et qui encombre (la collection, pas la vieille tante...) toutes les commodes de notre chambre à coucher. Ainsi, elle fait d'une pierre deux coups: en s'extériorisant, son intérieur est toujours décoré à la mode du jour. La fierté a un prix et je vide régulièrement mes poches pour l'obtenir...

-- Si tu as du nouveau, tu m'appelles, O.K.?

-- O.K. Papa, mais dis à Marie de se taire!

Ma fille va avoir les abdominaux d'Apollon si elle n'arrête pas de rire bientôt. Je ne la gronderai pas trop car je crois que c'est une petite leçon que ma plus grande mérite bien..

-- Dis-lui que je veux lui parler.

---...

-- Papa? (hi hi!)

-- Marie, arrête de rire de ta soeur...

-- Suzanne couche avec Alain! C'est la meilleure! (ho! ho!)

-- Pas exactement...

-- As-tu vu la face qu'il a, Papa? Une vraie caricature!

Marie n'a pas encore connu la cécité temporaire que provoque le choc amoureux. Elle n'est donc pas en mesure de bien saisir l'absurdité et le ridicule de la flamme de sa grande soeur. En me retenant pour ne pas l'imiter, je la somme d'aller rire dans sa chambre. Le temps de raccrocher, on frappe à la porte.

-- Tout est en place, mon cher Auguste! Nicole s'est fait un plaisir de ponctuer d'enveloppes roses la journée de l'élue de votre coeur. D'ici peu, elle aura lu le pli numéro un. Venez déjeuner.

-- Et l'artillerie?

-- Tout à l'heure. Je ne veux pas manquer la réaction de votre flamme et de plus, je meurs de faim.

Celui qui a affirmé que "la nature a horreur du vide", est un individu rempli de bon sens. Je sens mon ventre partager douloureusement cet avis. Le jambon et les tartelettes indigestes de mon insomniaque nuit passée recroquevillé dans une armoire, ont laissé mon estomac quelque peu dérangé. Le yogourt au pollen qui m'attend à la salle à manger est vraiment le bienvenu.

Malheureusement, mon système digestif m'informe que le lait caillé du yogourt est un élément au-dessus de ses forces ce matin. Je cours, la main sur la

bouche, vers les cabinets les plus proches.

-- Vous avez bien choisi votre moment pour vous offrir une indigestion, me lance Truman à mon retour. Il paraît que les amoureux se contentent d'un peu d'amour et d'eau fraîche.

Je réponds par un sourire timide à mon manager-Cyrano et je me contente de ma décoction d'algues tiède que je bois à moitié...

Catherine apparaît, ravissante comme toujours, dans une resplendissante robe pêche qui souligne les privilèges de sa taille. Elle traverse la pièce le temps d'un sourire, laissant derrière elle son parfum qui devrait être interdit tant il exacerbe les envies...

M. Truman glousse dans son café dont l'odeur me donne des nausées.

-- Pourrait-elle imaginer que je suis l'auteur de ces billets doux?

-- Impossible. Logiquement, elle doit chercher le coupable parmi les employés de la maison. J'ai demandé à Nicole de placer vos petits fantasmes écrits dans des endroits strictement réservés au personnel.

-- Vous n'avez pas pensé qu'elle pourrait faire une enquête en plein jour en interrogeant ouvertement ses employés?

-- Connaissant Catherine, cela m'étonnerait beaucoup. Les messages que vous avez écrits sont si osés, jamais elle ne les montrera à qui que ce soit. Elle va les garder près d'elle afin de trouver un indice lui permettant de dénicher l'impétueux auteur.

-- Vous êtes vraiment très fort.

-- C'est mon métier.

Je commence lentement à comprendre la philosophie qui guide mon ingénieur voisin. Toujours calme et pondéré, il supervise les opérations de haut, s'éloignant de tout emportement ou d'un découragement temporaire. Il est si démagogue, qu'il convaincra une communauté de rabbins de peindre le Mur des Lamentations vert fluorescent.

-- Maintenant, dit-il en se levant, allons voir vos éléments perturbateurs.

En nous rendant à ma chambre, mon acolyte m'explique que tout ce luxe princier servira au deuxième point de sa stratégie. Cette partie baptisée "gratification" a un objectif bien précis. Si les lettres visent à déstabiliser la personne visée, les présents donneront de la crédibilité à l'amoureux anonyme qui, sans cela, serait considéré comme un vulgaire maniaque sans envergure. Il inspecte les offrandes dignes d'un maharadjah pendant que je constate que son petit jeu prend des allures de conspiration.

-- Bien, c'est vraiment très bien...

Je suis heureux de savoir que mon complice partage mes goûts. C'est tout ce que je rêve d'offrir à Madame mais que mon salaire de fonctionnaire m'interdit. Les pierres précieuses, la fourrure et les foulards sont de très bon goût (Antoine a fait du bon travail) et valent une vraie petite fortune. Truman a toutefois un net penchant pour un déshabillé de soie qui perturberait même un moine castré.

-- Si on commençait par la fourrure?

-- Ce serait une erreur. Il ne faut pas épuiser nos munitions trop vite, mon bon ami. Règle numéro deux: "Il faut avoir le sens du spectacle". On ne révèle pas la fin d'une histoire avant de la raconter; il n'y a que les Allemands pour faire

une chose pareille. Pour ma part, je commencerais par les boucles d'oreilles.

Truman pointe un coffret de velours bleu qui contient deux perles de grosseur moyenne dont le lustre rosé s'harmonisera merveilleusement avec le teint clair de Catherine. Ces deux jumelles sont entourées d'une magnifique chute de la même couleur.

-- Où doit-on les cacher?

-- Où doit-on LA cacher, vous voulez dire. Il ne faut pas qu'elle trouve les deux en même temps; ce serait nous priver d'un plaisir.

-- Comment allons-nous faire?

-- Quand on a une complice comme Nicole, on serait fou de s'en priver. Vous lui en donnerez une en demandant de la placer au même endroit que la première lettre. Catherine ne pourra faire autrement que de faire le lien entre la missive et le bijou. De plus, cela vous disculpera; on ne peut pas se faire masser et se promener à moitié nu en même temps.

-- D'accord, et l'autre boucle d'oreille?

Truman glisse le coffret dans sa poche.

-- Je m'en occupe. C'est l'heure de votre traitement, je crois...

Je descends en direction de la salle des bains en pensant à mon ver solitaire qui doit frôler la dépression nerveuse par tant de privations et de mauvais traitements... Il faut aussi que je trouve cinq minutes pour Reine Mère, elle doit certainement s'impatienter.

Catherine m'accueille avec le plus éclatant des sourires.

-- Je vous remercie infiniment pour les fleurs.

-- C'est la moindre des choses, M. Auguste. Vous avez été tellement bouleversé, hier.

-- Nous l'étions tous, n'est-ce pas?

-- Moi, la première, dit-elle en baissant ses beaux yeux, j'aimerais que vous me pardonniez ainsi qu'au personnel du centre pour vous avoir cru capable...

-- C'est déjà pardonné, Catherine. En ce qui me concerne, il ne s'est rien passé.

Elle relève la tête.

-- Merci, vous êtes gentil.

Nicole nous rejoint. L'heure de mon bain thermomasseur quotidien a sonné. Cette petite auxiliaire a les joues en feu en voyant la petite bille que je dépose au creux de sa main. Elle écoute attentivement mes instructions et, après les bons soins d'usage qu'exige sa tâche, elle va dans le bureau de sa patronne en serrant contre elle le précieux bijou. Je ne peux m'empêcher de sourire en la voyant danser; elle semble vivre une histoire d'amour par procuration.

Le manque de nourriture et la chaleur de l'eau aidant, je m'endors en pensant à ce M. Thibodeau qui est mort de bonheur dans cette eau de mer caressante. Il faudrait aussi que je communique à Reine Mère...

Nicole me réveille quelque quarante minutes plus tard. Son clin d'oeil discret m'informe de la réussite de sa mission. Manuel s'est montré d'une extrême gentillesse aujourd'hui; j'en suis bien content, le stress de la journée d'hier et la nuit passée à quatre pattes dans une boîte de sardines ont endolori tous mes membres. La confiance entre un masseur et son client est très importante; il faut

que ce dernier s'abandonne complètement pour que la détente soit complète. Je me donne tout entier et Manuel fait du beau travail. Les courbatures sont complètement disparues.

D'où je suis placé, j'ai même pu voir Catherine entrer dans son bureau et ressortir lentement, peu après, en tenant un petit quelque chose dans sa main. Tout va bien; le plan de M. Truman fonctionne à merveille et tout le monde est redevenu gentil avec moi. Les vacances vont peut-être vraiment commencer. Il ne reste qu'à connaître la nature des activités nocturnes de Catherine-Béatrice et à continuer de chercher des jambes gauches calcinées et le tour sera joué.

M. Truman m'attend comme toujours à la salle de torture. J'ai hâte d'apprendre la cachette de la deuxième boucle d'oreille. Il déguste un rôti de porc accompagné de petits pois mange-tout qui est un véritable festin si je le compare à mon bouillon de légumes et à ma petite salade verte (sans huile). Je me surprends à tout avaler; la tentative du petit déjeuner me rendait un peu craintif... Catherine est à quelques tables de nous. Je demande à voix basse:

-- Alors, où l'avez-vous fourrée?

-- Attendez, attendez. Je vous l'ai dit: "Il faut avoir le sens du spectacle".

Constatant que je ne tirerai rien de mon compagnon de table, je détourne la conversation sur les activités de l'après-midi. Nous optons tous les deux pour la piscine et chacun pour des raisons bien différentes. Truman ne veut pas s'éloigner de ma proie et, de mon côté, je préfère m'étendre au soleil que de faire un parcours de golf qui affaiblirait davantage mon corps à la diète.

Soudain, à travers le bruissement des gens attablés, notre belle Catherine

s'étouffe en voyant au fond de son verre une petite bille rosée. Elle se lève, s'excuse et se dirige vers son bureau où attend patiemment la boucle jumelle.

M. Truman a les yeux qui pétillent.

-- Ça c'est du spectacle, vous ne trouvez pas?

* * *

Revenu à ma chambre, j'ai enfin le temps de communiquer à ma patronne les dernières nouvelles sur les nuits folles de Catherine et sur mon entreprise de séduction. Deux bouts de papier traînent sur le tapis. Le premier est de Suzanne.

Allô papa,

Il est 11:30 heures et nous sommes toujours sans nouvelles de Maman.

Marie est partie à l'école en riant. (Je vais la tuer...)

Tu n'aurais pas dû dire à Marie que j'étais chez Alain.

Tu as brisé la confiance que j'avais en toi Papa.

Suzanne.

J'ai bien envie d'écrire à Suzanne pour lui dire qu'une fille qui couche avec son voisin devrait assumer ses actes et ne devrait pas tenir compte des railleries extérieures. Mais le temps n'est pas aux remontrances. Un bon père ne doit pas gronder sa fille après que sa mère hystérique soit disparue en pleine nuit. Il faut être raisonnable même dans la bêtise...

Parlant de bêtises, ma patronne s'est surpassée.

Vous avez oublié de commander les bijoux de la Couronne...

Au rapport!

Moi.

Elle doute de ma bonne foi! C'est elle qui a délié les cordons de la bourse. Elle n'a qu'à me ramener chez moi et me remplacer par Mel Gibson si elle veut économiser ses sous. Moi, je fais mon boulot et c'est tout. Je vais lui répondre sur le même ton.

Reine Mère,

Il y a dans le sous-sol de cet immeuble un homme qui travaille de nuit sur un télex et qui a peut-être un rapport avec la mort de M. Thibodeau.

J'ai le nom de famille qui nous manquait: Béatrice Hinault.

Catherine Loubier m'a demandé une île dans les Caraïbes, faites-moi signe quand vous l'aurez trouvée.

Pour les bijoux de la Couronne, envoyez-les-moi, ça peut servir!

Auguste.

Je ne m'attends pas à une réponse immédiate. Les recherches qu'effectuera le Service de Renseignement vont prendre une bonne partie de l'après-midi.

* * *

M. Truman et moi, allongés sur le bord de la piscine, goûtons au soleil et au parfum de l'eau de mer. Ce doux mélange nous invite au sommeil et nous ne nous en privons pas.

Le vent frais de la baie nous réveille vers quatre heures. Le surveillant de la piscine a eu la gentillesse et la prévoyance de nous couvrir afin que nous ne prenions pas froid. Je commence à penser que le paradis doit réellement ressembler à cette journée: une longue sieste, un chaud soleil, un doux parfum et l'attention de ces petits anges vêtus de blanc qui prévoient le moindre de nos désirs et veillent constamment à notre bonheur.

Je veux rester encore pour me laisser bercer par le vent, mais M. Truman m'informe qu'il sera bientôt l'heure du repas et qu'une douche serait la bienvenue. J'acquiesce en imaginant ce que va être ma soirée que l'on annonce orageuse. Un bon film ou une partie de Monopoly au coin d'un feu? Et pourquoi pas les deux?

En entrant dans ma maisonnette, je me dis que je commence vraiment à me plaire dans cet univers hors du commun où tout est prévu pour notre bien-être et notre bonheur. On n'a qu'à se laisser porter par cette vie sans surprise.

J'ouvre la lumière et... je sens un poids énorme me frapper à la tête. Un choc sourd est suivi d'une interminable cascade de fragments d'argile, bondissant sur les murs et le tapis. Je sens de la terre entrer dans mon peignoir et rouler doucement le long de mon dos en ralentissant sa course, doucement... Ma boîte

crânienne devient froide puis, étonnamment chaude. Mes genoux m'abandonnent et malgré mes efforts pour les retenir, je m'effondre sur le sol. Je ne vois plus que des ombres danser comme dans le minuscule théâtre chinois de mon enfance qui m'a fait tant rire et tant pleurer.

CHAPITRE NEUF

Mercredi, 17 h 22

Donc: mentir.

Encore une fois...

Démesurément...

**Quand on n'a pas les moyens
de dire la vérité, on invente des
tragédies.**

Des hurlements lointains...

Comme des barrissements de rhinocéros...

C'est cela...

Je suis en pleine jungle...

Et un troupeau de rhinocéros s'apprête à me passer sur le corps...

Il y a sûrement erreur...

...

Il y a aussi des odeurs...

Qui me viennent de loin...

Très loin...

Ça sent la plante verte... tropicale...

...

J'entends les rafales de vent

Qui déchirent les voiles...

Il y a sûrement erreur...

...

Je reviens à moi, lentement...

Les rhinocéros ne sont vraiment pas loin...

Je sens leur souffle...

...

Il faudrait bien que j'ouvre un oeil...

Ce n'est pas tous les jours que l'on peut apercevoir un rhinocéros qui pue
l'aloès sur un voilier en train de sombrer...

Mais je crois que je n'en ai pas vraiment envie...

...

Il va falloir que je les ouvre, ces yeux.

Ouvrons-en un pour voir...

...

Et que vois-tu?

Je vois que le rhinocéros vert tendre est grimpé sur un mur et il arrache la voile... Il fait des banderoles avec la voile et la plante verte, c'est l'aloès de la crème de nuit de Madame...

MADAME !

Bon! Je suis tout à fait réveillé, mais j'ai eu la présence d'esprit de refermer silencieusement cet oeil entrouvert sans que ma dulcinée ne se doute de rien. Elle est trop occupée à détruire bruyamment la chambre. Feignons l'inconscience. Mon instinct de survie est au garde-à-vous. (ne pas bouger, ne pas bouger...)

Premièrement, récapitulons. Je suis dans une auberge-santé à Paspébiac (très beau, très chic) et un orage terrible sévit à l'extérieur. (Donc, je suis dans les pommes depuis au moins trois heures et je n'ai pas encore soupé...) Nous sommes mercredi et ce n'est pas le jour de ma dulcinée (surtout ne pas la traiter de "bibine chialeuse"...))

La veille, malgré ses appels répétés, je n'étais pas dans ma chambre pour répondre, trop occupé à ne pas dégoûter dans une armoire. Madame doit donc penser que je découche au lieu de me reposer. C'est déjà une bonne raison de

m'en vouloir...

J'ai affreusement mal à la tête. Madame m'a, sans aucun doute, envoyé au tapis en fracassant le joli pot de fleurs que Catherine m'a innocemment envoyé. Deuxième raison de son branle-bas de combat: la carte sur laquelle il est inscrit: "Dorénavant, je m'occuperai personnellement de vous..." ne l'a certainement pas fait bondir de joie. Heureusement pour Catherine, la carte n'est pas signée.

La troisième raison qui motive ce "cri du coeur" est ce trésor d'Ali-Baba entièrement destiné à une clientèle féminine traînant dans un coin de la chambre et que ma dulcinée a certainement trouvé. (Surtout, ne bougeons pas...) J'aurais peut-être pu la convaincre que cette mine de petits cadeaux lui était destinée mais le quatrième point déculotte cette défense déjà si peu crédible.

Car enfin, si j'exclus les centaines de raisons qu'elle aurait trouvées si elle n'avait eu rien à me reprocher, ma femme a certainement découvert les lettres que monsieur Truman a si bien imaginées (surtout ne pas oublier qu'elles sont écrites de ma main...) et qui contiennent de provocantes, indécentes et scabreuses propositions (et positions, si, si!). Encore une fois, heureusement que le nom de Catherine n'y est pas inscrit. Merci mille fois pour la porte de sortie, M. Truman.

Autrement dit: je suis cuit.

Heureusement que ma frayeur m'a cloué sur place; j'ai de cette façon tout le "loisir" d'inventer une histoire qui ne pourra être qu'abracadabrante, insatisfaisante et fallacieuse.

Donc: mentir.

Encore une fois...

Démesurément...

Quand on n'a pas les moyens de dire la vérité, on invente des tragédies.

Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement

Ce n'est pas la gentille pensée de mon biscuit fortune quotidien, c'est un des dix commandements qui me revient en mémoire à chaque fois que je suis dans l'obligation de faire du macramé avec la réalité.

Pendant que ma tendre femme fait des bonds prodigieux à travers la pièce, je me surprends à patauger dans des réflexions philosophiques. Ce n'est peut-être pas le moment... Mon surmoi désire certainement me donner bonne conscience....

Pour gagner ma vie, je dois presque quotidiennement inventer des histoires pour m'éviter des gros et des petits problèmes. Mentir est mon métier et une famille entière profite des bienfaits de ces vérités biscornues. Cela donne une certaine caution morale à mes activités mensongères.

Le mensonge mérite donc des éloges, car il rend des gens heureux.

Par exemple, dirais-je à Madame que son ensemble vert tendre me soulève le coeur? (Surtout si c'est sa couleur préférée...) De plus, oserais-je dire à ma plus grande qu'elle fait l'erreur de sa vie en se faisant dépuceler par ce babouin gluant d'Alain?

Non. Je ne dirai rien, je me mordrai les lèvres s'il le faut mais ces pensées doivent rester là où elles sont. Il est tout à fait utile de mentir afin d'épargner de la

peine à ceux qu'on aime. Madame ne changera pas sa palette de couleur et ma Suzanne n'en fera qu'à sa tête de toute façon; l'hypocrisie est préférable à la vérité.

Alors, pourquoi n'ai-je pas crûment dit à ce cher voisin de Chouinard qu'il pouvait bien se mettre la clôture de ses rêves quelque part? Je n'avais certainement pas l'intention de le traiter aux petits oignons celui-là. Dans ce cas-ci, ce sont les règles du savoir-vivre et du bon voisinage qui ont supplanté la vérité. En n'offensant pas mon voisin, j'entretiens de bonnes relations qui pourront toujours servir. Un service en attire un autre, non? Si je m'étais vidé le coeur avec cette histoire de clôture, est-ce que j'aurais pu appeler ma fille ce matin pour l'arracher du lit de son "beau" Alain? Là encore, le mensonge (ou le silence) a beaucoup plus d'avantages que la vérité qui ne peut être que mesquine et basse. En d'autres mots: je fais de la diplomatie.

J'ai soudain une grande estime pour les diplomates qui passent leur vie dans des pays où on ne respecte pas les droits de l'Homme et qui, inlassablement, continuent de sourire et de donner des poignées de main...

* * *

Le typhon que j'ai épousé pour le meilleur et pour le pire diminue ses ardeurs. Je n'entends plus que le halètement d'un chameau qui aurait trop couru à travers les hurlements de cette nuit orageuse.

Puis, silence... Complet...

Seulement, un petit bruit de ressorts à peine perceptible et une ondulation légère du matelas où je suis étendu (Quelle délicatesse! Elle m'assomme et elle me transporte sur le lit...) m'informent que Madame est quelque part, près de moi, sur le lit... (Surtout, ne pas bouger...)

Que fait-elle?

La curiosité me chatouille le dessous du nez... J'ai une forte envie d'examiner les lieux et l'état de celle qui est devenue un peu trop silencieuse pour un mercredi... Ce silence me trouble. Il lui est certainement arrivé quelque chose. Serait-elle blessée ou même se serait-elle coupé les veines pour me punir davantage?

Je m'inquiète. Je m'inquiète sérieusement...

Comment ouvrir un oeil sans que cela paraisse?

Il va falloir que je tente le grand coup; on ne peut rester immobile et allongé à côté de sa femme en l'imaginant victime des pires scénarios italiens.

Alors, j'ouvre. C'est décidé, j'ouvre.

...

Le droit ou le gauche?

Je crois qu'elle est à ma droite alors j'ouvre le gauche.

Le gauche?

D'accord, le gauche... Allons-y...

Je commence par l'extrême gauche. Il n'y a plus de tapis, ou bien il est camouflé par la magnifique tapisserie effilochée qui murait avec goût la chambre. En montant, juste un peu, je me rends compte que la fenêtre est ouverte et qu'il n'y

a plus de meubles dans la pièce à part le lit sur lequel je suis allongé. Si je continue, je constate qu'une bonne partie des boiseries ont été arrachées. Vingt minutes de crise supplémentaire et ma dulcinée s'attaquait à la structure du bâtiment. Juste au-dessus de moi, une espèce de verrue poilue est suspendue au plafond, immense et laide.

A regarder de plus près, il s'agit d'une touffe de poils terrible qui est appuyée sur un socle vert tendre.

Et la touffe de poils sourit... méchamment...

Ma femme n'est pas à ma droite comme je l'espérais; elle se tient debout, un pied de chaque côté de mon petit corps, et attend patiemment et silencieusement le moment propice (l'ouverture d'un oeil, peut-être?) pour atterrir les deux genoux sur mon ventre.

Ma coquine de femme m'a tendu un guet-apens et célèbre à grands coups de poing la réussite de son machiavélique subterfuge. Pendant tout le trajet qu'elle s'est tapé dans le but de me taper dessus, ma dulcinée a développé une technique de lutte, dérivée du sumo et du lancer du poids, qui consiste à me faire virevolter rapidement (même technique que le lancer du marteau, si, si...) et de me lâcher à des endroits stratégiques de façon à ce que ma tête poursuive son entreprise de démolition déjà fort bien commencée. La tempête et les éclairs qui tourmentent le ciel à l'extérieur ne sont que des petites douceurs si je les compare à l'énergie destructrice que ma femme a dans les yeux.

Ma migraine s'accroît et mon mal de coeur revient. Par contre, pour chercher le bon côté des choses, j'apprends énormément sur les techniques de

construction du dix-neuvième siècle.

De plus, j'admire le respect de la tradition chez ma femme: elle termine toujours ses plus terribles crises (ça, c'est une bonne nouvelle...) en me faisant bouffer quelque chose d'inapproprié. Elle considère que l'édredon est un supplice de choix pour mettre un terme à mon calvaire. Bras en croix sur un tapis de débris, j'ingurgite cette montagne de coton et de plumes (ma femme ne choisit que des fibres 100% naturelles. C'est pas une preuve d'amour, ça?) en me demandant si ce châtiment me transformera en un sosie du Bonhomme Michelin.

C'est la première fois en quatre jours que je mange vraiment à ma faim...

Quand ma dernière bouchée engloutit l'étiquette du manufacturier, elle s'écrase sur moi en pleurant. Le couvre-lit ingurgité a gonflé mon ventre de façon démesurée et j'ai de la difficulté à entourer ma femme de mes bras.

Moi aussi, je respecte les us et coutumes de notre vieux couple. Je ne dis rien (d'ailleurs, y a-t-il quelque chose d'intelligent à dire?) et j'attends que le torrent de larmes qui me coule sur les épaules et le cou s'atténue.

De toute la chambre, elle a épargné deux objets: le téléphone et le télécopieur. Je suis surpris de la force de l'instinct maternel. Une mère ne coupe pas le cordon ombilical à la moindre petite crise...

Il faut trouver une explication et vite. La respiration de Madame prend des proportions plus humaines. Elle commencera bientôt un interrogatoire serré digne de la Gestapo et je n'ai encore aucune idée pour me sortir de ce pétrin. Je suis au propre et au figuré sur le tapis. Et le plus malheureux est que je ne peux rien dévoiler à la femme que j'aime. Si j'ouvre moindrement la bouche, Reine Mère

m'effacera de la surface de la Terre avec tous ceux à qui j'aurai divulgué ma véritable profession. Ma supérieure ne rigole pas avec cette règle, car elle est dans le même bain que moi. Si elle ne fait pas son boulot, son supérieur s'en chargera. Dans cette division clandestine du fonctionnariat, nous sommes tous liés par le même silence. Je ne dois rien dire, c'est tout. Que ma femme me torture à volonté, je ne dirai rien parce que je l'aime. Céder à sa demande serait nous mener au suicide.

C'est décidé, je ne dirai rien. Je serai courageux...

En espérant qu'une diversion entre en jeu assez tôt...

Par ailleurs, il faut que j'informe les filles de la réapparition de leur mère. Marie n'est certainement pas endormie à l'heure qu'il est et regarde la télévision en toute liberté (à condition bien sûr que Madame l'ait épargnée). Ma grande Suzanne est certainement retournée chez son Alain expérimenter à nouveau les joies de la chaleur partagée. A moins que ce monsieur, profitant de l'absence fortuite de l'autorité parentale, ait décidé d'éparpiller ses poux dans notre demeure.

J'ai l'air un peu bête comme cela de fermer la porte au bonheur de ma plus grande, mais que voulez-vous, l'ouverture d'esprit d'un père est inversement proportionnelle au nombre de bêtises de ses enfants. (Et comme bêtise, le fait de découcher avec un vermineux, il ne se fait pas mieux...).

Madame a senti mes inquiétudes. Elle se lève, s'assoit sur ce qui reste du lit et téléphone à la maison pour annoncer aux enfants qu'elle et leur "gentil Papa" s'offrent "des petites vacances d'amoureux" pour une dizaine de jours. Si cette nouvelle est excellente pour mes deux filles qui vivront plus d'une semaine de

complète liberté, cela va considérablement me compliquer l'existence.

La jalousie de ma femme a envoyé aux douches son instinct maternel (c'est bien ma veine...) et ma dulcinée a décidé de s'offrir à grands frais (les miens, jamais Reine Mère ne voudra payer ça) les vacances-santé de ses rêves avec son légitime époux. Je ne suis pas vraiment d'accord avec sa décision mais, que voulez-vous, je ne suis pas en mesure de lui refuser quoi que ce soit..

Elle raccroche, se retourne et me fixe droit dans les yeux. Elle ne m'a pas encore adressé la parole et je n'ai pas envie de commencer la conversation, non plus. Couché au sol et ventripotent, j'attends silencieusement la fin de ce chapitre. Je tousse et deux plumes sortent de ma bouche en faisant des entrechats avant de se déposer silencieusement sur mon ventre. Gros comme je suis, on pourrait croire que j'accoucherai bientôt d'un piano à queue; je ne vois même plus le bout de mes pieds. Je suis risible mais Madame n'a pas la tête à rire aujourd'hui. Elle décroche le combiné à nouveau.

-- Bonjour, vous avez de l'huile de ricin?

-- ...

-- Parfait, c'est pour la chambre 53, serait-il possible de m'en apporter tout de suite un gallon? ... Merci.

Elle a pitié de moi! Elle a pitié de moi! Ma femme chérie va s'occuper du pauvre petit Auguste ventru en le purgeant avec un liquide au goût abominable mais dont l'action laxative est si efficace qu'il désenraye même les bouchons de circulation. Quelle femme j'ai épousée, quelle femme! Bien qu'elle ait quelques écarts de conduite, elle sera toujours Madame avec ses ensembles vert pâle, ses

ongles trop rouges et son extraordinaire sens du devoir. Je veux commencer à me plaindre de maux de ventre pour entretenir sa pitié quand deux coups discrets à la porte se font entendre. Madame va ouvrir. Le garçon de service entre en regardant les murs et le plafond. Les yeux agrandis par la surprise, il lance une phrase en anglais qui résume bien l'état de la chambre; je me promets de l'utiliser à mon tour quand l'occasion s'y prêtera.

-- "The day after!" Vous faites des essais nucléaires ou quoi!

-- ...

Le jeune homme, afin de graver dans sa mémoire un tableau complet de la désolation qu'inspire la chambre, promène rapidement son regard sur le sol. Il sursaute en voyant un escargot géant, couché sur le dos, avec quelques plumes d'oie sur le bord de la bouche. Ses yeux cherchent les miens et essaient de deviner si j'ai besoin d'aide. J'esquisse un sourire et je lève le pouce pour le rassurer que je n'ai rien d'un martyr. Il recule jusqu'à l'extérieur en ne décollant pas les yeux de mon nombril. Quand Madame referme la porte, il se demande encore comment et avec quoi on a farci cette dinde humaine.

Ma femme me relève la tête et fait entrer de force le liquide épais. En avalant le tout, j'imagine le combat entre cette montagne de plumes et de duvet et cet océan d'huile de ricin. Les borborygmes et les flatulences commencent bientôt dans une symphonie continue jusqu'à l'inévitable moment où chaque atome de cet étrange mélange signe une pétition pour sortir de mon estomac. Avec l'aide de Madame, je me rends à l'endroit approprié avant le grand déluge. Je me sors de cette aventure plutôt bien; j'aurai simplement un peu de difficultés à m'asseoir

pendant encore quelques jours.

Mon histoire commence drôlement à se compliquer. Madame, qui essaie de refaire le lit avec des lambeaux de draps, ne me lâchera pas d'une semelle. En éliminant ce ragoût de plumes, je me demande quelle histoire je vais encore inventer pour excuser "le petit désordre" de la chambre à Mlle Catherine la Grande...

CHAPITRE DIX

Jeudi, 7 h 53

-- Vous me semblez tendu ce
matin, M. Auguste...

-- ...

-- Auriez-vous mal dormi?

-- ...

-- Je vois...

Madame a eu un sommeil agité; c'est une situation tout à fait normale dans son cas. On ne passe pas de la colère aux remords sans quelques soubresauts. Avant minuit, elle m'a donné quelques coups de coude dans les côtes, puis, quand jeudi s'est pointé le nez, elle est passée des grands soupirs aux vagissements pour enfin se blottir dans mes bras secouée par les sanglots. Ses plaintes de bébé phoque résonnaient avec écho dans la chambre vide et exprimaient tout le désespoir d'une vie à s'occuper d'un mari infidèle et ingrat.

* * *

Ce matin, Boustifaille ne m'a pas honoré de sa visite; j'aurais été à sa place, j'en aurais fait autant. Ce n'est pas un gros dilemme que de choisir entre la gourmandise et la vie.

M. Truman, me voyant accompagné à la salle à manger, m'envoie un bonjour discret. Il comprend trop vite qu'un grain de sable gros comme ma femme est entré dans l'engrenage de son programme. Il finit son petit déjeuner seul, méditant sur les possibilités de réussite de son plan avec ce nouveau et encombrant personnage dans le décor.

Madame commande un petit déjeuner de bûcheron. Elle avale le tout sans dire un mot (elle ne m'a toujours pas adressé la parole) en ignorant son mari à qui on a servi un yogourt au café et une minuscule salade de fruits. Elle engloutit le tout en un clin d'oeil et retourne à ce qui sera désormais notre chambre. Je la suis en respectant sa grève des cordes vocales. Sous l'énormité du choc, la journée des

remords semble avoir subi un décalage horaire...

Le temps est venu de me faire dorloter à la salle des bains et je n'ai pour rien au monde envie de manquer cela. Jusqu'à présent, c'est en ces seuls moments où je peux réellement relaxer. En espérant un peu de compréhension, je lance timidement:

-- Je dois retourner à l'auberge pour mon traitement.

-- ...

-- Je vais revenir tout à l'heure.

-- ...

Ma dulcinée garde religieusement le silence. Toutefois, elle me fait signe que je peux disposer.

Nicole me regarde avec un air quelque peu réprobateur. L'arrivée de ma femme et les commentaires du garçon de service ont dû faire le tour de l'auberge en un temps record. Je suis devenu pour elle un peu moins le monsieur follement amoureux de sa patronne et un peu plus un sale macho rusé et dégoûtant. Elle reste tout de même aimable et elle me sert en vraie professionnelle. Il est vrai que les événements des derniers jours discréditeraient n'importe qui. Etre accusé de meurtre, d'adultère et de vandalisme en moins de 48 heures amoche un peu la réputation d'un homme, si honnête soit-il.

J'entre dans mon bon bain en me promettant de rattraper ma nuit de sommeil perdue par cette petite demi-heure de bien-être. Mon voisin est caché derrière son journal. Heureusement, il ne semble pas mort puisqu'il maintient fermement sa feuille de chou. La rubrique sport m'adresse la parole.

-- Vous avez épousé un méchant "frappe à bord"...

-- Je vous demande pardon?

-- Un "frappe à bord", une espèce de grosse mouche noire qui vous arrache un morceau de peau en vous quittant.

Le journal se referme et découvre un M. Truman qui affiche son plus large sourire. Il n'avait pas vraiment envie de prendre un bain ce matin, mais il lui a semblé que c'était la meilleure façon d'avoir un petit entretien avec son associé, loin des jalouses et indiscreètes oreilles de sa femme.

-- J'ai voulu frapper à votre porte hier soir, m'informe-t-il, mais les rugissements de l'autre côté me signalaient que vous étiez fortement occupé.

-- Quelque peu, oui...

-- Elle a bien entendu tout découvert, n'est-ce pas?

-- Les cadeaux, les lettres et les fleurs, tout...

-- Avoir su que vous aviez une femme, disons... si spéciale, nous aurions caché l'artillerie dans ma chambre.

-- Cette visite est la plus grande surprise qu'elle m'a faite depuis sa première grossesse.

Le petit baigneur, à côté de moi, se ferme les yeux et inspire profondément. Il réfléchit comme il n'est pas permis de réfléchir dans un bain.

-- Et maintenant, mon cher Auguste, qu'avez-vous l'intention de faire avec notre projet?

Je ne me suis pas encore sérieusement posé la question, trop occupé à panser les plaies de ma dernière bataille. D'un côté, j'ai une mission à accomplir et

de l'autre, j'ai une épineuse épieuse à pattes d'oie qui entravera le moindre de mes petits mouvements incongrus. Mon travail devient presque impossible. On ne séduit pas une femme comme Catherine épié par des yeux réprobateurs et menaçants.

Sans oublier aussi que Catherine est certainement au courant de l'état de la chambre et doit m'en vouloir comme jamais...

-- Ma foi, avec ma femme dans les parages, je ne vois pas d'autres choix que d'abdiquer.

-- Etes-vous sûr?

-- Je crois. Avez-vous une autre solution?

-- Peut-être...

Il s'informe du caractère de Madame. Je lui explique en détail le calendrier inflexible qui influence grandement ses réactions émotives. À ce moment, il ne peut retenir un autre: "C'est très intéressant..." Puis, il m'explique les considérables modifications qu'il apporte au plan initial afin de contourner (si j'ose dire...) la présence de Madame. Ce type est un génie dangereux: son astuce et sa finesse réussiraient à convaincre Mère Teresa de se transformer en tortionnaire en lui disant que c'est pour le bien de l'humanité. En d'autres mots, c'est un homme qu'on aime bien avoir comme allié.

Je suis à le féliciter quand je vois passer dans le corridor Madame vêtue d'un peignoir et Catherine qui rigolent comme deux grandes copines. Voilà la preuve que ma femme ignore l'identité de ma flamme.

-- Une chance que ma femme ne sait pas que tous les bijoux de la chambre

étaient destinés à Catherine.

-- C'est une chance, en effet, répond M. Truman. Sans cela, notre objectif aurait été presque impossible à atteindre.

Nicole clôt la discussion et Manuel est, comme toujours, en grande forme. Tout est parfait. Seuls les éclats de rire de Catherine et de ma femme envahissent le silence de l'auberge et inquiètent sérieusement le supposé Don Juan que je suis.

-- Vous me semblez tendu ce matin, M. Auguste...

-- ...

-- Auriez-vous mal dormi?

-- ...

-- Je vois...

* * *

Je retrouve ma femme dans la salle à manger. En nous assoyant à la table, nos plats apparaissent. Du côté de ma raison de ma-raison-de-vivre, le fumet que dégage le saumon au petit beurre citronné rouvre les écoutilles de mon appétit. On ne peut rester insensible à cette chair fraîche qui fond dans la bouche. Les fèves vertes regroupées dans un noeud de ciboulette et le riz pilaf parfait (j'adore le riz pilaf!) agrémentent superbement le tout. Pour ma part, je ne m'attends pas à un aussi beau traitement; l'expérience des derniers jours m'a fait bien comprendre le sens du mot frugalité. Je baisse les yeux et deux minces tranches d'aubergine blafardes et crues me regardent tristement (je hais les aubergines...). C'est le

repas le plus maigre et le plus ridicule que j'ai eu à manger dans ma petite vie et je sens que ma femme n'est pas mécontente de mon sort. Je la crois même responsable de l'importante réduction de ma gamelle.

Et dire que dorénavant, il sera impossible de m'échapper pour mes cambriolages nocturnes...

Catherine aborde notre table.

-- Comment allez-vous, M. Auguste?

-- Il se porte à merveille, n'est-ce pas, Gugus?

-- ...

C'est la première fois que Madame m'adresse la parole depuis notre petite escarmouche; j'en reste bouche bée. De plus, elle sait très bien que je déteste me faire appeler "Gugus" en public. Hors contexte, ça sonne "machin" ou encore "bidule".

-- Vous permettez que j'enlève encore votre femme pour cet après-midi. Selon son programme de santé, elle peut profiter des soins esthétiques et de thérapie musculaire qui...

-- Bien sûr qu'il le permet, n'est-ce pas, Gugus? Il n'y a rien de trop beau pour ta femme, n'est-ce pas, Gugus?

Les deux femmes quittent la pièce en trotinant bras dessus, bras dessous. Par hasard, elles sont vêtues d'une robe vert tendre. M. Truman, qui a observé la scène, me rejoint.

-- Eh bien, mon bon ami, j'espère que vous avez de bonnes relations avec votre banquier.

-- Pourquoi?

-- Parce que la cure que madame votre femme a décidé de suivre ruinerait même la banque du Vatican.

-- Tant que ça?

Sa dent en or apparaît à nouveau.

-- Je suis désolé de vous l'apprendre.

-- ...

-- ...

-- Ah bon...

Mon associé me demande si j'ai l'intention de recommencer l'expérience du bain de soleil de la veille. J'accepte avec joie, d'autant plus que je n'ai pas assez de force pour faire d'autre activité que de m'étendre et de dormir. Ainsi, loin des oreilles féminines et indiscrètes, M. Truman en profitera pour me donner le plan d'action de ce soir. Nous nous donnons rendez-vous dans une heure; ce qui me laisse suffisamment de temps pour faire mes petites communications.

A ma grande surprise, la chambre a été remise en ordre et de nouveaux meubles remplacent ceux que Madame a malencontreusement "échappés" par la fenêtre. Dans un coin, les petits cadeaux destinés à Catherine sont soigneusement rangés. Il n'est plus question d'y toucher; Madame en a fait la saisie à son arrivée. La moindre petite disparition de l'un de ces objets signerait mon arrêt de mort. Le plâtre des murs et du plafond n'est pas refait mais on peut circuler sans crainte de trébucher. Le tout a l'aspect d'un hangar bien entretenu. Dans les circonstances, les gens qui ont réaménagé les lieux ont fait de l'excellent travail.

Suzanne n'a pas envoyé son petit message quotidien; les obligations morales disparaissent vite lorsqu'on apprend un bon matin que notre papa est un délateur. Reine Mère brille aussi par son absence. Je lui ai pourtant demandé des informations sur cette fameuse Béatrice Hinault. J'ai bien envie de la faire transpirer un peu.

Au rapport!

Auguste

La réponse ne se fait pas attendre; je suis un peu déçu. J'avais espéré un instant que ma patronne soit disparue, happée par les fantômes qui hantent la cave puante d'où elle dirige les opérations. Mais non. Elle sera toujours là, comme la taxe municipale.

Nous n'avons rien au nom de Béatrice Hinault.

J'attends.

Moi

C'est clair, net et peu instructif. Avec cela, je ne suis pas plus avancé dans mon enquête. Faisons notre rapport de la journée d'hier et attendons les informations.

Reine Mère,

Madame est arrivée comme un cheveu sur la soupe à Paspébiac.

Et le cheveu a énormément éclaboussé la soupe.

Elle compte rester ici jusqu'à la fin de mes "vacances".

Difficulté à séduire Catherine alias Béatrice.

Prévoyez un budget pour le séjour de Madame et la reconstruction d'une chambre.

J'attends.

Auguste

Reine Mère doit fulminer de colère! Je le sens: elle va exploser.

Vous ne pouvez pas attacher votre femme?

Je n'ai pas à payer les massages ni les massacres de l'élue de votre coeur!

Cette mission est de la petite routine et elle va nous coûter plus cher que le budget total de la Première Guerre mondiale!

A faire: Séduire Béatrice Hinault sans faute!

A faire: Retournez ce soir dans la cave de l'auberge et trouvez-moi quelque chose.

Madame est VOTRE problème, pas le mien.

Vous n'êtes pas en vacances, bon sang!

Moi

Voilà ce qui arrive quand la partie patronale ne veut rien entendre. Cela crée

des frustrations chez le personnel. Je ferais bien la grève mais paraît-il que je suis un service essentiel...

M. Truman est toujours bon premier et prend du soleil au même endroit que la veille. Nous mettons au point le plan de la soirée qui consistera, en premier lieu, à éliminer Madame en l'endormant tôt dans la soirée grâce à un petit somnifère gracieusement offert par M. Truman.

-- Et après?

-- Après? Il n'y aura qu'à attendre l'appel de Catherine.

-- L'appel? Quel appel?

-- L'appel de sa curiosité, mon bon ami. Comme des millions de gens qui jettent leur argent par les fenêtres pour connaître la vie privée de certains artistes, Catherine fera l'impossible pour découvrir qui est son original prétendant. L'indiscrétion et l'avidité, voilà ce qui mène le monde vraiment.

-- C'est bien gentil tout ça, mais quel est le rapport avec Catherine?

-- Depuis... comment dire... "l'apparition" de votre femme, Catherine est persuadée que vous n'êtes pas l'amoureux anonyme et généreux.

-- Pourquoi cela?

-- Parce que tout simplement, je me suis organisé pour qu'elle reçoive deux autres messages cet après-midi. Le premier lui demande de ne rien divulguer à qui que ce soit pour des raisons que nous connaissons tous.

-- Et le deuxième?

-- Le deuxième l'invitant à porter les magnifiques boucles d'oreilles que vous lui avez offertes. Si elle est curieuse comme la majorité de la population, elle

les portera afin de connaître l'identité de l'homme qui occupe son esprit depuis deux jours.

-- Merveilleux... Si elle porte les boucles, la nuit venue, je frappe à sa porte et elle se précipite dans mes bras... C'est pas très fort...

-- Pas si vite, mon ami. La nature humaine aime souffrir, elle croit que cela donne de la valeur à la vie. Ça, c'est la règle numéro quatre. Vous frapperez à sa porte mais vous ne vous déclarerez pas; demandez-lui un verre d'eau, de l'aspirine, n'importe quoi et partez.

-- Partez? Alors à quoi bon tant de remue-ménage pour ne lui emprunter qu'un coupe-ongles?

-- Mon bon et impatient ami, quand elle ouvrira, elle croira quelques minimes instants que vous êtes son prince charmant. Votre apparition la troublera et elle refermera la porte déçue de ne pas s'être trouvée en face de l'homme qu'elle attendait.

-- Mais je vais passer pour un beau têteux quand elle va apprendre que c'est moi!

-- Pas si elle reçoit une lettre en pleine nuit lui expliquant les sentiments amoureux qui vous accablent. Cette déclaration étant bien sûr accompagnée d'un magnifique collier de perles.

-- Le collier! Vous avez encore le collier?

-- En effet. Cela fait moins... têteux, n'est-ce pas? Encore un peu de patience, mon cher Auguste. Demain sera peut-être votre grand jour!

Au risque de me répéter, ce type m'épate... On a le sentiment qu'il est le

chef d'orchestre de son environnement et qu'il peut éliminer sans effort tous joueurs gênants ou maladroits.

Après une bonne sieste (enfin!), nous nous rendons chacun à notre maisonnette. Madame n'est pas là et, de toute évidence, elle n'est pas revenue de la salle de traitements et d'esthétique. Elle doit certainement m'attendre à la salle à manger.

Mais elle n'y est pas non plus et M. Truman est surpris de me voir seul.

-- Mais où avez-vous caché votre femme?

-- Je n'en ai aucune idée...

Catherine apparaît à son tour et nous rassure.

-- Votre femme n'a pas terminé ses traitements. La première journée, c'est toujours un peu long. Vous la retrouverez à votre chambre après le repas.

Truman me donne un coup de pied sous la table. La belle Catherine la Grande a sur chaque lobe d'oreille (et quels lobes!) de magnifiques perles rosées. Catherine m'attend...

Je préfère ne pas parler de ce que je mange ce soir. Je maigris juste d'y penser...

Je regagne mes pénates en faisant bien attention de ne pas perdre le comprimé de somnifère. J'ai hâte de savoir si l'humeur de Madame s'est améliorée. Notre dialogue de couple est plutôt difficile ces derniers temps.

J'écoute à la porte... rien.

Je tourne lentement la poignée en faisant bien attention de ne pas me faire surprendre comme la veille (on ne sait jamais...) ... rien.

Ce que je vois est sans contredit l'événement le plus inopiné auquel il m'ait été donné d'assister. Je suis sidéré. Ma très chère femme est étendue sur le lit, un verre de champagne à la main, avec un accoutrement qui est très joli mais qui jure un peu dans les ruines de notre chambre. Elle porte le déshabillé destiné à Catherine, le vison destiné à Catherine, la couleur et la coupe de cheveux de Catherine et elle est maquillée exactement comme Catherine. Même le parfum de Catherine embaume la pièce.

Le plus surprenant dans cette fresque est un menu détail: les petits lobes de ma femme sont partiellement cachés par... deux petites perles rosées!

-- Alors, on aime les fantasmes?

-- ...

-- Ce soir, mon Gugus, tu m'appelles Catherine...

CHAPITRE ONZE

Jeudi, 3 h 05

-- Gugus! Es-tu devenu fou?

Dix-sept années de mariage ne suffisent pas pour faire le tour d'une femme qui invente chaque jour des fantaisies nouvelles. Ce soir, pour fouetter notre couple, ma dulcinée m'a obligé à réaliser tout ce qui était inscrit dans les seize lettres fumantes destinées à Catherine. J'ai donc été réduit à exécuter les fantasmes les plus fous de M. Truman en compagnie de ma tendre épouse qui s'excitait à jouer les Catherine la Grande. Le champagne me fait tourner la tête; mon estomac vide y est pour quelque chose...

Je suis tout aussi surpris de constater que toutes ces frivolités imaginées sont réalisables... et que le jeûne a des vertus insoupçonnées...

Grisé, affamé et fatigué, je me laisse transporter par la chaleur de ce corps en désir. Ma femme se prend pour une autre afin de m'émoustiller et l'immoralité de cette mise en scène ne me trouble même pas. Au point où j'en suis...

Peu après les seize enveloppes ouvertes et leur message exécuté, Madame s'est endormie le sourire aux lèvres. La drogue ingurgitée l'a peut-être aidée à fermer les yeux plus rapidement, mais avec tout ce que nous venions d'accomplir comme prouesses, s'assoupir était la plus logique des conséquences. Pour ma part, je suis crevé: la position de l'enveloppe onze qui consistait à soulever ma femme à bout de bras pendant qu'elle... (tralala!) était particulièrement éreintante. Je dormirais bien auprès de cette femme dont je ne reconnais plus l'odeur; mon corps rompu de fatigue donnerait une partie de lui-même pour la caresse d'une nuit complète de sommeil.

La subjuguante surprise de ma dulcinée a présenté une carte supplémentaire qui m'enfoncé dans une malheureuse certitude: il n'y a plus aucun doute, Madame

sait. Elle connaît la destinataire de mes enveloppes tendancieuses et l'utilité de tout ce luxe, dont elle se pare ce soir. Elle sait aussi l'origine du magnifique vase de fleurs sauvages qui s'est émiétté sur ma pauvre tête hier soir.

Comment a-t-elle su? Un indice aurait-il été oublié? Je sais que l'intuition féminine étonne parfois, mais penser qu'un homme comme moi puisse s'offrir une femme comme Catherine est une idée qui dépasse l'entendement. Il faut chercher plus loin.

Autre fait important: Catherine sait aussi. Les billes sur les oreilles de Madame le confirment. Une grande complicité unit ces deux femmes habillées en vert tendre et je ne serais pas surpris si cette soudaine relation amicale avait vu le jour dans l'envie commune de ridiculiser l'infidèle mari que je suis censé être.

Alors, laquelle a informé l'autre? Détenir cette information serait très intéressant, car cela me permettrait de découvrir la faille dans l'ingénieuse stratégie de M. Truman.

Si ma femme avait fait cette découverte, elle ne se serait certainement pas liée d'amitié avec Catherine. Apprendre qu'une irrésistible femme vous vole l'affection de votre mari n'est pas une information qui vous nourrit des sentiments amicaux. Donc, à moins d'une information contradictoire, ma femme n'a pas découvert mon infidèle machination.

D'un autre côté, Madame n'a pu apprendre de Catherine que son impossible mari faisait des pieds et des mains pour la séduire. La Grande ignorait qui était son mystérieux amoureux. La preuve: M. Truman la manipulait à volonté tant elle était dévorée par la curiosité. La noblesse et la fierté de Catherine se

seraient enorgueillies de la découverte et elle n'aurait pas perdu de temps à mettre un terme à mon manège.

J'aimerais bien questionner ma femme, mais elle dort et de toute façon, aborder ce problème délicat serait hautement hasardeux.

Quoi qu'il en soit, je dois modifier mon horaire de la soirée. Plus question d'emprunter une pince à cils à Catherine la Grande cette nuit. Maintenant que je sais qu'elle sait, toute la stratégie ingénieusement inventée par M. Truman tombe à l'eau. Je lui en parlerai demain matin.

Toutefois, peu importe ces nouveaux développements, j'ai du pain sur la planche: j'ai drogué ma femme pour jouer le grand jeu avec Catherine; j'annule ce volet de ma soirée pour les raisons que l'on sait mais je profiterai de ce sommeil artificiel pour exécuter les ordres de Reine Mère. Je dois visiter sans faute une cave où il se passe des affaires louches et dérober un élément susceptible d'intéresser ma patronne.

De plus, il m'est impossible de vivre une journée supplémentaire en connaissant les affres de la faim; je dois donc tenter de dévaliser encore une fois la chambre froide de l'auberge en espérant que je ne me retrouverai pas dans une armoire ou encore spectateur innocent d'une scène libidineuse.

La nuit s'annonce plus que mouvementée...

Je prends une douche, m'habille et quitte la chaumière. Puisque j'ignore combien de temps durera l'effet du somnifère de M. Truman, il serait risqué de bouffer ici, dans ma chambre. Si ma femme se réveillait, il serait plus facile de lui inventer une balade sur le bord de la baie que de lui expliquer la provenance de

mon vol de nuit.

J'hésite toujours entre les deux pôles de ma vie: le devoir ou le plaisir. J'opte pour le deuxième en me justifiant: "un homme ne peut pas bien accomplir son travail le ventre vide". Ma chère mère répétait souvent cette phrase lorsque je ne voulais pas avaler sa terrible recette de purée qui ressemblait vaguement à de la crème Budwig. C'était immangeable mais, paraît-il, excellent pour la santé. Tous les matins, elle me forçait à en bouffer un grand bol. (Merci, Maman!)

De la lumière filtre sous la porte du sous-sol et appuie ma décision de reporter cette visite à plus tard. Je me dirige donc vers l'accueillante chambre froide qui renferme les trésors les plus fous. Je tire... la porte me résiste... Un imbécile et bête cadenas m'interdit l'accès à mon bonheur. Malgré ma méticuleuse attention à camoufler mes rapt, le cuistot a eu la puce à l'oreille et a transformé sa chambre froide en chambre forte. J'ai envie de pleurer.

Je m'assieds sur le sol en torturant mon cerveau. Les seuls aliments mangeables immédiatement dans cette foutue cuisine sont une douzaine d'aubergines qui mûrissent sur un comptoir et un immense panier de croûtons de pain sec destinés à la chapelure. Je suis vraiment découragé. Je me rabats sur les croûtons en cherchant le moyen de pénétrer dans ce paradis froid et nourrissant.

Selon toute logique, la clé destinée à ouvrir la porte de la chambre froide doit être cachée quelque part dans cette cuisine; un chef qui se respecte n'apporte pas avec lui cette pièce métallique. S'il tombait malade, son remplaçant ne pourrait prendre la barre des chaudrons sans se payer une course à relais.

Cette nuit, je me suis promis de m'endormir le ventre repu. Après les

tablettes à épices, je passe au peigne fin les fonds de tiroir; le trousseau de clés se cache sûrement quelque part. Je ne jouerai pas les Gandhi famélique une dizaine de jours encore.

-- Que faites-vous là, M. Auguste?

Catherine la Grande se tient bien droite sur le seuil de la porte. Je crois que je vais me faire taper sur les doigts. Mais que peut faire un homme dans une cuisine si ce n'est comblé sa fringale? La vérité est en accord avec le gros bon sens cette fois-ci.

-- J'ai faim, dis-je en essayant de prononcer cette courte phrase comme je le faisais si bien dans mon adolescence.

-- Dois-je vous rappeler que vous suivez la cure amaigrissante et qu'il vous est interdit de manger entre les repas?

Tout cela, je le sais très bien. Mais les deux tranches d'aubergine qui constituaient mon dîner de la veille m'étaient restées dans la gorge.

-- Parlons-en de vos repas! Il n'y a rien dans vos assiettes! A quoi sert un grand chef cuisinier si c'est pour servir des assiettes vides juste bonnes à nourrir un pou? Le Tiers-monde mange plus que moi ces jours-ci.

Devant ma faim et mon désarroi, celle qui m'a pris sur le fait se permet un sourire maternellement découragé.

-- M. Auguste, si vous trichez, vous n'obtiendrez pas les résultats escomptés. Soyez encore courageux; dans quelques jours, vous ne ressentirez plus la faim, je vous le promets.

Je baisse la tête et fais la moue comme un bambin de trois ans surpris à

vider son carré de sable dans la couche de sa petite soeur. Je me dirige lentement vers la sortie en prenant bien soin de ne pas croiser les yeux de Catherine. Je n'aurai pas atteint l'objectif de me nourrir encore aujourd'hui.

La maîtresse du domaine, pour s'assurer de mon obéissance, me reconduit jusqu'à la porte de ma chaumière.

-- Bonsoir, M. Auguste.

-- Soir...

Madame dort encore. J'attends un petit moment afin que Catherine rentre dans son logis. La faim me rendant aussi têtu que ma patronne, je prends le parti de poursuivre mes recherches.

En passant devant l'entrée du laboratoire, je vois que le rayon de lumière qui glissait sous la porte n'est plus. Je ne m'illusionne pas. Si dans cette auberge, on protège la nourriture contre les voleurs, il est certain qu'on fait de même contre les intrus pour les laboratoires secrets. Je prépare déjà la réponse à Reine Mère: "Porte impossible à franchir". Elle sera bien obligée de trouver autre chose.

Je tire... Par malheur, la porte n'offre aucune résistance. Je suis très déçu. Me voilà maintenant dans l'obligation de descendre dans la noirceur pour découvrir les activités de ce labo. aux armoires si minuscules. L'idée de me retrouver dans la même situation qu'il y a deux jours ne m'invite pas à poursuivre ma descente. Mais que voulez-vous, il faut bien gagner sa croûte à défaut de la manger.

A tâtons, je me fraye un chemin le long des murs. L'obscurité est totale. C'est noir comme une pensée suicidaire. Je ne peux pas continuer comme cela, il

faut absolument éclairer la pièce. Après deux ou trois minutes encore, je touche un interrupteur. Je le pousse en espérant y voir plus clair. Eh bien non, un grondement apocalyptique fait vibrer la maison. J'éteins et j'attends. Selon toute la logique du vrai malchanceux que je suis, d'ici quelques secondes, un troupeau de matamores vont apparaître et m'enfonceront leurs lances dans le dos. J'attends...

Rien, absolument rien. Aucun signe de vie. Mon tapage n'a pas été entendu; ce doit être la nuit de congé du pitonneux.

Tout à coup, je trouve enfin. Une petite chaînette miroitante oscille faiblement sous une ampoule. J'allume et ce que je vois est plus surprenant encore que le tableau de Madame en déshabillé vapoureux dans un champ de ruines. Je me pince mais je n'arrive toujours pas à comprendre. Le laboratoire n'est plus là, le télex non plus. La pièce est vide. Seul un vieil établi, quelques outils et de vieux meubles, entassés dans un coin, occupent la place! La machine à tremblement de terre que j'ai malencontreusement mise en marche est un compresseur à air qui doit servir pour un appareil à l'étage.

Première réaction: j'ai dû me tromper. Il y a certainement une deuxième porte menant au sous-sol. Pourtant en faisant le tour de l'endroit, je me rends vite compte qu'il est tout à fait impossible de trouver un soubassement ailleurs qu'ici; le sous-sol a les mêmes dimensions que cette grandiose maison. Donc, l'armoire dans laquelle j'ai tant souffert et tout le matériel se sont volatilisés; mieux que cela, ils ont l'air de n'avoir jamais existé. La poussière règne en maîtresse et il est évident qu'on ne vient pas ici souvent. Je me repince, je ne comprends pas. Ou

bien j'ai rêvé, ou bien il se passe de drôles de choses...

Il n'y a plus rien à faire ici. J'éteins la lumière et je me dirige vers la cuisine où une clé joue à cache-cache avec mes nerfs. Je dois la trouver; ma survie en dépend. A défaut de clé, j'emploierai la manière forte: j'emprunterai la vieille scie à fer que j'ai remarquée sur l'établi du sous-sol et je ferai la fête à monsieur Cadenas. Il ne sera pas dit que je ne mangerai pas ce soir!

J'ai beau chercher, je ne trouve toujours pas. L'arme du crime devient donc nécessaire. En redescendant à la cave, je pense au rapport que j'enverrai à Reine Mère. Elle ne sera certainement pas contente d'apprendre que tout a échoué: le laboratoire a disparu et ma tentative de séduction auprès de Catherine-Béatrice-Hinault-la-Grande-Loubier est aussi réussie que le voyage inaugural du Titanic.

Tout à coup, à la troisième marche, (merci beaucoup, chère troisième marche) mon coeur se comprime jusqu'à devenir le plus sec de tous les raisins secs. Je viens soudainement de me rappeler que M. Truman a la délicate mission de livrer une lettre libertine et un magnifique collier de perles chez Catherine. Cette demoiselle ne doit pas recevoir ce colis; ma dulcinée l'apprendrait sûrement et je préférerais ne pas être victime d'une autre de ses crises superlatives. Si elle récidive cette semaine, il y aura des ruines surprenantes à visiter à Paspébiac.

Abandonnant courageusement ma faim, je cours vers la maisonnette de Catherine pour apercevoir un M. Truman disparaître silencieusement dans la nuit. Le collier et la lettre sont sur le seuil, bien en vue. Je me précipite en espérant avoir assez de temps pour récupérer le compromettant paquet.

Mais, le hasard fait des choix qui me sont très défavorables ces derniers temps. A deux mètres de mon objectif, Catherine ouvre la porte et saisit lentement le paquet. J'ai tout juste le temps de plonger dans les rosiers le long de la maison. Je suis cuit, embroché. Demain à la première heure, Madame sera informée de mon manège et je ne donnerai pas cher de ma propre peau (griffée de toutes parts par les épines des rosiers...).

Séduire est vraiment un sport violent...

Je vais à mon logis vérifier si ma dulcinée ronfle encore. Puis, je retourne à mon objectif premier: manger! J'aurai au moins réussi quelque chose cette nuit. J'ai si peu mangé et si mal dormi ces derniers temps que je vois des points vert tendre partout. Si je ne mange pas cette nuit, on devra faire un téléthon pour aider le déshérité que je suis.

Je descends à la cave, prends la scie à métaux et remonte. Le cadenas laid et bête est aussi gros que solide; la lame sur le métal résonne dans la nuit. Je fais du bruit mais je m'en fous! Peut-être quelqu'un va-t-il m'entendre mais je le prendrai de vitesse; on me découvrira, vautré dans la mangeaille, la tête enfoncée dans le beurre et la crème fraîche jusqu'au cou.. Ils m'arracheront de force à ce paradis. Je ne sortirai pas de là avant d'être plein comme un sénateur. Quelques coups de scie encore et je réexisterai. J'arrive, j'arrive...

-- Gugus! Es-tu devenu fou?

Ma femme est derrière moi, vêtue de son éternelle robe de chambre vert tendre, et tape du pied en attendant une explication. Oui, je suis fou! Il n'y a que des fous qui s'imaginent se cacher dans des armoires de laboratoire inexistant! Il

n'y a que des fous pour voir les mêmes boucles d'oreilles partout. Oui, il n'y a que des fous qui essaient de faire plaisir à sa Reine Mère et à son Dieu. Je suis fou et j'ai faim. C'est clair? Alors, je n'entends rien et je coupe.

-- Gugus, ce n'est pas honnête!

Ce n'est pas honnête non plus de mourir de faim à côté de cet entrepôt de nourriture... Je coupe et j'accélère même la cadence.

Madame m'enlève la scie des mains. Je ne suis pas loin du délire et ma conscience n'a pas l'air de comprendre l'état de confusion de son affamé mari.

-- J'ai faim! Il faut que je mange, j'ai faim!

-- C'est du vol, Auguste, je ne te laisserai pas faire ça!

Ma femme a la morale haute cette nuit; hier encore, elle me torturait en me lançant sur les murs et cela ne lui causait pas de scrupules. Maintenant, ses valeurs ont changé: on ne frappe pas, on prive de tout. C'est plus propre...

L'entêtement n'ayant pas fonctionné, je tente la pitié.

-- Laisse-moi y aller juste un petit peu. Tu ne vois pas que ton mari souffre?

-- C'est pour ton bien, Gugus... Bientôt, tu te sentiras mieux.

-- Juste un tout petit peu... je t'en prie...

-- Ne discute pas et viens te coucher. Fais confiance à mademoiselle Catherine, elle sait ce qu'elle fait. C'est une spécialiste.

Elle me prend le bras, je n'oppose pas de résistance. On ne se rebelle pas devant l'argumentation d'une spécialiste même si elle torture avec sa science. De plus, j'ai intérêt à filer doux. Quand Madame apprendra que son infidèle époux

poursuit inlassablement sa chasse amoureuse, Reine Mère sera probablement dans l'obligation de m'inscrire sur la liste des amputés de guerre.

Je me sens mourir. Le corps qui est sensé m'appartenir s'allonge sur le lit et essaie de s'apaiser. À moins d'un miracle, je suis condamné à bouffer de l'air pour dix jours encore. La marque laissée sur le cadenas va encourager le responsable des cuisines à renforcer son système de protection et, à l'avenir, Madame dormira d'un seul oeil.

J'ai bien envie de commander un bazooka à Antoine pour faire sauter cette impossible porte.

Ma grondeuse et maternelle femme se blottit contre moi. Pense-t-elle que cela diminuera ma faim? M. Truman a sûrement raison en affirmant que c'est la première semaine qui est la plus difficile dans ce régime dément. A la deuxième, je serai mort et enterré et je ne souffrirai plus jamais de rien.

Cette nuit, je rêve à la chambre froide. De l'autre côté de la porte, un immense et infranchissable mur de briques vert tendre me sépare encore de mon bonheur. La dernière image dont je me rappelle est le squelette de ma personne, assis sur un comptoir, dévorant à la douzaine, des aubergines pas assez mûres.

CHAPITRE DOUZE

Vendredi, 6 h 12

-- Gugus...
-- Hum...
-- J'ai téléphoné à la maison
tout à l'heure...
-- Hum...

-- Aaaaaaaaahhhhhhhhhh!

Un cri assourdissant commence mal cette nouvelle journée. Madame, qui aime bien dormir les lèvres appuyées sur mon oreille gauche, émet ce son monstrueux pour exprimer sa panique.

Je vois blanc.

-- Gugus! Fais quelque chose!

-- Qu'est-ce qu'il y a?

-- Regarde! Sur la commode!

A travers les brumes de ma nuit, je discerne une vadrouille le dos rond, apeurée par la sirène de ma sirène. Il n'y a pas d'erreur: c'est Boustifaille qui attend son petit déjeuner.

-- C'est un chat, chérie...

-- Mets-le dehors!

Ma femme n'est pas juste sujette aux rhumes des foins, son organisme a aussi des réactions anormalement excessives à la pilosité animale. Au contact de certains pelages, des rougeurs colorent la totalité de son épiderme.

J'attire ma petite copine avec un morceau de biscuit que je jette par la fenêtre; l'estomac à quatre pattes ne s'interroge pas sur ce nouveau jeu et suit sa récompense simplement.

Maintenant que je suis debout (ma femme s'est rendormie aussitôt le danger écarté...), j'en profite pour informer ma patronne des nouveaux chambardements de cette histoire.

Bonjour, Reine Mère,

Il n'y a plus aucune trace du laboratoire. Il s'est volatilisé.

Je n'ai donc aucune idée sur ses activités.

Dans le cas de Béatrice Hinault, c'est un fiasco.

Auguste

Je n'ai pas voulu lui raconter l'histoire des boucles d'oreilles; je ne la comprends pas moi-même. Peut-être que M. Truman trouvera une explication logique. D'ici là, pallions au plus pressé. Je dois rencontrer sans faute Mlle Catherine avant mon indiscrete épouse. En me levant, j'ai décidé de faire la seule chose logique pour éviter les foudres de ma femme: retraiter et expliquer à Catherine que je suis une erreur. La bêtise a ses représentants; aujourd'hui, je serai l'un d'eux.

Elle travaille à son bureau et je cours vers elle.

-- Pourrais-je vous parler Catherine?

-- Certainement, dit-elle souriante.

-- C'est à propos de ma lettre d'hier soir... ne croyez pas tout ce que vous avez lu... Vous voyez, j'aime ma femme et je ne voudrais pas...

-- N'ayez crainte, j'ai bien vu dès le départ que ce n'était pas sérieux.

Elle ouvre un tiroir, sort le coffret et la lettre et me les remet gentiment.

-- Gardez le collier, il vous appartient.

-- Donnez-le à votre femme. Elle en sera ravie.

J'ai soudain l'envie de demander à Catherine qui me comprend si bien

comment elle s'y était prise pour connaître l'identité de l'auteur des lettres.

-- Intuition féminine, M. Auguste, on ne cache rien à une femme...

Son argument est boiteux mais je m'en contente. Une femme ne manque jamais une occasion de se faire mystérieuse. Je plonge dans mon bain en me promettant un petit entretien avec M. Truman qui, je l'espère, trouvera une explication à cette intuition hors du commun.

* * *

Cet après-midi, le soleil est au rendez-vous. M. Truman et moi partons pour un neuf trous afin de nous dégourdir les jambes. Je suis toujours aussi minable mais cela fait du bien de se retrouver entre hommes et de converser sur des sujets importants de la vie.

-- Un fer 7 ou un 9?

-- Allez-y pour le 9, mon cher Auguste, et votre balle se retrouvera dans une mare comme tout à l'heure.

Mon partenaire a une façon bien ironique de conseiller le golfeur apprenti que je suis. En regardant la balle faire un très beau et gracieux plouf! (j'avais pris le fer 9 pour le contredire), je décide d'entamer la discussion sur les péripéties de la veille. Je lui déroule tout mon baratin: les oreilles de ma femme, ma course à travers champ pour récupérer le collier et enfin, ma matinale intervention auprès de Catherine.

-- Comment a-t-elle su que c'était vous?

-- Elle m'a expliqué que c'était le fruit de son intuition féminine.

-- Et vous la croyez?

-- Autant qu'un politicien qui promet d'abolir les impôts.

M. Truman n'est pas content. Il est de ces individus qui acceptent la défaite difficilement; il veut comprendre.

-- Résumons-nous bien. Votre femme ou Catherine a découvert vos intentions. Vous n'avez jamais écrit le nom de Catherine, n'est-ce pas?

-- Vous me l'aviez strictement interdit.

-- C'est exact. Voyons un peu du côté de votre femme. Elle atterrit à l'auberge un mercredi après-midi et vous flanque une raclée parce qu'elle découvre un pot de fleurs avec une carte anonyme et une panoplie de petits présents coûteux. Elle trouve aussi seize enveloppes fortement compromettantes mais tout aussi anonymes, n'est-ce pas?

-- Absolument, le nom de Catherine n'était écrit nulle part.

-- Et malgré les sévices reçus mercredi soir, vous êtes certain de ne pas avoir prononcé le nom de Catherine.

-- Si je l'avais fait, un ouragan aurait dévasté le domaine et Catherine ne serait plus de ce monde.

-- Donc, si ces informations sont exactes -- et tout indique que c'est le cas -- votre femme n'a su que le lendemain matin l'identification de votre flamme. Voyons maintenant Mlle Loubier.

Mais quel cerveau! Je me sens plus intelligent juste à suivre son raisonnement.

-- Avant jeudi matin, Catherine ne semblait pas connaître l'identification de son admirateur inconnu. Peut-être jouait-elle la comédie mais cela m'étonnerait beaucoup. Mais tenons-nous-en aux faits. Il n'y a pas d'indices nous permettant de croire que Catherine connaissait l'identification de son admirateur.

-- Alors, nous sommes dans un cul-de-sac?

-- Quelque peu oui. Je crois toutefois que celle qui a informé l'autre est Catherine.

-- Comment ça?

-- Si votre femme avait découvert elle-même le nom de votre flamme, elle ne se serait pas liée d'amitié avec Catherine, n'est-ce pas?

-- Elle serait plutôt du genre à la détester fortement.

-- Donc, c'est certainement Catherine qui, connaissant votre identité, en a glissé un mot à votre femme. Celle-ci, rassurée par l'honnêteté de Catherine, organise une mise en scène invraisemblable pour vous ridiculiser.

-- Et il n'y aurait pas une autre explication?

-- Bien sûr, mais elle est farfelue.

-- Quelle est-elle?

-- C'est que vous parlez en dormant.

-- ...

-- C'est simple, si vous monologuez la nuit dans votre sommeil, votre femme a peut-être entendu le nom de l'élue de votre cœur et a décidé de s'en faire une alliée dans le but de mieux la surveiller.

Je n'ai jamais monologué dans mon sommeil. Du moins, je crois. Il est

assez difficile de dormir et de s'entendre parler simultanément. J'en glisserai deux mots à Madame tout à l'heure.

J'ai perdu une demi-douzaine de balles durant la partie. Les déductions de M. Truman semblent parfaites mais insatisfaisantes. Lui-même cherche encore la faille de son plan. En retournant à l'auberge, il me fait répéter la phrase dite par Catherine ce matin.

-- Elle a dit qu'elle "savait dès le départ que ce n'était pas sérieux".

-- En effet.

-- C'est curieux, très curieux...

-- Qu'est-ce qu'il y a de curieux là-dedans? Elle n'a tout simplement pas cru aux lettres qu'elle a reçues, voilà tout.

Truman ne me répond pas et s'éloigne silencieusement. La solitude va peut-être l'aider à élucider ce mystère. De mon côté, je vais rejoindre Madame pour tenter de connaître la vérité. Elle est dans notre chambre et elle se repose en attendant son golfeur de mari. Elle a une serviette autour de la tête.

-- Tu as passé un bel après-midi, Gugus?

-- Très bien, M. Truman est un excellent professeur.

Ma dulcinée ôte son turban et me montre la couleur habituellement artificielle de ses cheveux. Madame est redevenue elle-même. Elle a toutefois modifié sa coupe de cheveux: le coup de ciseau classique au carré de Catherine a laissé place à une permanente serrée qui lui donne l'allure d'un gentil brocoli.

-- C'est très joli, dis-je en me voyant mentir comme un vendeur d'aspirateurs.

Je prends ma femme dans mes bras et je la berce. Elle sera toujours mon soleil à moi, surprenante avec ses idées paradoxalement conservatrices et farfelues comme changer de tête pour plaire à son mari. Quelquefois, je crois que toutes ses inventions sont des prétextes pour justifier son plaisir de dépenser. Mais si cela lui fait plaisir...

-- Gugus...

-- Hum...

-- J'ai téléphoné à la maison tout à l'heure...

-- Hum...

-- Marie m'a dit en riant que Suzanne étudiait nuit et jour chez les Chouinard. Penses-tu qu'on devrait l'appeler là-bas?

La question m'a traversé l'esprit plus d'une fois. Je me demande encore si mon côté paternel fort ne devrait pas serrer la vis un peu, histoire de remettre mademoiselle fille sur le droit chemin. Même si je crains l'inutilité de la démarche, un père doit quelquefois ouvrir la bouche pour prouver son importance ou du moins, sa raison d'être. J'espère tout de même que ma femme va prendre le dossier en main.

-- Qu'en penses-tu, toi?

-- Je pense que tu devrais lui parler, Gugus. Elle est plus près de toi dans ses histoires de coeur, n'est-ce pas?

Ce n'est plus vrai. Depuis ma délation, ma plus grande a coupé toute communication. Reprendre contact avec elle en lui ordonnant de rentrer à la maison n'adoucirait pas nos laborieux rapports. Je croise les doigts pour que ma

femme m'épargne cette corvée.

-- Ce n'est pas une question exclusivement féminine?

-- Gugus, s'il te plaît... dit-elle en me flattant le dos.

Ça va, j'ai compris. La patate est aussi chaude pour Maman que pour Papa et c'est Papa qui l'avalera. Je me libère des bras de ma femme et me dirige vers le téléphone. Je compose et en attendant une réponse, je lance à ma femme qui regarde dans la glace sa nouvelle tête de caniche.

-- Chérie? Est-ce que je parle en dormant des fois?

-- Non, Gugus. Pourquoi?

-- Pour rien, j'ai lu un article dans une revue là-dessus, c'est tout.

Paul-Émile Chouinard est à l'autre bout du fil. Sa voix ressemble à une sirène de bateau sur un fond sonore de téléviseur rendant l'âme.

-- Salut Auguste! Quelle bonne surprise! Es-tu revenu de ton harem de masseuses, mon gros cochon? Fatigue-les pas trop. Laisse-les pour les autres, hein?

Mon voisin est l'archétype de la bêtise humaine... Je ne m'abaisserai sûrement pas à répondre à ses insignifiances. J'évite la question.

-- Ma fille est-elle chez vous?

-- Bien sûr! Elle est chouette ta fille, Auguste! Bouge pas, elle doit être dans la cave avec Alain. Je vais voir si je peux les déranger.

Il lance le combiné sur quelque chose de dur et je l'entends s'éloigner en riant dans ses sandales de plastique. Après un petit silence, il revient me dire: "Bouge pas, mon Auguste, elle s'habille et elle vient te parler". Autre rire gras.

L'attente est longue, trop longue... Je crois que ma fille m'a oublié.

-- Mais qu'est-ce qu'elle fait? demande ma femme. C'est bien long.

-- Elle est dans la cour, c'est pour ça que c'est long.

Encore une fois toute vérité n'est pas bonne à dire. Je ne peux pas expliquer à ma femme que notre fille attend d'atteindre son orgasme avant de venir répondre à son Papa. Tiens! La voilà.

-- Allô Papa?

Elle est tout essoufflée et je me retiens pour ne pas lui en faire la remarque.

-- Suzanne? Ça va bien?

-- C'est super, Papa!

-- Ah bon...

Je n'ai pas envie de sauter à deux pieds dans le vif du sujet de cette conversation téléphonique, mais ma femme secoue sa laine d'acier pour que j'aboutisse.

-- Écoute, Suzanne, tu ne crois pas que tu devrais retourner à la maison?

Ta petite soeur est seule là-bas et...

-- Elle rit tout le temps de moi, Papa! Si elle est si fine que ça, qu'elle se débrouille toute seule. A part ça, c'est ta faute si je suis ici.

-- Ma faute?

-- Oui. Si tu n'avais pas dit à Marie que j'étais ici, je n'aurais pas à me sauver de sa petite face de serpent.

Et voilà! Ma plus grande découche à qui mieux mieux et c'est la faute de Papa! J'ai bien envie de faire un appel à Parents anonymes... J'embarque sur le

cheval de mon autorité.

-- Écoute, Suzanne, agis en grande fille et rentre à la maison tout de suite, tu entends? Tu ne demeureras pas comme ça chez nos voisins parce que ta petite soeur te taquine un peu.

-- Il n'en est pas question!

En entendant cette phrase, je sens que mon autorité paternelle est fortement diminuée et mon puissant étalon se transforme en poney. Il faut à tout prix éviter la révolte. Un seul choix possible: le compromis.

-- Bon, soyons raisonnables, veux-tu? Tu étudies chez Alain pour ne pas être dérangée par Marie, c'est ça?

-- C'est ça.

-- Alors on va faire une affaire, toi et moi. Si M. Chouinard est d'accord, tu passes le week-end chez eux à étudier avec ton Alain. Mais après, tu demeures toute la semaine à la maison et tu t'occupes de ta soeur, O.K?

-- O.K. Salut!

Clic! Elle raccroche en ne me laissant pas le loisir d'énumérer mes autres conditions. En arrière de moi, la mère de Suzanne pousse quelques exclamations.

-- Bravo, Gugus, bravo! Mademoiselle va perdre deux jours d'études supplémentaires en demeurant chez ce demeuré.

-- Tu n'avais qu'à lui parler, si tu...

-- Il est trop tard, tu lui as donné l'autorisation. Elle va me répondre: "Papa a dit oui, lui". Tu aurais pu faire un effort.

Ce reproche ne vaut rien. Elle n'aurait pas fait mieux.

Je prends Madame par la main et nous sortons de notre chaumière. Je lui explique tendrement qu'on ne peut rien face à l'amour d'une adolescente de seize ans comme Suzanne et encore moins face à la passion d'une adolescente de trente-neuf ans... comme la femme de ma vie. Elle oublie immédiatement toute frustration et un petit sourire pointe sur ses lèvres.

M. Truman est toujours à l'heure (il a sûrement des ancêtres suisses, celui-là). Il nous invite à sa table et nous acceptons avec joie.

-- M. Auguste m'a beaucoup parlé de vous, dit-il à ma femme.

-- Pas en mal, j'espère.

-- Comment oserait-il?

M. Truman investigue. Il va peut-être découvrir la pièce manquante de ce casse-tête amoureux.

Bonne nouvelle: la décoction d'algues a aussi de l'effet sur le système digestif de ma femme; elle se lève, s'excuse et se dirige vers les cabinets. J'en profite pour l'informer du résultat de ma petite enquête.

-- J'ai demandé à ma femme si je parlais en dormant et elle m'a répondu par la négative.

-- Il ne reste qu'une seule possibilité: Catherine.

-- J'ai pensé à Nicole. Peut-être se serait-elle échappée?

-- Je lui ai demandé et elle a été surprise que Mlle Loubier ait percé le mystère ; Nicole est une fille honnête et je n'ai aucune raison de douter de sa parole. Non vraiment, il ne reste que Catherine. Il faut creuser par là.

Madame revient et nos propos deviennent insignifiants. Il n'y a rien de tel

que le mélange des sexes pour banaliser une conversation. M. Truman est d'une volubilité étonnante ce soir et Madame apprécie son humour particulier.

Catherine vient nous rejoindre pour partager cette magnifique soirée. Le temps clair nous invite à l'extérieur où une plage bercée par le bruit des vagues nous attend. Mon adolescente de Madame est très amoureuse ce soir; elle me câline comme ce n'est pas permis. Catherine et M. Truman nous précèdent de peu.

-- Si on les abandonnait? demande ma dulcinée, si belle qu'elle éclipse la pleine lune.

-- Viens...

Nos deux compagnons, trop absorbés par une discussion, ne se formalisent pas de notre disparition. Je sais que M. Truman désire interroger Catherine et notre départ lui facilite la tâche. Je saurai demain le résumé de son interrogatoire et certainement, la conclusion de son enquête.

En arrivant à la chambre, un message du télécopieur est couché sur le sol. Je n'ai pas besoin de le décoder, c'est un texte manuscrit.

Nous avons le regret de vous informer que nous devons interrompre les vérifications de factures durant votre séjour à Paspébiac.

Un représentant viendra vous rencontrer sous peu.

La direction.

Quelque chose ne tourne pas rond. Ce n'est pas dans les habitudes de

Reine Mère de m'envoyer ce genre de messages. Je me demande bien ce qui se passe à Montréal et qui sera ce fameux représentant.

On frappe à la porte. Déroulement précipité pour le nouveau volet de cette aventure. Mes interrogations seront satisfaites par la bouche du roi des imposteurs.

– Salut Auguste, on passe de belles vacances?

C'est Antoine qui entre en saluant poliment Madame. Ses yeux menteurs n'expriment rien en voyant les murs de la chambre et la tête de ma dulcinée. Je m'inquiète vraiment.

Ma femme nous regarde sortir en se demandant ce qu'il y a de si urgent un vendredi soir pour déranger son représentant de mari en vacances. Antoine et moi montons dans sa voiture loin des oreilles indiscrètes. Il met en marche le moteur et sa langue.

-- On a des problèmes, mec.

-- Qu'est-ce qui se passe?

-- On a foutu une bombe dans le bureau-chef.

-- Comment!

J'imagine Reine Mère pulvérisée par la déflagration, la porte vert tendre noircie par les flammes et les fantômes dérangés par le bruit. J'avais presque pitié d'eux.... et d'elle aussi, bien entendu.

-- Et il n'y a même plus d'église, tout s'est écroulé comme un château de cartes.

-- Ah bon...

J'ai toujours pensé que les religions ou les églises qui ont des noms longs comme une locomotive ne reposent sur rien de bien solide.

-- Mais ne t'inquiète pas, me dit-il même si cela n'avait pas l'air de m'inquiéter. Tout le monde va bien. Le bureau était vide quand la bombe a explosé.

-- Ah bon...

Je ne sais jamais quoi dire dans ces moments-là. C'est le désert complet. Comme quand on vous apprend que vous avez de la sauce à spaghetti sur votre menton. Vous ne dites rien, vous essuyez, c'est tout.

-- Plusieurs pensent que c'est le curé qui a placé la bombe pour toucher les assurances, mais ce n'est pas l'avis de la patronne.

-- ...

-- Veux-tu savoir quelle est l'idée de la patronne?

Je ne veux pas le savoir mais si je disais non, Antoine me l'enfoncerait dans le crâne. Alors, allons-y.

-- Oui...

-- Elle pense que c'est à cause de toi. Elle dit que tu as parlé mon vieux.

C'est la pire des accusations. Et c'est dans mon cas une condamnation. J'avale ma salive qui a soudainement changé de goût et je serre les poings.

-- Antoine, je n'ai rien dit. Me prends-tu pour un fou?

-- Moi, je ne pense rien Auguste, je répète seulement..

Je sens que mon rapatriement va m'être annoncé dans les prochaines secondes. La cour martiale m'attend avec comme juge une Reine Mère qui ira

jusqu'à inventer des preuves pour prouver ma culpabilité. Elle en est bien capable. Elle est capable de tout.

-- Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

-- Tu continues. Je suis venu te donner les nouvelles instructions de la patronne.

Antoine sort de sa poche une enveloppe grise, sans nom.

Ceci est ma dernière communication.

Il y a probablement une fuite dans les communications; la disparition du laboratoire et l'explosion de nos bureaux en sont la preuve.

En d'autres mots: vous êtes épié.

A faire: retrouvez le laboratoire et/ou le télex.

Antoine vous informera de la marche à suivre.

Si je découvre que c'est encore une de vos gaffes, je ne donne pas cher de votre peau.

Moi.

Je redonne l'enveloppe à Antoine en poussant un soupir. En échange, il me remet un petit sac de plastique avec un rasoir à l'intérieur.

-- Pourquoi faire?

-- C'est un émetteur. Si tu découvres le labo, tu le branches et je reçois un signal. Normalement, j'arrive dans l'heure si je ne suis pas trop occupé.

Antoine stoppe sa voiture à la porte de l'auberge. Une fine pluie ajoute

encore à mon chagrin; je suis seul et épié. Moi qui devais faire enquête sur une histoire farfelue de combustion spontanée, phénomène qui ne se répète qu'à tous les cinquante ans, je me retrouve épié et coincé de toutes parts. Ma femme surveille le Don Juan que je suis censé être, Reine Mère et Antoine m'ont à l'oeil et une Catherine-Béatrice, douée d'une intuition féminine hors du commun, devine mes intentions les plus secrètes. Sans parler d'un laboratoire qui disparaît dès que j'en fais la découverte (et il faut en plus que je le retrouve!). La voiture d'Antoine s'éloigne, la pluie me tombe dessus et mes épaules deviennent trop lourdes pour moi.

J'essuie l'eau sur mon front et je réfléchis à mon biscuit fortune de la journée. Son message n'était pas rose lorsque je l'ai lu ce matin, mais ce soir, il devient vraiment morbide.

Bien qu'une longue vie ne soit pas toujours suffisante, une bonne vie est généralement assez longue.

En m'endormant près de ma femme, une question me revient constamment en tête: "Ai-je fait une bonne vie?"

CHAPITRE TREIZE

Samedi, 8 h 46

Surtout, ne plus penser...

-- Bien le bonjour, M. Truman.

-- Hum...

-- Vous ne semblez pas en forme, aujourd'hui.

M. Truman fixe son café comme si Dame Vérité pouvait s'y cacher.

-- J'ai parlé à Mlle Loubier.

-- Et que vous a-t-elle dit?

-- La même chose qu'à vous: l'intuition féminine.

-- Votre conclusion?

-- Il n'y en a pas. Désolé, je n'ai pas trouvé.

Un M. Truman désarçonné est le dernier personnage que je m'attendais à rencontrer dans cette auberge. Je vais de surprise en surprise! La nuit dernière, j'ai décidé de cesser le jeu des confidences avec mon ami. Même si Reine Mère le dit au-dessus de tout soupçon, on ne sait jamais; c'est peut-être lui qui a vendu la mèche après tout. Avec l'explosion du bureau chef et les accusations qui pèsent sur moi, j'ai intérêt à être très prudent.

Madame vient se joindre à nous. L'air marin et les petits soins dont elle profite à grands frais lui donnent une mine radieuse. Le regard amoureux que je porte sur elle l'embellit de jour en jour. Nous déjeunons en silence en nous faisant bercer par la légèreté du matin.

* * *

J'avais l'intention de faire le point sur tous les événements de la dernière

semaine tranquillement dans mon bain mais le bonheur indescriptible de cette eau mouvante repousse doucement cette idée à plus tard. Un soudaine envie de dormir m'attrape par le collet; on ne résiste pas à une telle invitation.

Mes yeux se ferment doucement; dans quelques instants, je serai loin de tout l'accablement dont je suis le sujet et peut-être même la cause... En rentrant à la maison, je m'installerai un bain identique dans le sous-sol; on serait fou de ne pas profiter de cette douce chaleur toute l'année.

Parlant de chaleur, je remarque que celle de mon bain est un petit peu plus élevée que d'habitude. Cela fait sans doute partie du traitement: on augmente la chaleur progressivement pour détendre les muscles davantage chaque jour. Quelques minutes plus tard, la température est telle que je ne sais plus si le bouillonnement est provoqué par les jets masseurs du bain ou par la chaleur de l'eau elle-même. Mon front perle de sueur et le souvenir de mon premier homard me revient en tête.

Je n'en peux plus. Je sors en bondissant. La chaleur du bain produit maintenant une vapeur qui se diffuse dans toute la pièce; Nicole s'en aperçoit et vient à mon secours.

-- Quelque chose ne va pas, M. Auguste?

-- L'eau est tellement chaude que l'émail du bain va bientôt décoller!

Nicole joue avec une poignée servant à contrôler la température de l'eau.

-- Ça ne fonctionne pas.

-- Qu'est-ce qui ne fonctionne pas?

-- Le thermostat, il est déréglé ou quelque chose comme ça.

-- Cela arrive souvent?

-- Rarement. Je vous prépare une autre baignoire et...

-- C'est inutile. J'ai assez vu d'eau chaude pour aujourd'hui. Si Manuel est disponible, je pourrais poursuivre le traitement de la journée.

-- Comme vous voulez.

* * *

Les mains de Manuel sont vigoureuses aujourd'hui.

-- C'est parce que le bain n'a pas fait son travail, dit-il.

-- Ah bon...

Ses deux masses pilonnent sans ménagement et s'acharnent sur "mes points de tension" gros comme des boules de bowling. C'est terrible le bruit que ça fait.

Ces temps-ci, rien ne va plus...

* * *

L'après-midi est toutefois agréable. Bronzer et faire la sieste sont vraiment les activités que je préfère. Cela me donne l'occasion de dresser la longue liste d'interrogations qui me picotent le cortex cérébral depuis un bon moment. L'anecdote bouillante de ce matin (et surtout, ma paresse) ayant repoussé cette corvée, je profite de mon immobilité pour élucider certains mystères. Les yeux

fermés pour feindre le sommeil, je réfléchis; allons-y avec science et méthode.

Il y a plus d'un mois, un monsieur Lauberivière disparaît en laissant un original souvenir à ses descendants. Il n'y a pas de trace de suicide ou de meurtre dans cette histoire. D'autres phénomènes semblables sont arrivés précédemment, mais il serait presque impossible de trouver un lien avec le cas qui me préoccupe.

Dimanche dernier, j'arrive dans le château le plus chic qui soit. Le luxe babylonien de cette immense auberge dépasse largement en qualité et en finesse tous les hôtels que j'ai visités dans ma petite vie. J'y vois même beaucoup d'exagération.

Le lendemain, Catherine me présente à M. Truman. Ce sympathique bonhomme me fait visiter des jardins si beaux qu'ils rendraient jaloux un milliardaire botaniste. Ma première expérience de traitement me plaît beaucoup au point que je considère l'idée de m'installer une baignoire de ce type dans mon sous-sol. La relaxation est telle que je dors presque chaque fois et que j'en ressors tout ragaillardi. Le personnel est efficace et courtois. Manuel et Nicole sont très professionnels.

Ma plus grande déception est sans contredit: la bouffe. Moi qui prévoyais m'offrir quelques orgies alimentaires loin du regard désapprobateur de ma féminine conscience, me voilà réduit à compter mes pas pour économiser le peu d'énergie qu'il me reste. Ce n'est pas un régime, c'est une forme de torture interdite dans la convention de Genève. Si je n'étais pas ici par devoir, j'aurais plié bagages depuis longtemps.

Dans la même journée, j'apprends que six membres du cabinet logent ici

depuis le matin; ils bouffent comme des porcs et je suis jaloux (cela ne règle rien, mais juste le mentionner, ça fait du bien). M. Truman m'explique que l'auberge, à cause de ses tarifs exorbitants, est réservée presque exclusivement à des gros bourgeois bourrés aux as: vedettes sportives ou de la chanson, gens d'affaires ou autres millionnaires accidentels de ce genre. L'argent attire l'argent; en voilà une preuve de plus.

Le même soir, Catherine la Grande joue les femmes frivoles en s'envoyant en l'air dans la cuisine avec le Ministre de la Défense. Une conversation courte et étrange s'engage entre ces deux "copuleux"; monsieur Beauchemin-Canon appelle Catherine "Béatrice" et celle-ci l'informe qu'elle s'occupera d'un "petit vieux" le lendemain. Cette Catherine Loubier (belle comme un sourire d'enfant, cela dit en passant) a une deuxième vie indéfinie jusqu'à maintenant.

Le mardi, aussi bizarre que cela puisse paraître, le ministre Thibodeau qui a toutes les caractéristiques d'un "petit vieux" se tape une mort en douceur en faisant des petites ballounes dans son bain. On m'accuse, on s'excuse et le tour est joué. Catherine aurait pu me donner le bénéfice du doute mais tout jouait contre moi. Au retour, ma chambre est dans un bel état. Les deux rigolos chargés de la protection de leur trépassé ministre se sont payé une fouille sauvage et bête. Tous les représentants de l'État ont levé l'ancre par la même occasion.

Le soir venu, je reçois l'ordre de jouer les Roméo et le budget pour y parvenir. M. Truman exploite ses plus belles qualités pour me venir en aide; son plan est compliqué et ingénieux. Rien ne laisse croire que Catherine va deviner l'homme caché derrière les lettres. Le soir même, afin de calmer mon ventre

affamé, je me retrouve coincé dans l'armoire d'une sorte de laboratoire chimique où un télex est installé. C'est à ce moment qu'apparaît le nom de famille de la deuxième vie de Catherine: "Hinault". Cette Béatrice tient des propos indignes d'elle et tout aussi incohérents que la veille. Elle mentionne que feu Thibodeau lui a "lâché entre les mains". Il y a aussi un homme inconnu qui travaille la nuit à l'auberge. Je l'appellerai le pitonneux et l'autre individu qui reçoit les messages, je le nommerai monsieur Téléx.

Bref, Catherine dit au Ministre Beauchemin qu'elle va s'occuper de M. Thibodeau et quelques heures plus tard, on le retrouve mort. Dans la soirée, elle s'excusera à M. Téléx de sa mésaventure. Première question: qui est ce monsieur Téléx? Deuxième question: pourquoi Catherine doit se rapporter à ce monsieur Téléx? Et enfin: que voulaient-ils faire à ce ministre?

Mercredi, j'informe Reine Mère de mes découvertes et c'est le jour du débarquement de Madame. Quelques bonnes raisons justifient sa colérique intervention, mais cela n'est pas un mystère. (La seule question en suspens est de savoir qui, entre Reine Mère et ma personne, paiera les pots cassés.)

Le jeudi voit naître une surprenante complicité entre ma femme et Catherine. M. Truman modifie son plan et m'encourage à poursuivre mon entreprise de séduction. Le soir venu, Madame me reçoit avec une libido que je ne lui connaissais plus et arbore de surprenantes boucles d'oreilles. Dédution: les deux femmes savent que je tentais de séduire Catherine.

Plus tard dans la nuit, je retourne dans la cave de l'immeuble pour constater que tout ce que j'avais vu, il y a deux jours, a disparu comme par

enchantement. Par ailleurs, un cadenas apparaît sur la porte de la chambre froide pour des raisons encore inconnues. En repensant bien à la question, il est presque impossible qu'on ait remarqué la disparition de quelques bouchées soigneusement sélectionnées dans cet immense entrepôt frigorifique. Ce qui n'explique pas l'apparition de cet horrible cadenas. L'arrivée de Catherine pendant que je cherchais la clef du frigo est tout aussi suspecte. Elle passe beaucoup de temps dans les cuisines la nuit, celle-là...

Hier, à ma demande, Catherine me redonne la lettre et le collier destinés à la charmer et me dit qu'elle a "compris dès le départ que cela n'était pas sérieux". Si elle connaissait, depuis le début, l'identification du charmeur anonyme, pourquoi n'a-t-elle pas arrêté ce petit jeu plus tôt? De plus, pourquoi tout raconter à ma femme et faire cette mise en scène baroque?

Pour couronner le tout, le bureau de Reine Mère joue les pétards et celle-ci m'annonce que j'ai probablement allumé la mèche. Conséquence immédiate: j'ai un fusil sur la tempe.

Mon enquête recule plus qu'elle n'avance. Tout ce que j'ai comme "indice" est une Catherine qui dit avoir de "l'intuition féminine" et un M. Truman qui soupçonne que je parle en dormant. Ce n'est pas très fort; autant dire que je n'ai rien...

Je suis d'accord avec Reine Mère: je suis surveillé. Trop d'événements se sont produits pour être en désaccord avec ce fait. Le hasard, si méchant qu'il soit, ne s'acharne pas à ce point. Il y a certainement une fuite quelque part. Mais répondons aux questions une par une.

Premièrement, pourquoi m'espionnerait-on? Ne suis-je pas un inoffensif voyageur de commerce qui est récompensé de ses efforts par un séjour dans un centre de thalassothérapie? Reine Mère n'est pas du genre à lancer des accusations à la légère; si elle dit que je suis pisté, il y a de fortes chances que je le sois vraiment. Ainsi, partons du fait que l'on connaît ma véritable identité.

Si on avait branché mon téléphone et mon télécopieur sur une table d'écoute, que pouvait-on apprendre? A part les aventures amoureuses de ma fille et une histoire de clôture, il n'y a rien de plus à ajouter. Les messages chiffrés de ma patronne fonctionnent avec un code se modifiant tous les jours. Il est absolument impossible de décoder ces informations. Donc, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher.

Des micros ou des caméras cachés? Cela ne leur donnerait presque rien; les communications avec ma patronne se font en silence et je n'ai pas ouvert la bouche sur le but de mon séjour ici et sur ma double vie.

Je commence à avoir mal à la tête avec toutes ces interrogations sans réponse. Il faut que je m'en tienne aux faits: on sait qui je suis et, de plus, j'ignore comment, mais il semble évident que quelqu'un a le pouvoir de "lire dans mes pensées". Peut-être est-ce Catherine qui me touche l'avant-bras dès qu'elle en a l'occasion? Bien que l'hypothèse soit originale, quelqu'un dans cette auberge, par un moyen encore inconnu, "devine" mes intentions et mes réflexions.

On sait que je veux vider la chambre froide, on met un cadenas dessus. On sait que j'ai découvert un laboratoire, on le fait disparaître. On sait que j'ai comme mission de séduire Catherine, on s'organise pour déjouer les plans les plus

ingénieux. Enfin, on sait que je ne suis pas un simple représentant de commerce et on fait sauter la baraque de Reine Mère.

Surtout, ne plus penser...

Et comment on fait pour ne pas penser?

Je ne devrais pas me pencher là-dessus.

Est-ce possible de ne pas penser?

J'essaie...

...

...

...

...

...

Est-ce que j'ai pensé?

CHAPITRE QUATORZE

Dimanche, 8 h 17

-- Comment ça, rien?
-- Bien... C'est difficile à
expliquer...

Ce matin, c'est décidé: je passe à l'action! Je ne peux pas rester immobile en attendant que tout me tombe dessus. Reine Mère veut quelque chose, un indice, n'importe quoi. Je trouverai ce qu'elle demande. Mais attention! Méthode et efficacité. Et surtout, discrétion. Je commence par l'auberge et j'irai faire le tour des installations extérieures plus tard. Il y a certainement un indice qui se cache encore mais qui ne tardera pas à se faire connaître. Pour m'abstenir de mes traitements matinaux, je simulerai une migraine et pendant que le personnel est prioritairement occupé à chouchouter la clientèle, je fouillerai l'auberge de fond en comble. En commençant par le bas.

-- Vous me semblez bien pâle ce matin, me dit M. Truman en avalant ses deux énormes crêpes au sirop d'érable.

-- Un peu oui. Je crois que le régime et les traitements m'ont affaibli un peu. Je retourne faire une petite sieste.

-- Tu t'en vas? remarque ma femme qui vient de décoller son nez de son oeuf béneédictine.

-- Oui, voudrais-tu dire à Nicole ou à Mlle Catherine que je ne me ferai pas dorloter aujourd'hui, je préfère retourner me coucher.

-- Comme tu voudras, dit-elle en rabaissant la tête vers son assiette. J'irai te chercher pour le dîner.

Je m'éloigne en me concentrant pour bien me traîner les pieds. J'entre dans la chambre et je me change en attendant que l'heure des bains ait sonné. Cela me donne le temps d'imaginer les cachettes possibles de ce grand domaine. On ne fait pas disparaître un laboratoire ultramoderne sans laisser quelques traces.

* * *

C'est l'heure. Commençons par la mystérieuse cave de cette auberge. Logiquement, la porte menant au sous-sol ne doit pas être verrouillée. Elle ne l'est pas. Je descends et j'allume; une pièce laide et poussiéreuse apparaît. Tout à coup, le cher compresseur à air démarre tout seul. Je sursaute, mais j'éteins cette machine à décibels. Le silence attire moins que le bruit et le calme a toujours facilité le bon fonctionnement de mes neurones. Je le remettrai en marche avant de partir.

Je me lance sur les restants de meubles qui traînent dans un coin, rien. Je cherche un câble téléphonique pouvant servir à un télex, rien. Il n'y a que de la poussière et un vieil établi inutile.

"Sacrebleu! Il y a certainement un indice! "

Mais non. L'armoire dans laquelle j'ai transpiré à croupetons n'a laissé aucune trace. Déçu, je me dirige vers la sortie lorsque mon talon écrase un petit je ne sais quoi de mou et glissant. Je retire mon pied rapidement pensant que j'ai aplati la toilette publique des rats de l'endroit; mais non, il s'agit plutôt d'une tranche de viande un peu moisie et séchée sur ses coins. "Ma tranche de jambon", dis-je en me rappelant qu'elle m'a certainement sauvé la vie en permettant à un peu d'air frais d'entrer dans l'armoire. Je ne l'ai pas ramassée l'autre soir, trop occupé à ne pas salir l'endroit avec mes problèmes intestinaux. Voilà, une preuve! Mais pour faire un petit jeu de mots, je dirais que cette charcuterie est une preuve plutôt

mince. On n'accuse personne avec une tranche de jambon, si délicieuse soit-elle. Au moins, cela me console; même si je sais pertinemment que je n'ai pas rêvé, cela fait du bien de savoir que l'on laisse des traces ici et là dans la vie.

J'éteins la lumière et je remonte. J'entrouvre la porte et je vérifie si la voie est libre. Je surprends Catherine qui traverse nerveusement le vestibule pour se diriger à l'extérieur. Elle se retient pour ne pas courir. Elle semble préoccupée et pressée, comme si l'équilibre de sa beauté était sur le point de trébucher.

Sa mine est intrigante et je décide de la filer. Je l'ai déjà mentionné au début de cette histoire: c'est une femme qu'on aime suivre. La pister est un jeu d'enfant: le domaine est truffé d'arbres et son parfum unique me sert de panneau de signalisation.

Elle s'arrête et frappe à la porte de... ma chaumière! Bien entendu, je ne réponds pas. Elle attend encore, fouille dans une poche, s'impatiente et rebrousse chemin. Je la précède et retourne me cacher derrière la porte du sous-sol. J'ignore ce qu'elle va faire, mais il vaut mieux l'avoir à l'oeil.

Derrière le grand comptoir en chêne de la réception, Catherine ouvre une armoire tapissée de clés et en saisit une. Selon toute logique, la maîtresse de la maison va retourner à mon petit logis et s'apercevra de mon absence. Mon lit sera vide. Je pourrai toujours mentir et inventer une balade sur la grève, mais depuis quelque temps, j'ai développé une phobie de l'intuition féminine. Je suis coincé.

-- Mlle Catherine!

-- Oui?

-- Pouvez-vous venir ici un moment?

-- Ça ne peut pas attendre?

-- Je ne crois pas, il n'y a plus de pression.

-- Bon, bon, j'arrive.

Je bénis encore une fois mon éternel sens de la bévue. Si j'ai bien compris, j'ai oublié de remettre en marche le compresseur et cette négligence a perturbé les traitements en cours. Je profite de cette situation inespérée pour galoper vers ma petite maison. Rendu sur place, j'enlève mes chaussures et mon chandail et je me couche les cheveux ébouriffés. Catherine n'a pas perdu grand temps avant de frapper à la porte à nouveau. Je ne réponds pas, je dors.

Quelques secondes plus tard, le cliquetis d'une clé dans la serrure se fait entendre. Catherine ne va pas tarder à apparaître pour constater si je suis encore vivant et si je dors d'un profond sommeil.

Je respire profondément. Elle attend un bon moment et réfléchit. Va-t-elle me réveiller et me forcer à reprendre un bain? Pourquoi cette intrusion? S'inquiéterait-elle de mon état de santé? Il est vrai que deux morts dans une centre voué à la détente et au confort la même semaine amocheraient définitivement sa réputation.

Je respire lentement, profondément...

Catherine tourne les talons et repart en verrouillant silencieusement la porte. J'entends ses pas rapides s'éloigner sur le trottoir. Je saute sur mes pieds et me rhabille. Il n'y a pas une seconde à perdre. Je veux connaître la trajectoire de cette curieuse mademoiselle. Je sors à mon tour et j'aperçois Catherine avancer d'un pas décidé sur le terrain de golf. L'épié devient l'épieur. Au cinquième trou,

la Grande frappe à la porte d'une petite grange blanche recouverte de bardeaux de cèdre; quelqu'un est à l'intérieur puisqu'on vient lui ouvrir (comme quoi j'ai une logique à tout casser). Elle entre précipitamment en se retournant afin de s'assurer que personne ne l'a suivie.

Le bâtiment n'ayant pas de fenêtres, je ne fais ni une ni deux et je colle mon oreille sur la porte comme une ventouse. La tension est élevée dans ce petit bâtiment, on parle haut et les couteaux volent bas. Ils auraient tous besoin d'un bon massage...

-- Écoute, ce n'est pas ma faute s'il a décidé de se recoucher.

M. Truman est un bon professeur: je deviens de plus en plus perspicace. J'ai la certitude qu'on parle de moi là-dedans.

-- Tu aurais pu le réveiller, non?

-- Pour lui dire quoi? Debout, M. Auguste, c'est l'heure de votre bain et si vous ne venez pas je vous casse un bras!

-- Arrête de dire des conneries, Béatrice!

Ça, c'est une autre voix que je ne connais pas. Il y a donc au moins deux bonshommes dans cet abri. Le premier, je l'ai reconnu, il s'agit du pitonneux, travailleur de nuit.

-- Qu'est-ce que vous voulez que je fasse maintenant?

-- Crois-tu qu'il se doute de quelque chose? Ça fait deux jours qu'il se sauve.

-- Il ne se sauve pas. Le premier jour, c'est un problème de température dans l'eau du bain qui m'a empêchée de l'interroger. Aujourd'hui, je ne pense

pas; à moins que son collègue ait découvert quelque chose.

-- C'est ce que je crains.

L'inconnu qui fait l'action de craindre semble être le chef de cette tribu bizarroïde. Je soupçonne même qu'il soit monsieur Téléx. De son côté, le pitonneux est terriblement nerveux.

-- Il a l'air de quoi, ton bonhomme?

-- ...

-- Ben, réponds! Grand? Petit? Gros? Laid? Dis quelque chose!

Je vais encore me faire dire que j'ai l'air de rien...

-- A vrai dire: il a l'air de rien...

Et voilà...

-- Comment ça, rien?

-- Bien... C'est difficile à expliquer...

-- Tu es de mauvaise foi, Béatrice. Si tu l'avais eu ce matin, on en aurait eu le coeur net.

-- Tu ne vas pas recommencer, toi.

-- Du calme! Du calme! Voyons les solutions possibles.

M. Téléx dresse la liste des scénarios afin de coincer ma petite personne. Toutes ces fines stratégies ont un objectif unique: me faire suivre mon traitement quotidien. Je commence sérieusement à comprendre. Il se passe des choses pas très catholiques dans ce centre de thalassothérapie. Mais quoi? Je me promets d'éviter la salle des bains à l'avenir. Je me trouverai bien une poussée de boutons, n'importe quoi.

-- C'est d'accord? Tu l'invites à un traitement particulier et tu l'interroges?

-- Et s'il ne veut pas?

C'est une excellente question, je ne voudrai pas.

-- On verra plus tard. Appelle-moi cet après-midi pour me donner les résultats.

-- D'accord.

-- Et demain, tu forceras la dose de sa femme. Elle résiste et ne dit que des insignifiances. Elle doit certainement connaître les activités de son mari.

-- Je t'ai dit qu'elle ne sait rien. N'insiste pas, veux-tu! Tu ne voudrais pas un autre accident comme celui du ministre Thibodeau?

Catherine ne semble pas apprécier les méthodes quelque peu cavalières de ces deux messieurs.

-- Elle est solide. Force la dose, elle parlera!

On s'approche de la porte et je me sauve avant que l'on me surprenne à faire des indiscretions. De plus, ma femme viendra bientôt me réveiller pour le dîner; le temps est venu de me recoucher.

En rebroussant chemin, je réfléchis à la petite conversation que je viens de surprendre. De toute évidence, il existe un moyen de faire parler les gens contre leur gré et je ne vois qu'un seul endroit: le bain! Le si merveilleux bain dans lequel on s'endort immédiatement en entrant en contact avec cette eau chaude, mouvante et odoriférante. C'est dans notre sommeil que -- j'ignore par quel moyen encore -- nous ouvrons la bouche et répondons aux questions les plus indiscrettes. Bref, l'outil rêvé pour celui qui est assoiffé d'indiscretions en tous genres. De plus, ce

sérum de vérité a besoin d'être utilisé avec soin; une trop forte dose crée de graves problèmes et peut même entraîner la mort. En contrepartie, il a une qualité exceptionnelle: il ne laisse pas de traces dans l'organisme.

M. Thibodeau est la preuve de ce que j'avance. D'après les dires de Catherine, ce produit, exagérément utilisé, a précipité notre bon vieux Ministre des Travaux Publics dans la grande noirceur et l'autopsie n'a absolument rien trouvé: mort naturelle.

C'est vraiment merveilleux. On devrait en fournir à tous les parents. Certains enfants à qui je pense présentement marcheraient beaucoup plus droit en sachant que Papa et Maman peuvent tout savoir le temps d'un bain...

M. Truman avait raison en affirmant que je parlais en dormant; par contre Mlle Catherine a perdu presque toute son intuition féminine d'un seul coup...

Ma chance m'a bien servi. Cela fait deux jours que je ne dors pas dans ce bain de vérité. C'est aussi pour cela qu'ils sont très nerveux. Ils croient que je me doute de quelque chose.

De retour à ma chaumière, je me déshabille en dressant la liste des objectifs de la journée.

1- Trouver ce satané laboratoire. Il y a de fortes chances qu'il soit dans la grange où Catherine et deux rigolos ont eu cette discussion animée. Je marche sur des oeufs avec cette histoire de bombe dans le bureau de Reine Mère; il faut donc que je sois vraiment sûr de mon coup avant de lancer un appel à Antoine par le biais de mon rasoir émetteur.

2- Éviter à tout prix et par n'importe quel moyen de m'approcher d'un

NOTE TO USERS

The original manuscript received by UMI contains pages with poor print. Pages were microfilmed as received.

PAGE 202

This reproduction is the best copy available

UMI

bain. Le faire serait mortel. Avec ce que je sais maintenant, jamais ils ne me laisseront repartir d'ici vivant. Ils me transformeront en vieille viande froide et m'abandonneront dans leur sous-sol poussiéreux.

3- Enfin, éloigner Madame de tout traitement. Si elle plongeait dans cette eau malsaine, Catherine la forcerait inutilement à parler; elle ignore tout de ma réelle fonction et des véritables motifs de mon séjour ici. Je ne veux surtout pas qu'elle ait à subir le même sort que feu Thibodeau.

Il faudra donc être rusé car la belle Catherine ne manquera pas une occasion pour nous attirer, Madame ou moi, dans sa machine à vérité. Parlant de ma femme, la voici qui arrive. Elle s'avance sans un bruit et s'allonge à mes côtés. Elle sent les algues et le sel; j'aime ça. Elle m'embrasse timidement sur le visage et le cou pour ne pas me réveiller; je fais durer le plaisir, je dors encore. J'ouvre un oeil quand les baisers se font plus insistants. Ma dulcinée s'aperçoit de mon réveil et dépose son corps parfumé sur le mien. Vive les siestes et leur réveil! Il faut se tenir loin de Catherine, n'est-ce pas? Il n'est pas interdit d'atteindre cet objectif d'une façon agréable...

* * *

-- Votre sieste a-t-elle été bénéfique, M. Auguste?

-- Excellente, ma chère Catherine.

Comme je m'y attendais, Catherine profite de notre présence dans la salle à manger pour me lancer son invitation. C'est vrai que mon petit somme a été

bénéfique, mais pas pour les raisons qu'elle croit.

-- Si vous voulez, nous pouvons reprendre la séance de ce matin. Nicole et Manuel sont en service cet après-midi.

-- Comme c'est dommage! J'aurais bien aimé, mais avec ma femme et M. Truman, nous allons jouer une partie de golf pour profiter du soleil.

J'avais prévu le coup. J'ai insisté auprès de mes deux compagnons de table pour organiser une activité qui nous occuperait pour tout le reste de la journée.

-- Nous nous verrons demain, alors.

-- C'est promis!

Là, j'ai parlé trop vite. Mais il ne faut pas laisser Catherine imaginer que je fais sa salle des vérités. De toutes façons, si mes calculs sont exacts, tout danger sera écarté d'ici la fin de la soirée.

Je ne me suis pas amélioré au golf depuis mon arrivée et c'est tant mieux. Toutefois, malgré ce flagrant manque de talent, j'ai un objectif bien précis en tête: frapper ma balle pour qu'elle atterrisse près de la petite grange de ce matin. Ce coup volontairement raté me donnera innocemment le temps de chercher un indice prouvant la présence du labo ou du télex.

-- Gugus! Tu joues comme un orignal, tu es plus souvent dans le bois que sur le parcours.

Ma femme ne manque pas une occasion de me rappeler que ma carte de membre dans le club de golf près de chez moi est la dépense annuelle la plus folle qui soit. Je ne suis pas doué mais, que voulez-vous, j'aime la nature et de plus, je

trouve une quantité appréciable de balles.

Rendu au trou numéro cinq, je canalise toute mon attention et mon énergie afin que mon coup de départ ne se retrouve pas trop loin du bâtiment suspect. Je me concentre tellement que ma femme se déride.

-- On dirait que tu vas pondre, Gugus!

-- Je ne ponds pas, je me concentre!

Deux minutes plus tard, je frappe un grand coup. Stupidement, j'ai négligé le facteur vent et ma balle se retrouve en plein centre du terrain, loin, beaucoup trop loin de mon objectif.

-- Vous vous améliorez, M. Auguste.

-- Merci, M. Truman.

Je suis bien embêté. Accidentellement, j'ai fait le plus beau coup de départ de ma carrière. Il faut que je rétablisse la situation et que j'oriente ma balle vers cette grange située sur le bord du terrain, à ma droite. A moins d'un miracle ou d'un typhon, il est impossible que ma balle se retrouve à cet endroit. Je n'ai pas le choix: je joue le grand guignol.

Je m'applique avec zèle à labourer le terrain en tentant de frapper ma balle. Je frappe, je frappe et je reffrappe. Ma femme n'en peut plus, elle hurle de rire; M. Truman, voyant son ami mettre autant d'énergie à projeter au loin des mottes de gazon et à tordre son bâton, se permet un sourire discret mais combien retenu. De mon côté, feignant la colère la plus irraisonnée, je saisis la minuscule balle et je la lance à bout de bras à ma droite, en direction de la grange. Tout est parfait: je suis meilleur au base-ball qu'au golf.

-- Voyons Gugus, ne te fâche pas comme ça!

-- Je n'aurai jamais de talent!

-- C'est pas grave, recommence. On te la laisse celle-là.

-- Non, non, je vais chercher ma balle et on compte mes coups.

Laisant mes bâtons au centre du terrain, je commence à chercher ma balle. En réalité, ce que je cherche est un câble téléphonique. Le bâtiment n'ayant pas de fils apparents, j'en fais le tour en cherchant sur le sol une petite dénivellation. Sur la grange, un fil sort du bas d'un mur et s'enfonce dans la terre. Je m'approche et prend le fil dans ma main. C'est sans aucun doute un fil de...

-- Vous cherchez quelque chose, monsieur?

-- Oui, je cherche ma balle...

Alerté par le chahut de ma femme, un grand gars mince avec des cheveux noirs et courts sort de la grange et s'appuie sur un mur les bras croisés. Il est vêtu d'un polo et d'un bermuda et a l'air d'un joueur qui cherche sa balle; mais on ne me trompe pas. Il a la voix de celui que j'ai baptisé le "pitonneux". C'est la première fois que je le vois, mais je ne sais pas si lui sait qui je suis. Ne restons pas là à nous donner en spectacle.

-- Ah, la voilà!

-- Je suis bien content pour vous.

Tout mauvais joueur de golf qui se respecte sait qu'il faut toujours avoir à la portée de la main une balle identique à celle que l'on recherche. Bien que cela ne m'ait jamais permis de gagner une seule partie, cette supercherie a l'avantage de présenter au dix-neuvième trou une carte qui ne sera pas la risée de tous les

lecteurs du *Sports Illustrated* . Je ramasse donc ma balle soudainement retrouvée et je m'éloigne en espérant que ce grand dadais m'oublie le plus rapidement possible.

-- Qui c'était, Gugus?

-- Un joueur qui a autant de talent que moi. Viens.

Je refrappe mon coup en regardant le pitonneux rentrer dans son terrier. Maintenant, je sais que tout le matériel est là et qu'il se passe des choses pas très légales par ici. A la fin de la partie, je brancherai le rasoir. Le reste ne sera plus de mon ressort.

Tout ce que j'espère c'est que M. Pitonneux ne m'ait jamais vu avant aujourd'hui; sans cela, je crois que je vais avoir de gros problèmes...

Le reste de la partie se déroule sans autre aventure que le vol de perdrix ameutées par les hurlements de ma femme qui n'en finit plus de se moquer de son pauvre mari trop tendu pour jouer au golf convenablement. Un aveugle manchot aurait mieux fait. Au moins dans quelques heures, je serai libre de retourner à la maison et j'arrêterai dans quelques épouvantables restaurants où les frites dégouttantes et grasses sont en vedette et je m'offrirai un spaghetti italien gros comme un fantôme. Cela fait une semaine qu'on me torture le péché mignon et je mérite une récompense à la mesure de toutes ces privations.

Je réagis à peine aux remarques désobligeantes de ma femme lorsque je remets les bâtons de golf tordus par mes maladresses. J'ai une seule idée en tête: brancher l'émetteur. Madame me prend le bras et essaie de me ralentir.

-- Calme-toi, Gugus, c'est pour rire.

-- Je suis un peu fatigué, j'aimerais m'étendre avant le souper.

-- C'est vrai que tu as l'air tendu. Demain, ton massage va te faire le plus grand bien.

Je lui fais un sourire et nous montons dans notre chambre. La semaine prochaine, j'amènerai ma femme quelque part pour de vraies vacances où nous serons vraiment seuls comme les éternels amoureux que nous sommes.

La vue de notre ruine de chambre ne m'a jamais apporté un aussi grand plaisir. J'avais hâte de franchir cette porte; quelque chose en moi me pressait. Pendant que ma dulcinée entre dans la douche, je cherche l'émetteur. Je ne le trouve pas. Cela n'a rien de surprenant; je ne trouve jamais rien. Ma femme a un système de rangement que je n'ai pas réussi à décoder encore après 17 ans.

-- Chérie?

-- Quoi?

-- Où as-tu rangé le rasoir que j'ai reçu hier?

-- Dans la commode, près de la fenêtre, deuxième tiroir du haut, à droite, en dessous de tes bas.

Ma tendre femme m'étonnera toujours; elle connaît l'endroit où se cache chaque objet de la maison mais elle est incapable de se souvenir du nom de quelques joueurs de hockey. Il doit y avoir quelque chose de génétique là-dessous. J'ouvre le tiroir et je fouille: rien...

-- CHÉRIE?

-- QUOI?

-- Es-tu certaine de l'avoir mis là?

-- Certaine!

Elle sort de la douche et me rejoint. Elle fouille à son tour... toujours rien. Alors, on se met à chercher comme des demeurés, chacun pour des raisons bien différentes. Dans mon cas, c'est facile à deviner; du côté de ma femme, c'est tout son système de rangement, élaboré et testé sur une période de 17 ans qui est mis en doute. La fierté de ma femme pour l'ordre et la méthode fait l'envie de tous mes beaux-frères.

-- Il n'est pas là, Gugus. Il a disparu.

-- Volé, tu veux dire...

-- On devrait aller voir Catherine pour lui dire que...

-- Non, non, ce n'est pas nécessaire.

Je ne veux pas que ma femme fasse de vagues pour une petite histoire de rasoir disparu. Je la convaincs de ne pas se plaindre auprès de Catherine pour ce ridicule coupe-barbe dont je n'ai même pas besoin.

-- Tu crois?

-- J'en suis sûr.

Elle hésite. Ce n'est pas son genre de laisser s'envoler le patrimoine familial sans réagir. Un jour, elle a presque tué à coups de sacoche un jeune homme qui tentait de lui ravir un paquet de dinde hachée. Il faut dire à sa défense que c'était un mercredi.

-- C'est d'accord. (Ouf!) A condition que je vérifie s'il ne manque rien d'autre.

Je la regarde ratisser la chambre, convaincu de l'inutilité de sa recherche;

mes petits copains avaient eu ce qu'ils voulaient.

Je m'inquiète sérieusement. Le rasoir disparu est probablement étendu sur une table et montre sa véritable utilité. Celui qui a démonté cet appareil à ondes courtes a fort bien compris que quelqu'un attend un signal non loin d'ici et que je suis donc près du but. Ça va mal: je n'ai plus l'appareil pour entrer en contact avec Antoine et la petite bombe a dérangé pour un bon moment le système téléphonique de Reine Mère. Il faut que je prévienne Antoine. Je n'ai pas le choix. Il est certainement dans un petit motel des environs. Je le chercherai tout à l'heure au téléphone. Pour y voir plus clair, je saute dans la douche à mon tour.

-- Gugus! Je l'ai!

-- Tu l'as quoi?

-- Le rasoir! Je l'ai trouvé!

Je sors de la douche sans prendre le temps de m'essuyer et je prends le plus précieux des rasoirs que la technologie moderne ait fabriqué. Je dégoutte de joie sur le plancher et ma femme en profite pour me caresser les fesses. Elle a toujours eu un faible évident pour cette partie de mon anatomie.

-- Où l'as-tu trouvé?

-- Dans le troisième tiroir du haut, sous mes bas. C'est bête, hein?

-- Ce n'est pas grave. Tu vois comme nous avons bien fait de ne pas crier au scandale immédiatement.

-- Tu as toujours raison, mon Gugus...

Je m'éloigne de la main baladeuse de ma femme et je branche cette polisseuse à menton dans une prise de la salle de bain. Un discret voyant rouge

m'informe que tout va bien. Je resaute dans la douche heureux comme un pinson. En avant, la cavalerie! D'ici une heure, je serai libre de repartir à la maison!

Après avoir tout remis en place, Madame décroche le téléphone pour régler ses problèmes de conscience maternelle; il est vrai que je suis aussi un peu curieux de savoir si Suzanne a respecté sa promesse.

-- Gugus?

-- Quoi?

-- J'ai pas pu parler aux filles.

-- Pourquoi?

-- Le téléphone ne fonctionne plus.

Ce n'était pas très grave à première vue. Mais deux heures plus tard, après le souper, lorsque je me rends compte qu'Antoine n'a pas encore donné signe de vie, l'inquiétude s'empare de moi. Plus de téléphone et plus d'Antoine, donc plus de porte de sortie.

En d'autres mots: nous ne sommes pas sortis de l'auberge...

CHAPITRE QUINZE

Lundi, 6 h 54

-- C'est très gentil de vous déranger pour moi, n'est-ce pas, Gugus?

-- Vraiment, vous n'auriez pas dû...

– Comment ça? Bris temporaire!

J'essaie de ne pas paraître préoccupé par la panne sectorielle qui nous coupe du reste du monde depuis hier soir mais le petit monsieur derrière le comptoir de la réception n'a aucune difficulté à deviner mon désarroi. Le pire, on peut me raconter n'importe quoi; je ne suis pas en mesure de faire la moindre vérification. On est lundi matin, je n'ai pas encore eu de nouvelles d'Antoine et cela fait plus de douze heures que le téléphone ne fonctionne plus.

– Nous vous préviendrons dès que la ligne sera rétablie.

C'est facile à deviner; la ligne sera de nouveau en état quand ma personne aura pris un bain et aura dit à M. Téléx et à la belle Catherine qu'elle sait tout de leurs manigances et qu'elle cherche désespérément un autre moyen pour avertir la cavalerie dénommée Antoine. Le satané rasoir ne fait pas son travail et ma femme qui ne se doute de rien plongera dans un bain qui risque de lui coûter la vie. Je dois trouver un moyen de nous sortir de ce merdier avant l'heure du bain.

Il n'y aurait pas dans la salle un bienheureux propriétaire d'un radio émetteur? Non, vraiment rien, je suis seul avec mon secret et coupé du reste du monde. Une seule solution s'offre à moi: prendre la voiture et partir à la recherche d'Antoine qui se repose en attendant mon signal. Je passerai sous la table du petit déjeuner, encore...

Voilà plus d'une semaine que je n'ai pas touché à ma mini-fourgonnette. J'espère ne pas avoir de problème; cette américaine me boude lorsque je la néglige.

Le démarrage est parfait: une horloge... A l'embrayage... la vie se

complique considérablement; elle n'avance tout simplement pas. De plus, le dessous de ma voiture est la scène d'un incompréhensible concert heavy-métal. J'ouvre ma portière et jette un coup d'oeil sous la carrosserie. Ma transmission repose en paix, étendue sur l'asphalte, ses engrenages formant une malheureuse couronne funéraire. Pas de doute. je suis victime d'un intelligent sabotage...

* * *

Je suis très seul.

Ce domaine est tellement vaste qu'il est impensable d'en sortir à pied; cela me prendrait la journée.

Je dois donc trouver une solution avec ma petite imagination...

Allons à la soupe, les trois calories de mon repas m'aideront certainement à résoudre ce problème...

Catherine apparaît à nouveau ce matin et se fait des plus insistantes.

-- Cela fait deux jours que vous n'avez pas eu droit à votre traitement complet. J'espère vous voir tout à l'heure.

-- Il y sera, n'est-ce pas, Gugus? Hier, tu as promis.

Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Ma femme à un petit tiroir "promesse" qu'elle tient soigneusement à jour comme tout le reste. Elle me harcèle tous les ans à Noël en me rappelant que je lui ai promis un voyage aux Iles Fidji pour fêter notre dixième anniversaire de mariage. Le temps passe et elle me le rappelle encore. Mon inaction ne provient pas d'une mauvaise volonté de

ma part, c'est plutôt le prix exorbitant du voyage qui décourage mon compte de banque.

* * *

L'heure des bains vient de sonner et je suis entre deux eaux. Si je m'entête et que je dis non, M. Téléx et ses amis auront la certitude que je connais leur manigance; si je dis oui, cela reviendra au même puisqu'ils l'apprendront dès que je serai dans leur sale baignoire. J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Il faut que je frappe un grand coup. Mais lequel...

Et tout à coup: bing!

Une idée.

A chercher, on finit toujours par trouver.

Je descends à la cave (je commence à connaître le chemin, merci), lance un beau bonjour au compresseur à air qui m'a aidé la veille à découvrir le pot aux roses et je fous le feu aux meubles inutiles, laids et inflammables entassés dans un coin. Le saboté devient saboteur. Je remonte et je fais comme tout pyromane qui se respecte: j'attends le spectacle! Je ne crois pas que l'auberge y passera mais ce début d'incendie créera certainement un chambardement dans l'horaire des traitements. J'aurai gagné un peu de temps.

Je me dirige vers la salle des bains et je regarde ma chère Nicole qui fait tout le tralala pour que je m'endorme. Je n'ai même pas le temps d'enlever mon peignoir qu'une cloche stridente se fait entendre.

-- Au feu, au feu!

Il est étonnant de constater comment deux petits mots peuvent créer d'incroyables mouvements de foule. La salle des bains s'est vidée le temps d'un cent mètres. Tout le monde s'est retrouvé à l'extérieur, la majorité, à moitié nu, attendant en grelottant la suite des événements. Il y a de quoi faire applaudir des dentiers: sortir d'un bain fumant pour se retrouver dans le vent frais du matin est un excellent prétexte pour s'initier à la claquette.

Ma dulcinée fait partie de ceux qui avaient déjà occupé leur bain. Pour la protéger du froid et des regards indiscrets que je me réserve, je la fais entrer dans mon peignoir et, tendrement, nous redevenons siamois encore une fois. Nous le serons tant que la Terre voudra bien de nous.

Bien qu'elle soit aussi amoureuse que moi, Madame a une plainte à formuler.

-- J'ai mal à un genou.

-- Comment ça?

-- Je suis tombée en sortant du bain.

Ma dulcinée a une bosse énorme au niveau de la rotule. Je vois dans cet accident l'occasion rêvée de déguerpir de cette auberge vers une clinique et un téléphone. Catherine sort et nous fait une annonce.

-- Tout est maintenant sous contrôle. Une petite défectuosité électrique a causé un peu de fumée mais tout est rentré dans l'ordre maintenant. Le petit feu est maintenant éteint et tous ceux qui le voudront reprendront leur traitement cet après-midi.

Rassurés par les paroles de Catherine, les gens entrent calmement. Catherine remarque la claudication de ma femme. Elle examine le genou un instant et diagnostique.

-- C'est une petite contusion. Un peu de glace et demain, vous serez sur pied.

Je ne suis pas d'accord. Il faut sortir d'ici au plus vite.

-- Vous ne croyez pas qu'une radiographie serait nécessaire?

-- Pas du tout. Votre femme s'est frappé légèrement le genou. La glace enlèvera l'enflure.

-- Elle a raison Gugus. Ne t'inquiète pas...

Voilà que ma femme s'en mêle à présent. On ne peut rien contre une massothérapeute diplômée et une femme qui s'acharne à lui faire plaisir. Je cède donc en me consolant; ma femme ne pourra pas prendre de bains aujourd'hui; la glace et l'eau chaude ne font pas bon ménage.

* * *

Le dîner tire à sa fin et je n'ai toujours pas de nouvelles de ce cher Antoine. Les traitements vont commencer dans quelques minutes et je suis toujours incapable de communiquer avec le monde extérieur. Ma femme est en fauteuil roulant, un sac de glace sur son genou droit et Catherine lui tourne autour en la comblant de mille et une attentions.

-- Pour que vous ne restiez pas seule cet après-midi, vous nous

accompagnez votre mari et moi pour son traitement.

-- C'est gentil ça, n'est-ce pas, Gugus?

-- Tu ne crois pas que tu devrais t'étendre dans la chambre?

-- Mais non, mon Gugus. Je ne suis pas fatiguée et je veux passer un moment avec toi.

Catherine manipule les désirs de ma femme comme un prédicateur, ses fidèles. J'ai les deux pieds dans l'énorme broyeur et je glisse doucement malgré mes efforts pour me retenir. A moins d'un miracle, je vais prendre un bain. Si je m'obstine à refuser, deux rigolos vont apparaître et me baptiseront à leur manière. Entre le gré ou la force, je choisis toujours la pacifique solution.

Nous nous dirigeons tous les trois vers ma fin...

Mais où est donc Antoine?

Je me déshabille et j'enfile mon peignoir. Je n'ai pas du tout envie d'entrer dans cette eau. Je suis en train de développer une hydrophobie. Je ne veux plus de bain dans mon sous-sol; je ne prendrai que des douches à l'avenir. S'il y a un avenir...

-- Allez, Gugus! Ne fais pas attendre Mlle Catherine!

Elle peut bien attendre! C'est la moindre des choses, non? Et puis non! Je ne rentre pas dans ce ragoût qui me pue au nez. Je tiens mon bout, ils ne m'auront pas! Et sûrement pas avec la complicité de ma femme par dessus le marché!

-- Bonjour, docteur Bluteau.

-- Bonjour, Mlle Catherine. On m'a dit que je vous trouverais ici.

Je n'en croyais pas mes yeux. Deux types sont entrés avec des sarraus sur le dos. L'un d'eux est le pitonneux et l'autre (je le reconnais à sa voix) est nul autre que M. Téléx! Cet escroc se fait passer pour médecin et vient, paraît-il, examiner le genou amoché de ma dulcinée. Je serais plutôt porté à croire que ces deux mafiosi sont sur place pour me tordre gentiment le bras afin que je fasse trempette.

-- C'est très gentil de vous déranger pour moi, n'est-ce pas, Gugus?

-- Vraiment, vous n'auriez pas dû...

Catherine et les deux rigolos sont sur place et contrôlent un peu trop bien la situation. Il n'y a plus de sortie. On va me faire mijoter comme une chaudronnée de soupe aux pois afin que je pète de la vérité à gros bouillons.

-- Dépêche, Gugus! On n'a pas toute la journée!

Parle pour toi, femme chérie! Si tu savais dans quoi tu t'embarques, tu ne montrerais pas autant d'empressement! J'enlève mon peignoir et j'entre tranquillement dans l'eau...

Si un jour, j'attrape Antoine. Je lui tords le cou!

Là, je ne sais pas encore comment je vais faire, mais il faut que je trouve rapidement un moyen pour ne pas dormir. Il ne faut surtout pas que je dorme...

-- Et puis, mon Gugus, ça fait du bien?

-- Très bien, ma chérie, très bien...

-- J'en étais sûre, tu as l'air tendu. Vous ne trouvez pas, docteur Bluteau, que mon mari a l'air un peu tendu?

-- Vous avez raison, madame, ce bain va lui faire le plus grand bien...

"Va te faire pendre, vieux crapaud! Si j'avais les bras de Manuel, ça ferait longtemps que tu pataugerais dans ma flotte!"

Je sens que le produit miracle commence à faire son effet. Ma bataille contre le sommeil et ses caresses insupportablement invitantes sera terrible.

Je ne dormirai pas, je ne dormirai pas, je ne dormirai pas...

Au fur et à mesure que la drogue fait son effet, j'invente des moyens pour rester en état d'éveil. Je me mords la langue, l'intérieur des joues, j'arrête de respirer, je me pince les cuisses discrètement. Je me suis même assis sur mes testicules...

-- Voyons! Détends-toi, Gugus!

Et ma femme qui est de leur côté. Je veux répondre quelque chose mais je bafouille. J'entends ma femme rire de son rire sonore qui fait peur aux perdrix et je ne réagis même pas. Je ne peux plus bouger; je vais perdre mon combat.

-- Allons voir votre jambe maintenant.

-- Vous êtes trop aimable, docteur.

-- Votre mari semble aimer dormir, vous ne trouvez pas?

-- Gugus! Un vrai poupon!

Ce sont les dernières phrases que je me rappelle. Où vais-je me retrouver et surtout dans quel état? Je suis bien embêté de répondre à ces questions. Je ne me contrôle plus; je ne suis même plus capable de me souvenir du message de mon biscuit chinois...

CHAPITRE SEIZE

Lundi, 16 h 38

-- Et vous qui savez tout, que
va-t-il m'arriver maintenant?

-- Que voulez-vous savoir? La
version officielle ou la réelle?

La dernière fois où la vie a conspiré avec la malchance pour me faire trébucher dans l'inconscience, je me suis réveillé avec des images confuses et impressionnistes. Aujourd'hui, je ne pense à rien. Je suis bien. Je ne sais pas où je suis, mais je suis bien. J'ai même faim. J'ouvre les yeux: pas de Madame, pas de Catherine, pas de M. Téléx, personne. Je suis conscient et il fait affreusement noir.

J'essaie de bouger un peu. Rien à faire. Je suis couché et solidement attaché. Je ne sais pas où je suis mais il y a un petit bruit de fond qui me semble familier. C'est le ronronnement de Boustifaille mais en plus continu et moins fort, un chuchotement.

Soudain, l'éblouissement. M. Téléx et le Pitonneux font leur entrée en allumant un soleil fluorescent au plafond. Je referme les yeux et j'attends que mes pupilles s'adaptent au nouvel éclairage.

-- Avez-vous bien dormi, M. Auguste?

Un M. Téléx encore flou se tient debout à côté de moi. C'est un bonhomme d'une cinquantaine d'années qui expose sa graisse de tous côtés. Il a une moustache blanche, des cheveux blancs, des sourcils et des cils blancs. Du premier regard, on sait que sa conscience n'est pas aussi albinos que lui.

-- Où suis-je?

-- Vous êtes dans ce que vous cherchiez depuis un petit bout de temps.

Je regarde autour de moi. Pas de doute, je suis étendu sur une sorte de civière métallique en plein centre du laboratoire! Le chat qui ronronne est nul autre que le téléx qui attend bêtement. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi mais je

ne me sens pas optimiste du tout... Ayons quand même l'air détendu.

-- Que puis-je faire pour votre service?

-- Tout ce que vous pouviez nous apprendre, nous le savons maintenant.

Il a l'air d'être sûr de son coup, le M. Téléx. Plus il parle et plus il sourit. Je n'aime vraiment pas sa face de vendeur de "chars". Essayons de mêler les pistes.

-- Il y a certainement un détail qui vous échappe.

-- Ah oui? Lequel?

-- J'ai envoyé un signal à mes copains et ils ne vont pas tarder à arriver.

-- Que vous m'impressionnez! Vous voulez sans doute parler de votre cher ami Antoine qui n'a pas encore répondu à l'appel de votre ridicule rasoir?

Comme ça, il était aussi au courant de ce gadget. Mais comment a-t-il su? A part la petite saucette de tout à l'heure, je n'ai pas pris de bain depuis deux jours. Il bluffe mon bonhomme.

-- Vous venez tout juste de l'apprendre et mon signal est envoyé depuis longtemps.

-- Auriez-vous oublié que vous avez une femme?

La brume de ce mystère se dissipe maintenant. Hier, "le petit traitement spécial" de ma femme a informé ce rigolo de la visite d'Antoine et de l'arrivée du précieux appareil. Il n'ont même pas eu besoin de le chercher, ma femme leur a dit exactement où il se cachait: "Dans la commode, près de la fenêtre, deuxième tiroir du haut, à droite, en dessous des bas à Gugus".

C'est quand même beau, l'ordre...

Je sais qu'il aurait été préférable de ne rien dire à ma femme, mais depuis quelque temps, elle ne peut s'empêcher de fourrer son petit nez partout.

-- C'est quoi ce sac blanc?

-- C'est un rasoir électrique.

-- Antoine t'a donné un rasoir?

-- Euh... c'est la Compagnie qui en donne un à tout le monde.

-- Elle est bien généreuse ta Compagnie ces temps-ci...

Elle avait pris le rasoir et l'avait soigneusement rangé comme elle range soigneusement tout. Connaître l'existence de cet appareil avait été un jeu d'enfant.

-- Et alors?

-- Et alors je vous l'ai emprunté le temps d'une petite modification.

-- C'est-à-dire?

-- Il n'envoie aucun signal, M. Auguste...

Voilà donc pourquoi la cavalerie n'est pas venue. Antoine doit encore attendre dans sa chambre ce message qui ne viendra jamais... Cela explique aussi pourquoi ma femme n'a pas trouvé le rasoir à l'endroit où elle l'avait mis. Il n'était pas dans la commode, près de la fenêtre, deuxième tiroir du haut, à droite, en dessous de mes bas; il était dans la commode, près de la fenêtre, mais dans le troisième tiroir du haut, à droite, en dessous des bas de Madame. L'escroc qui a emprunté le rasoir s'est trompé de tiroir en le replaçant dans la commode. Ce n'est pas pareil. Je m'excuse publiquement auprès de ma femme d'avoir douté un petit instant de ses qualités de ménagère.

Cette méprise pourrait jouer en ma faveur. Jetons cette petite carte pour le

désarçonner un peu. Ce n'est pas grand chose mais que voulez-vous, on fait ce qu'on peut avec ce que l'on a.

-- Je le savais, monsieur... ?

-- Je m'excuse, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Maurice Bacon (prononcé en français, s.v.p.) et celui qui m'accompagne se nomme Adrien Leclerc. Nous sommes réunis ici pour servir votre curiosité en satisfaisant la nôtre... Vous disiez, M. Auguste?

-- Je disais que je savais que vous aviez modifié le rasoir, car vous l'avez remplacé dans le mauvais tiroir.

-- Votre histoire de tiroir est possible mais je sais pertinemment que vous ignoriez qu'il était modifié. Vous mentez.

C'était ridicule de ma part. Avec le bain de tout à l'heure, ce Bacon plutôt gras est mieux informé que moi sur le passé, le présent et surtout, sur l'avenir de ma situation. Alors, pas de fuite possible de ce côté.

Il va falloir jouer serré et inventer, quoi dire à quelqu'un qui vous a vidé le crâne avant de vous manger froid? En attendant de connaître la fin de mon histoire, interrogeons notre bonhomme qui semble aussi volubile que grassouillet. On se contente de comprendre la vie quand on n'a pas les moyens de la contrôler.

-- Où est ma femme?

-- Dans votre chambre. Elle se repose.

-- Vous ne lui avez rien fait, n'est-ce pas?

-- C'est inutile, elle ne sait rien et de plus, on vous a. C'est amplement suffisant.

Bonne nouvelle, ma dulcinée est en sécurité. Passons au point deux.

-- Au fait, félicitations pour le Ministre Thibodeau. Vous avez osé faire ce que tous les contribuables rêvaient depuis longtemps.

-- C'était un accident. Le vieux était tellement têtu qu'il nous a dit bonsoir sans avertissement. On n'a rien pu tirer de ce bonhomme.

-- Et ça vous arrive souvent de faire des petites erreurs?

-- Rarement, mais que voulez-vous, le calcul du bon dosage tient à une quantité étonnante de facteurs. Des erreurs d'évaluation arrivent parfois.

-- Et ce labo sert à fabriquer votre élixir de vérité?

-- C'est exact.

J'avais en face de moi un dur au coeur tendre. Au lieu de torturer ses victimes pour les faire parler, il les endormait doucement, sans douleur. C'est plus propre que d'écarteler les gens à qui mieux mieux.

-- Mais à quoi servent toutes les confidences recueillies?

-- Vous ne pouvez pas savoir le prix d'une information privilégiée; c'est très lucratif.

-- Qui est votre client?

-- Tous ceux qui en ont les moyens sont nos clients, M. Auguste!

Il m'explique comment il procède pour engraisser son coffre qui est certainement plus bedonnant que le mien. Lorsqu'il obtient une information intéressante, il contacte un client potentiellement intéressé pour la lui vendre à gros prix. Il offre aussi un service d'information pour des personnes sélectionnées; une entreprise, intéressée par les activités d'un individu, peut acheter les services

de ce centre pour que l'individu en question passe à table et livre tous ses secrets. C'est, paraît-il, extrêmement instructif et payant.

-- Par exemple, vous seriez surpris de connaître la somme d'argent qu'une entreprise spécialisée dans la fabrication d'armement est prête à investir afin de connaître les projets de dépense en équipement du ministère de la Défense.

-- Et ça fonctionne bien?

-- Des fortunes, M. Auguste, des fortunes! Pensez-vous que les simples revenus de ce centre de thalassothérapie puisse se payer tout le luxe de ce manoir? Cela a coûté une fortune, M. Auguste.

A l'entendre prononcer le mot "fortune", il est facile de deviner le talon d'Achille de M. Bacon. La riche décoration du centre est destinée à attirer la crème de la société qui, innocemment, se fait dorloter en livrant des informations importantes susceptibles d'intéresser un acheteur. Les possibilités de cette machination sont illimitées; elle vont du simple chantage aux détournements de fonds. Une phrase de M. Truman me revient en tête: "On n'attire pas les mouches avec du vinaigre".

--Et pourquoi n'avez-vous pas arrêté les opérations puisque vous saviez les véritables motifs de ma présence ici?

-- A vous regarder, je ne croyais pas que vous perceriez le mystère. Vous avez été très chanceux dans cette histoire, M. Auguste. Votre découverte du labo dans la cave du centre était accidentelle et elle nous a mis dans un véritable embarras. Tout déménager de nuit en silence n'a pas été facile, croyez-moi. Ce déménagement m'a incité à venir sur place; je voulais personnellement régler votre

cas.

Votre bain à l'eau bouillante était aussi un événement imprévu. Cette malchance vous a permis d'éviter un interrogatoire qui nous aurait été très instructif pour déjouer vos plans.

-- Si j'ai bien compris, quand je vous racontais dans mon sommeil que j'avais découvert un indice, vous le faisiez disparaître pour brouiller les cartes.

-- Vous avez tout compris. J'avoue que j'ai eu un plaisir fou à vous suivre de loin dans vos recherches! Je me suis réellement amusé! La fois du cadenas sur la porte de la chambre froide et...

-- Le cadenas, c'était vous!

-- Bien sûr!

Ce monsieur, qui a le culot de s'appeler Bacon, me raconte que mon sévère régime avait pour but de m'affaiblir et surtout de me pousser à bout afin que je quitte le centre en claquant la porte. C'est lui qui a cadenassé la chambre froide dont je rêvais. De plus, en apprenant que je déteste les aubergines, il en a constitué l'aliment principal de ma diète. C'est immoral! Qu'il m'endorme pour connaître mes plus intimes secrets, passe encore, mais me priver de nourriture, c'est vraiment un acte qui me pousse à la révolte. Donnez-moi mes mains que je l'étrangle! Donnez-moi mes mains!

Calmons-nous, il ne faudrait surtout pas offenser celui qui a le plein contrôle sur ma destinée.

-- Et vous qui savez tout, que va-t-il m'arriver maintenant?

-- Que voulez-vous savoir? La version officielle ou la réelle?

J'ai un point faible, je suis curieux.

-- Les deux, si ce n'est pas trop vous demander?

-- Pas du tout, M. Auguste. Vous allez apprécier, je crois. Commençons par la version officielle. Dans quelques heures, votre femme commencera à s'inquiéter de votre absence. Elle vous cherchera partout et bien entendu, elle ne vous trouvera pas. Même histoire pour Catherine (Béatrice de son vrai nom) qui, elle aussi, sera introuvable. Après une fouille complète de l'auberge; on découvrira, dans la chambre de Béatrice, son journal dans lequel elle raconte son fol amour pour vous et votre projet de voyage afin de fuir votre encombrante femme. L'enquête de la police conclura que vous êtes en fugue amoureuse et disparus on ne sait où. La scène de mercredi soir où votre épouse a démoli votre chambre justifiera grandement votre geste de changer de vie avec une femme douce et belle comme Béatrice. Même votre bon ami Truman qui vous a aidé à séduire Béatrice témoignera en faveur de cette hypothèse.

-- Vous oubliez un détail, M. Bacon.

-- Lequel?

-- Mes patrons ne croiront pas cette histoire.

-- Pourquoi cela?

-- Parce que c'est eux qui m'ont ordonné de séduire Béatrice. Ils savent très bien que je suis loin d'être l'amoureux fou que vous voulez leur faire croire. Et de plus, ils vont venir chercher ici.

-- Je suis d'accord avec vous. Mais que vont-ils trouver quand ils auront reconstruit leur explosif bureau?

-- ...

-- Rien, M. Auguste, absolument rien... Nous serons tous partis très loin avec tout ce matériel et attendrons patiemment que les esprits se refroidissent. De votre côté, "vos patrons" ne découvriront aucune trace de vous et ils agrafferont votre photo dans la colonne des agents déserteurs. Avouez que vous auriez bien aimé changer de carrière et disparaître à jamais des ordres de votre patronne.

Il a raison; l'idée va sûrement traverser l'esprit de Reine Mère. Surtout, depuis qu'elle me soupçonne de dévoiler ma véritable identité à qui veut l'entendre. Son histoire n'est pas parfaite mais quelle importance! C'est la seule que les gens auront à se mettre sous la dent. De plus, elle est croustillante et vraisemblable.

-- C'est bien gentil tout cela, mais où serons-nous, Béatrice et moi?

-- Béatrice s'envolera très bientôt vers l'Europe avec Adrien qui portera votre nom sur un passeport trafiqué. Ils auront l'air d'un beau petit couple en vacances.

La version officielle ne fait pas de moi un héros. Ma femme me détestera royalement, convaincue que je suis en escapade illimitée avec ma maîtresse. Reine Mère, de son côté, patrouillera la planète afin de me retrouver et calmera sa colère en privant ma famille de mon fonds de pension. Son coeur est assez dur pour mettre ceux que j'aime à la rue uniquement pour assouvir sa soif de vengeance.

-- Et si on retrouve Béatrice?

-- Elle dira que vous vous êtes séparés après une dispute et qu'elle ne vous a plus revu depuis.

Comme si j'étais du genre à faire des chicanes de ménage...

-- Ça va pour Béatrice, mais moi là-dedans?

-- Là, il faut se tourner vers l'aspect réel de votre histoire. Avez-vous une petite idée de ce qui vous attend?

J'ai bien peur de comprendre... Ce qui m'attend n'est certainement pas très rose et la logique le veut ainsi. Officiellement, je suis quelque part en Europe et on me cherchera là-bas. Je ne dois donc pas être ici. Et si je ne suis pas ici, je suis nulle part... Là, ma crainte prend le dessus sur ma curiosité. Je ferme les yeux et j'attends. Je n'ai pas envie d'entendre comment sera exécutée ma sentence de mort.

-- Je sais que vous connaissez un certain M. Lauberivière...

C'est drôle, j'avais le pressentiment qu'il allait introduire son explication par le nom de ce bonhomme mystérieusement calciné dans sa chambre.

-- Vaguement, oui...

-- Mieux que cela, je crois. Cet homme, pour vous rafraîchir la mémoire, a été retrouvé sans vie et en cendres dans la maisonnette que vous occupiez. Le bout de jambe et le peu de dégât causé restera une énigme pour la police pendant encore longtemps. Etes-vous intéressé à connaître la suite?

-- Pourquoi pas, tant qu'à être si bien parti...

M. Bacon ne se laisse pas prier et assoit sa graisse à mes côtés pour bien observer l'expression de mon visage quand il m'expliquera la technique utilisée pour mon exécution.

-- Il y a environ deux ans, un couple américain nous a été envoyé par la

N.A.S.A. afin de vérifier si l'un d'eux faisait quelques trafics illégaux. Vous voyez, notre "entreprise" sait rendre aussi de grands services à ceux qui savent nous apprécier.

Le couple était blanc comme neige, mais j'ai profité du sommeil de la dame, qui est un véritable génie, pour qu'elle me dessine les plans d'un petit appareil jalousement gardé secret par les Américains. Il s'agit d'un canon laser qui a des capacités destructrices vraiment étonnantes. Cet appareil peut en quelques minutes pulvériser pratiquement n'importe quelle matière à condition que sa cible soit située à moins de cinq mètres. N'est-ce pas surprenant?

-- ...

-- M. Lauberivière a été la première personne à goûter au chatouillement que provoque cet appareil. Vous seriez surpris de la rapidité avec laquelle il exécute son travail. Le tir est si puissant et la chaleur est telle qu'il n'y a presque pas d'odeur qui se dégage de l'objet carbonisé; juste un peu de fumée, c'est tout.

-- Pourquoi alors lui avoir laissé sa jambe gauche, il aurait été beaucoup plus simple de le faire disparaître entièrement?

-- La réponse est amusante. J'avais lu un article sur des gens retrouvés brûlés sans raison apparente. Pour remercier M. Lauberivière de sa "collaboration", j'ai pensé qu'il méritait de passer à la postérité en devenant un mystère et une énigme pour l'humanité. De plus, imaginer la police tentant d'établir un lien entre l'originale disparition de M. Lauberivière et les autres phénomènes analogues m'amusait au plus haut point!

-- Que vous avait fait ce monsieur?

-- Rien de bien particulier, il avait simplement surpris une conversation qui pouvait nous être néfaste. Nous n'avons pas eu le choix, tout comme nous ne l'avons pas dans votre cas. Je suis profondément désolé, M. Auguste... Ce n'est pas de gaieté de coeur que je dois vous faire disparaître.

Bon, finalement, je connais l'histoire. Une seule question encore et mon interrogatoire sera complété. J'espère qu'il me répondra; je ne veux surtout pas crever en ignorant ce détail pour l'éternité.

-- Une dernière chose: que fait le Ministre Beauchemin dans toute cette histoire?

-- C'est l'associé principal de cette affaire. Il nous amène souvent des gens intéressants et il nous fournit toutes les informations pertinentes de son ministère. Cela vous surprend?

-- Un peu, oui...

J'imaginai une histoire plus romantique, comme le ministre dévoilant tous ses secrets d'État par amour pour la belle Béatrice ou quelque chose comme ça. Eh bien, non, toujours l'argent... C'est dommage, il avait presque l'air honnête, celui-là...

-- Je pensais que lui et Béatrice...

-- Vous voulez sans doute parler de leurs ébats dans la cuisine. De leur aventure, j'avoue connaître peu de détails. Sans doute, Catherine se protège en... comment dire... entretenant de bonnes relations avec son protecteur.

-- Protecteur?

La dernière phrase avait des allures de parabole. Je n'étais pas certain

d'avoir bien compris. Devant ma perplexité, M. Bacon se fait plus précis.

-- Pour être plus clair, Monsieur le Ministre abuse d'une électricité en la contraignant à certaines activités en échange de quoi, il lui assure une sécurité d'emploi disons... élargie.

Si j'ai bien compris, ma Catherine la Grande semble contrainte à bien des "activités". En plus de servir de façade comme administratrice du centre, elle doit aussi répondre aux exigences du grand patron. A chacun son purgatoire; celui de Béatrice est gros et laid, c'est tout.

-- Je pensais que Béatrice était un maillon important de votre organisation.

-- Le rôle de Béatrice est ridicule.

-- Ah oui? Elle est pourtant aux premières loges.

-- Peut-être mais elle ne connaît même pas la recette pour obtenir des confessions; il n'y a qu'Adrien et moi qui connaissons cette complexe formule. Béatrice est "aux premières loges" comme vous dites parce que son bon samaritain le veut bien.

-- Autrement dit: plus de Beauchemin, plus de Béatrice.

-- Vous avez tout compris. Vous ne pensiez pas qu'un ministre puisse exercer un tel chantage, n'est-ce pas?

-- Pas vraiment, non...

-- Que les gens sont naïfs! Ils croient encore aux sourires et aux poignées de mains de nos élus; c'est à vous faire pleurer. Vous devriez assister à une confession provoquée de l'un d'eux. Vous changeriez de pays à la première occasion.

- Ah oui?
- Mais vous reviendriez vite.
- Pourquoi?
- Parce qu'ailleurs, c'est pire...
- Ah bon...

Ces considérations politiques ne m'intéressent pas vraiment mais cela fait gagner du temps. Pourquoi gagner du temps? Bonne question. Je ne sais pas encore, un miracle sans doute, ou une intervention divine.

Quand je sens sérieusement l'approche d'une idée moche et envahissante (comme la mort, par exemple...) j'ai toujours une pensée hors contexte qui prend le plancher de mon grenier pour m'éviter de craquer. Présentement, je pense à cette clôture que j'ai payée à grands frais et que je ne verrai jamais. J'essaie de chasser cette idée pour la remplacer par des images de Marie et de Suzanne. Rien à faire. La clôture avec mon furet de voisin caché derrière occupent toute ma tête. Je suis loin des nobles pensées des héros de Shakespeare et de Racine.

J'imagine mon pied et mon mollet servant de base de lampe dans le salon nouvellement décoré de la maison (ma femme a réduit l'existant en poussière...). Je ne rigole pas. Je ne veux pas terminer ma carrière comme pied de lampe. Une matraque, un arrache-clou, n'importe quoi mais pas un pied de lampe!

Regardez votre jambe gauche et dites-moi franchement. Est-ce que vous la verriez dans votre salon sous un abat-jour?

CHAPITRE DIX-SEPT

Lundi, 18 h 18

– Vous ne trouvez pas
que vous êtes gâté, M.
Auguste?

– Dans un certain sens,
oui...

Adrien le pitonneux travaille gaiement sur son télex. Depuis que j'ai repris conscience, il n'a pas cessé de pitonner. On croirait qu'il doit rendre des comptes à tous les agents d'assurance de la planète. Maurice Bacon élabore de son côté une potion et prend un temps fou à mesurer et à remesurer. C'est un perfectionniste qui a le geste lent et calme comme un bourreau qui sait l'importance de son devoir. Ces deux mafiosi m'ignorent complètement depuis un bon moment, trop concentrés sur leur tâche respective.

Pour ma part, je ne peux même pas me tourner les pouces tant mes sangles emprisonnent mon maigre corps. J'ai beau me contorsionner à me couper le souffle, rien à faire. M. Bacon met autant d'acharnement à saucissonner ses victimes qu'à travailler dans son labo. Je suis une sorte de crucifié sans bras ou un grand méchoui sur le point d'être cuit et que l'on ne mangera pas.

Le seul point positif de mon aventure est que j'ai réussi ma mission. J'ai toutes les informations pour faire un rapport complet à Reine Mère. On ne pourra pas dire que je fais mon boulot à moitié...

Seule contrariété: malgré ma sentence de mort, j'ai encore faim. Depuis dix jours, j'ai tellement été privé de nourriture que ma fin tragique ne me coupe même pas l'appétit. Je mangerais bien une lasagne... Peut-être que M. Bacon se montrera sensible à ma demande, gros comme il est. De toute façon, au point où j'en suis, je ne risque rien d'essayer. Le voilà justement qui se dirige vers moi, une éprouvette à la main.

-- Je vous recommande fortement de boire ce petit cocktail que j'ai préparé spécialement pour vous.

-- Qu'est-ce que c'est?

-- Un anesthésiant qui vous tiendra loin de la douleur. Voyez que je suis sensible aux souffrances d'autrui. Quand vous serez de l'autre bord, n'oubliez pas d'en glisser un mot à saint Pierre.

Ce Bacon possède un sens de l'humour précambrien; il s'entendrait à merveille avec mon voisin. Néanmoins, pour voir un bon côté à cette histoire, il m'annonce que je vais devenir le premier homme à se voir mourir de façon non naturelle et au ralenti. Son liquide brunâtre a la propriété d'enlever le mal mais il me gardera malheureusement conscient afin que j'assiste à ce spectacle unique.

-- Vous seriez gentil de me faire vos commentaires. Je suis très intéressé à connaître les réflexions d'un individu se voyant disparaître peu à peu.

Ce corps débordant de partout a le culot de me demander mes impressions sur mon extermination! Interroge-t-on les cadavres qui rôtissent dans leur four crématoire? Non. On respecte leur non-vie. Ce que je vais faire ici est tout le contraire de naître. A la place d'entendre le médecin dire: "Je vois la tête!", M. Bacon dira: "Vous n'avez plus de pieds." Je serai le premier homme à vivre un "désaccouchement" et en supplément gratuit, j'assisterai en direct à l'événement.

La demande de ma tranche de Bacon ne sera pas acceptée si ce monsieur ne m'accorde pas une faveur. Change pour change. S'il ne me fait pas de cadeau, je ne lui en ferai pas non plus. Ma monnaie d'échange demandera encore un peu de temps et c'est tant mieux. Tant que je serai en vie, j'entretiendrai mon désespoir...

-- J'accepterais avec joie, mais je crains que cela soit impossible.

-- Comment cela?

-- Voyez-vous, j'ai tellement peu mangé que mes idées se brouillent de temps en temps. Mon ventre est si creux que l'on pourrait y organiser des visites guidées.

M. Bacon est coincé entre deux feux. En finir au plus tôt avec ce pacifique gênant et affamé ou encore perdre un peu de temps et profiter au maximum d'une participation inespérée.

Il opte pour l'avancement de la science.

-- Si je dis oui, vous me promettez que vous participerez?

-- Assurément. Je le jurerais bien sur ma vie mais cela ne veut plus rien dire maintenant.

-- C'est d'accord, mais vous avez droit à un seul choix, rien de plus.

-- C'est le dernier repas d'un condamné et vous le privez d'un repas complet?

-- C'est à prendre ou à laisser.

J'aurais cru ma marge de négociation plus grande mais, couché comme je suis, je ne peux même pas demander à mes mains d'appuyer mes paroles. J'ai donc un seul choix. Je n'ai pas d'hésitation, je saute sur un dessert. Quand on apprend que l'on va disparaître dans quelques instants, on se fout pas mal de sa ligne. Mais lequel choisir? Il est très difficile de répondre à cette question. Une mousse aux fruits? Une crème caramel? Un forêt noire? Non, j'ai trouvé. Je choisis le dessert qui incarne tous les fruits défendus de la terre et qui va remplir mon estomac en un éclair (au chocolat...): le gâteau au fromage! Je sais que ce n'est pas le choix le plus noble dans les circonstances mais il vaut mieux être un

cochon content qu'un autrui distingué et malheureux.

-- Adrien, va me chercher un beau gros morceau de gâteau au fromage. M. Auguste a une fringale.

-- Tu ne penses pas que l'on devrait en finir au plus tôt...

-- Va chercher le gâteau, je te dis.

L'esprit scientifique de M. Bacon donne un petit sursis à mon exécution. Ma demande a un autre avantage auquel je n'avais pas pensé: pour manger ce dessert, j'aurai au moins une main de libre et avec cette main, je pourrai tenter quelque chose. Mais quoi? Telle est la question.

Adrien revient avec un morceau beaucoup moins grand que je ne l'espérais. Il le donne à M. Bacon qui s'assoit à côté de moi une serviette de papier à la main. Merde... Ce gros gras se donne la mission de me nourrir comme un poupon! Je reste attaché et je dois avaler au rythme de ce distributeur de gâteau à fromage. Dans le temps de le dire, le dessert est englouti. J'ai à peine eu le temps d'apprécier et mon bonhomme ne m'a même pas offert de café. Le savoir-vivre se perd de plus en plus et personne ne va à sa recherche...

-- Vous ne trouvez pas que vous êtes gâté, M. Auguste?

-- Dans un certain sens, oui...

-- Je suis content de vous l'entendre dire. C'est l'heure du digestif maintenant.

Mon digestif est le liquide brunâtre servant à éliminer les douleurs physiques de mon exécution. Là encore, je n'ai pas eu le temps d'y goûter vraiment. Bacon a failli me noyer en déversant le contenu de l'éprouvette. J'ai

reniflé toutefois la forte odeur de médicament.

-- Maintenant, détendez-vous. Nous attendons que l'anesthésiant fasse son effet et on commence tout de suite après.

Ma fin ne tardera pas, je ne me sens déjà plus la langue. J'ai l'impression d'être chez un dentiste qui aurait utilisé une seringue démesurée. Après la langue, le menton, le nez, la gorge et progressivement, le corps en entier s'engourdit en picotant. Je me sens gros et mou, comme un vieux mammouth mouillé.

-- Comment vous sentez-vous maintenant?

Je veux dire quelque chose d'inintéressant mais ma langue trébuche contre mes dents ou une joue, je ne sais trop. J'ai les lèvres si molles qu'elles doivent sûrement pendre jusqu'à terre. Tout ce qui est sorti de ma bouche est un son plaintif et hésitant. Bacon a un sourire satisfait en voyant le légume étendu devant lui.

-- Je crois que l'on peut commencer maintenant.

Je ne suis pas de son avis et je balance la tête pour le contredire.

-- Qu'est-ce qu'il y a, M. Auguste?

-- Vmes bieps...

-- Vos pieds? Qu'est-ce qu'ils ont vos pieds?

-- Dsiendibes...

-- Sensibles? Vos pieds sont encore sensibles, c'est ça?

-- Voui...

J'ai l'impression de vivre un retour d'âge et d'être en pleine adolescence, incapable de prononcer une syllabe correctement. Ce Bacon con s'amuse à me

traduire en souriant bêtement. Sa condescendance m'exaspère.

Je ne sens plus mes pieds depuis déjà un certain temps mais c'est la dernière idée que j'ai dénichée pour retarder le moment fatidique. Combien de morts, attendant leur crémation, ne protesteraient-ils pas haut et fort pour étirer leur vie de cadavre une heure de plus? Posez-vous la question. Hein? Combien? Alors, ne riez pas de moi...

-- Voyons voir vos pieds.

M. Bacon prend un petit objet dans un tiroir et se stationne à mes pieds.

-- Ce que j'ai dans la main est une aiguille, M. Auguste. Quand vous sentirez quelque chose, vous me le dites, d'accord?

- Djachord...

Il faut que je me concentre. Je ne vois pas où ce Bacon me pique avec son épingle. Moi qui suis normalement si chatouilleux, je sentirai certainement quelque chose. J'espère...

-- Là?

-- Voui...

-- Là ?

-- Ouille!

-- Et là?

-- Vc'est vire!

-- Je vois...

Bacon s'éloigne, rince son aiguille et la range silencieusement dans son tiroir.

-- Pensez-vous que nous devons attendre encore un peu avant de commencer notre expérience?

Je fais un signe de tête affirmatif.

-- Pour ma part, je ne le crois pas. Voyez-vous, M. Auguste, je ne vous ai jamais touché....

-- Ah bgoouon...

-- Belle tentative, mais c'est raté! Cette fois, allons-y. Adrien!

Le collègue attendait patiemment l'ordre de préparer le matériel pour ma désintégration. En sifflotant, il retire d'un placard un appareil qui ressemble étrangement à un aspirateur, sauf que son fil électrique est trois fois plus gros que la normale. Il branche le fil dans une énorme fiche sur le mur. Le temps de quelques notes, tout est prêt; il n'y a pas à dire: on n'arrête pas le progrès...

Bacon prend le manche de l'appareil d'une main et s'amuse à le faire tourner au-dessus de ma tête.

-- Il faut attendre une petite minute pour réchauffer cette merveille. Patience, il n'y en a plus pour longtemps... Dans quelques instants, vous assisterez à un spectacle surprenant.

Je voyais embrouillé maintenant. Selon toute logique, des perles de sueur (probablement froides) glissent doucement de mon front à mes yeux et doivent me brûler sérieusement. A ce moment, j'ai peut-être le nez qui coule ou bien j'ai uriné dans mon peignoir; je ne sais pas. Je ne sens rien.

-- Ça y est! Etes-vous prêt, mon cher M. Auguste?

-- Nan...

-- C'est dommage que vous ne le soyez pas. Je me vois dans l'obligation de me passer de votre autorisation. Adrien, LASER!

* * *

Je suis mort, c'est certain. En entendant le terrible mot, un grand voile obscur a recouvert mes yeux. Il n'y a pas de doute, je suis mort. Je ne sens plus mon corps et il fait affreusement noir. Est-ce cela la mort?

Peut-être ai-je simplement perdu connaissance, mais je ne crois pas que je serais aussi mentalement présent.

Donc, je suis mort sur le coup. Ce Bacon s'est peut-être trompé avec son canon laser. Je suis une autre victime de la technologie moderne comme le pauvre petit chat de ma tante Agatha. Cette vieille tante qui avait eu l'ingénieuse idée de sécher son matou dans son four micro-ondes...

-- Merde!

Qui a dit ça?

-- Adrien, va voir à l'auberge, si c'est pareil.

Rectification. Je ne suis certainement pas mort. Je ne sens rien et je suis aveugle. M. Bacon semble frirer pour des raisons que j'ignore. J'entends les pas précipités d'Adrien qui revient.

-- C'est pareil là-bas, patron. Mais vous savez pas le plus important.

-- Quoi encore!

-- La voiture de Catherine n'est plus là.

-- QUOI! As-tu une lampe de poche?

-- Oui, juste ici...

Adrien allume sa torche et une veilleuse envahit le labo. Deuxième rectification. Non seulement, je ne suis pas mort mais je ne suis pas aveugle non plus. Je ne sens toujours rien mais cela n'a rien de surprenant. Je commence à en avoir l'habitude. La bonne nouvelle est que, selon toute vraisemblance, il y a eu une panne de courant! C'est incroyable, n'est-ce pas? On ne voit cela que dans les vieux films américains!

Du peu que je vois, Bacon brasse nerveusement dans le bas d'une armoire. Je crois que le vent a tourné; sa belle assurance s'est éteinte en même temps que le réseau électrique.

-- Où as-tu mis ce foutu détonateur?

-- Là, mais il n'y est plus...

-- Béatrice, c'est cette conne de Béatrice qui l'a pris.

-- Pour en faire quoi?

-- Pour faire sauter la centrale électrique, bougre de crétin! Allons voir dans sa chambre.

Mes deux compères s'éloignent en courant et me laissent dans le noir le plus complet. Si j'ai bien compris, la belle Catherine a fait un coup d'éclat pour empêcher ces deux rigolos de me transformer en engrais à pelouse. S'il faut juger les gens à leurs actes, Catherine a deux points de plus à la colonne "vertu".

Mais qu'est-ce qui l'a poussée à faire un tel geste? Je la devinais sensible mais au point de se mettre ces deux tortionnaires à dos, c'est plutôt exagéré. Il

doit y avoir une raison. M. Bacon et la tête d'oeuf frisée reviennent en courant.

-- Petite modification dans le programme de la soirée, M. Auguste. Pour des raisons hors de ma volonté, je dois vous priver du petit spectacle 100% laser que je vous avais promis.

-- Z'est fas grave...

-- J'ai eu l'idée de remplacer ce numéro par un autre en vous faisant sauter, mais l'équipement nécessaire pour ce feu d'artifices a été utilisé dans un autre but.

-- Z'est fas grave...

-- Par contre, pour ne pas que vous ayez le sentiment d'avoir perdu votre soirée, je vais vous présenter un petit feu improvisé. Puisque nous n'avons pas le temps de faire nos valises, nous serons contraints de les anéantir afin de nuire quelque peu aux recherches de la meute policière qui ne devrait pas tarder à arriver.

-- ...

-- A vrai dire, il n'y a pas grand chose de changé, vous serez réduit en cendres d'une autre façon, voilà tout. J'espère que ce petit contretemps ne vous choque pas trop.

Il n'y a rien à répondre. L'idée de jouer les sorcières moyenâgeuses brûlées vives était beaucoup moins séduisante que de disparaître sous le faisceau d'un rayon laser. Il y a toutefois un avantage certain. On retrouvera mon corps parmi les décombres et ma famille aura droit à tout le traitement royal de mon assurance-vie; la dépense fera suer Reine Mère qui aura toutefois de meilleurs sentiments à mon égard. Dans le fond, ce que m'annonçait ce gros lard blanc était

une bonne nouvelle.

L'homme qui manipulait les rayons laser avec la finesse d'un bijoutier, a toutes les misères du monde à allumer un petit feu dans une poubelle. Avec maints efforts et beaucoup de papier, Bacon réussit à produire une flamme qui bientôt lèche un des murs de cette grange principalement constituée de bois. Les adieux semblent superflus. Bacon ne me salue même pas en sortant. Il referme la porte en poussant un soupir gros comme un sacrifice.

Engourdi et ligoté, je suis réduit à être le spectateur combien passif de ma crémation. Combien de temps vais-je survivre encore? La fumée s'échappe par une grille de ventilation située au plafond. Ce qui veut dire que malheureusement, je ne mourrai pas étouffé mais bien brûlé quand le toit de cette grange s'écroulera et que la braise rôtira lentement mon petit corps. Le feu crépite gaiement et la chaleur à l'intérieur doit être terrible. Heureusement, je ne sens rien. Peut-être que ma peau a commencé à faire des cloques d'eau, je ne le sais pas. Ma vision s'embrouille encore.

Je ferme les yeux...

Une plaisanterie me vient en tête soudainement et elle est très à propos. Savez-vous la différence entre une bûche de bois et un Juif? Réponse: Le Juif crie quand on le brûle... Elle n'est pas drôle, hein? C'est un ancien combattant qui me l'a racontée. Il avait perdu ses parents juifs dans un de ces grands fours de la mort. Il m'a raconté cette histoire mais il ne la trouvait pas drôle. Pas parce qu'il est Juif, mais parce qu'il est un homme comme tous les hommes. L'humain crie quand il souffre, quand le mal prend le dessus sur la vie.

* * *

Devrais-je crier?

Je ne pense pas... Qui pourrait entendre un mec qui hurle dans un bâtiment en flammes la nuit au bord d'un cinquième trou? Personne à part les lièvres et les perdrix si elles se sont remises des hurlements de ma femme.

Ma femme! Ma douce femme que j'ai toujours aimée... Si la semaine n'avait pas eu de mercredi, l'aurais-je aimée davantage? Ces mercredis donnaient de la couleur à ma vie. (C'est bizarre, je viens de m'exprimer à l'imparfait.) J'espère que sa jambe va mieux car elle en aura bien besoin pour diriger ce grand bateau qu'est notre maison. Mes deux moussaillonnes devront être fortes, elles aussi. Elles vieilliront très vite d'un seul coup. Quand le Papa s'en va, on en prend un peu sur soi...

J'aurai vraiment tout fait à l'envers sur cette terre. Je finis ma vie en poussant des balbutiements de poupon et je suis incinéré avant de crever...

Je n'ose pas ouvrir les yeux. Cela ne doit pas être très beau. Je dois surtout ne pas être très beau...

Dois-je crier comme tout le monde crie dans ces circonstances? Comme ceux qui lâchent le volant de leur voiture au lieu de garder la tête froide afin d'épargner leur vie et celles des autres. Doit-on faire toujours comme tout le monde, comme ces gens qui applaudissent lorsque leur avion atterrit sans dommage?

Bien non... C'est foutu, voilà tout.

Alors bonne nuit, bons rêves, pas de puce, pas de punaise!

"Des vacances de rêve", avait promis Reine Mère...

* * *

Je me promets de venir la hanter, celle-là...

CHAPITRE DIX-HUIT

Lundi, 20 h 47

**Le remords est le propre
de l'homme...**

-- Bordel de merde! Respire, gros con! Je ne vais pas passer la soirée à t'embrasser, espèce de pédé!

Je connais cette voix et je suis en quelque sorte un peu déçu. Je m'attendais aux regards tendres de mes parents et aux caresses des vacances éternelles. Je voulais pleurer à chaudes larmes dans leurs bras. Mais non, je me fais engueuler comme du poisson pourri.

Un retard dans l'échéance...

-- Qu'est-ce que t'attends, Auguste? Que je vire Krishna? Tu peux toujours crever...

Mon bon ami Antoine, qui est sans doute le meilleur menteur du monde des vivants, fait ce que la petite école nous obligeait à appeler "la respiration artificielle". L'expression "bouche à bouche" était fortement réprimée, car elle laissait entrevoir une activité qui mène le monde depuis... qu'il existe justement.

Si je suis réduit à entendre les conneries d'Antoine et à faire des réflexions sur mon éducation puritaine passée à protéger mes fesses des regards un peu trop paternels de certains frères, c'est que je ne suis pas encore mort. Je ne sens rien, je ne vois rien. Ai-je les yeux fermés? Je ne sais pas. Ouvrons un oeil pour voir (cette situation a un arrière-goût de déjà vu...)

-- Enfin, c'est pas trop tôt. Ça m'aurait fait de la peine de brûler mon linge pour un gars qui ne se donne même pas la peine de bouger quand on le lui demande.

Antoine est à genoux à côté de moi. Il a l'air de la Vierge Marie priant devant la dépouille de son fils. Derrière lui, un immense brasier éclaire la nuit.

-- Bde quoi z'ai l'air?

-- Qu'est-ce que tu dis?

-- Bde quoi z'ai l'air?

-- Écoute, mon vieux, si t'es pour dire des conneries, moi je te laisse là et tu te débrouilles seul, O.K.?

Ce pauvre Antoine ignore tout du cocktail engourdissant de M. Bacon. Je ne lui en veux pas mais je suis curieux et je ne vais pas corriger ce défaut ce soir.

-- BDE QUOI Z'AI L'AIR!

-- De quoi t'as l'air? Comme d'habitude mon Auguste, t'as l'air de rien...

J'aime bien Antoine. Il a toujours le mot juste pour vous embellir une journée mal commencée. En termes plus corrects et plus gentils, mon ami voulait dire que les flammes qui formaient la toile de fond infernale du drame que je venais de vivre n'avaient pas fait disparaître ma grâce. Mais Antoine n'a jamais vraiment vibré pour les belles lettres et la poésie. C'est plutôt le genre pompe funèbre bon marché où on vous enterre dans une fosse commune grande comme un terrain de football. Il avait sa classe à lui, disons.

-- Pqui th'as dzi que z'étais zici?

-- Dis donc, Auguste, t'as fumé ou quoi?

-- Nan, nan, zdrogze.

-- D'accord, on verra. Mais faudrait pas ambitionner, hein? Peux-tu marcher?

-- Dje zais pas...

-- Alors, on va essayer. Il y a pas mal de choses à faire ce soir.

Comme dans toute entreprise, les premiers pas sont toujours les plus difficiles. La petite marche jusqu'à la voiture m'aide à reprendre l'usage de mes membres. Antoine me raconte comment il a abouti près de cette grange pour me tirer d'embarras.

-- A la réception de mon hôtel, j'ai reçu un message. Sur le bout de papier, il était écrit: "Le rasoir est branché". J'ai sauté dans ma voiture et me voilà. De plus, ça prend pas un génie pour comprendre que quand le système téléphonique et le réseau électrique pètent en moins de 24 heures, il y a certainement du Auguste là-dessous. Il n'y a que toi pour faire des trucs pareils.

C'est un peu vrai, je suis un non-violent et je préfère tout faire sauter que de sacrifier une vie humaine; c'est spécifiquement spécifié sur mon contrat d'embauche (celui que je n'ai jamais vu). Ça coûte plus cher en matériel, mais chacun sa technique, non? Encore heureux qu'Antoine n'ait pas eu vent de l'incendie dans la cave de l'auberge. Il en riait une bonne partie de la soirée.

Plus sérieusement, si Antoine est débarqué à temps, c'est grâce à la grâce de la gracieuse Catherine qui, décidément, s'est transformée en modèle de vertu.

Pour se rendre jusqu'à ma retraite enflammée et me sortir de cette fâcheuse position, Antoine avait filé mes deux rigolos qui couraient dans la nuit; leur aspect louche l'avait incité à les suivre.

-- Quand tu vois une grosse boule blanche et un grand piquet noir courir comme des fous, tu les suis. Il y a sûrement un problème là où ils vont.

Et le problème, c'était moi.

* * *

Ma mission est terminée et le reste n'est plus de mon ressort. Je n'ai qu'à faire mon rapport et ensuite je pourrai rentrer chez moi. Pendant ma captivité, on avait rétabli les communications téléphoniques. La patronne n'entend pas à rire; pour elle, cette histoire est loin d'être terminée.

-- Alors, il paraît que vous vous amusez à poser des bombes un peu partout?

-- Ce n'est pas moi, je vous le jure.

-- On verra. Au rapport.

C'est tout à fait elle: aussi sensible qu'une souffleuse à neige. Les seuls rapports qu'elle partage avec le monde extérieur sont ceux qui se rangent dans un classeur. Je ne lui raconterai pas ma vie; je déballe.

-- Il y a trois individus qui droguent les gens sans leur consentement pour connaître leurs plus intimes secrets.

-- Avez-vous tâté de cette drogue, Auguste?

Et voilà, elle ne perd pas un instant pour me sauter au cou. Je risque gros mais mentir à Reine Mère est un aller simple pour le purgatoire et on m'a assez purgé dernièrement pour me couper l'envie de recommencer.

-- Oui et je peux vous affirmer que cela fonctionne à merveille.

-- Ils savent donc tout de vous?

-- Et de vous aussi, Reine Mère...

Ma patronne n'est pas heureuse mais je n'y suis pour rien. Est-ce ma faute

si j'ai dormi dans une sauce qui ne connaissait pas le sens du mot "confidentialité"? Reine Mère réfléchit en silence et je l'entends avaler sa salive; elle se fera gronder en haut lieu. Elle me fait presque pitié.

-- Parlez-moi de vos trois hypnotiseurs.

Elle n'avait pas de temps à perdre. Il fallait à tout prix qu'elle arrête les trois individus en question avant qu'ils ne vendent à un intéressé toute la structure de notre organisation clandestine.

-- On va mettre des barrages routiers en région. Avez-vous une idée où peut se cacher Béatrice Hinault?

-- M. Bacon m'a dit qu'elle partirait dans les prochaines heures pour le vieux continent. Il serait peut-être bien de faire le tour des aéroports.

-- Je m'en occupe, autre chose?

-- Rien, je rédige mon rapport et je vous l'envoie bientôt.

-- Auguste?

-- Oui, Reine Mère.

-- Je vais faire l'impossible pour vous éviter le pire.

-- Merci, Reine Mère...

* * *

-- Mais où étais-tu?

Madame s'inquiétait de la disparition de son mari. Elle est assise sur notre lit et elle a encore un sac de glace sur le genou. La chambre est éclairée par une

petite bougie posée sur une table de chevet.

Bonne nouvelle, l'effet de la drogue ingurgitée tout à l'heure est disparu, seuls mes bouts de doigts et mes orteils sont encore engourdis. Je m'approche de ma femme pour l'embrasser.

-- Tu sens la boucane à plein nez. Veux-tu bien me dire où tu étais?

-- J'étais allez voir le feu.

-- Quel feu?

-- Près du terrain de golf, une petite grange, rien de plus. C'est peut-être pour cela qu'il y a eu panne d'électricité.

-- Tu as dû le voir de près, tu es tout rouge.

-- Assez près, oui...

-- Va te laver maintenant, tu pues le feu et ta bouche goûte la pharmacie.

Elle a raison et j'entre dans la douche avec la ferme intention d'épuiser la réserve d'eau chaude. L'eau et le feu auront vraiment marqué le ciel de mon séjour ici. Et la faim aussi. Parlant de faim, je pense que je vais descendre m'offrir le plus mémorable des gueuletons. Je décrète mon jeûne terminé. Trouvons-nous une bonne excuse pour fuir cette chambre.

-- Chérie?

-- Hum,

-- As-tu des nouvelles des filles?

-- Oui, Marie m'a appris que Suzanne couche symboliquement à la maison.

Elle y entre très tard et elle disparaît avant le lever du jour.

C'est bien les enfants. Il vous contourne les règlements avec la souplesse

d'un chat. Ma fille obéissait. Elle couchait à la maison. Toutefois, elle a fait un compromis entre son envie et sa soumission. Je ne pourrai presque rien lui reprocher. Ma femme n'était pas de cet avis. A plus de 24 heures d'un mercredi, elle prônait déjà la manière forte. Je profite de l'occasion pour lui glisser une phrase qui me chatouille la langue depuis tout à l'heure.

-- Que dirais-tu si on retournait chez nous?

-- Ton traitement, Auguste!

-- Oui, mais Suzanne a besoin d'une solide conscience à portée de la main.

Elle réfléchit un moment, partagée entre le désir de se faire dorloter quelques jours encore et son instinct de mère. Comme je l'ai toujours dit, on sous-estime la puissance de l'instinct chez l'être humain.

-- C'est d'accord...

-- Que dirais-tu de demain matin?

-- Comme tu voudras...

-- Téléphone aux filles pour leur annoncer notre arrivée. Ça va leur donner de l'énergie pour ranger la maison. Le choc du retour nous sera moins grand ainsi.

Pendant que ma femme décroche le téléphone, je me sauve de la chambre sous prétexte d'avertir la direction de l'auberge de notre départ. En fait, je n'ai qu'un seul but: investir la cuisine et manger. J'ai faim! A part quelques petites jobines sous la table, mes sucs gastriques sont en chômage depuis trop longtemps.

Bien que tous les videurs de tête de l'auberge soient partis, le cadenas sur la porte de la chambre froide (plus gros et plus bête encore) est toujours bien en

place. Je sens que je vais pleurer. Mon ventre attendra. Je me promets de prendre le déjeuner le plus copieux et l'assiette la plus oeufs-saucisses jambon-creton de l'année.

-- M. Auguste!

M. Truman avance vers moi en me tendant la main.

-- Mes félicitations, mon cher M. Auguste.

-- Vos félicitations pour quoi?

Mon bon ami échappe un élégant éclat de rire.

-- Je ne sais pas ce que vous avez fait ces derniers temps, mais vous êtes un petit cachottier. Vous auriez pu m'informer de votre manège des deux derniers jours. En tout cas bravo, vous avez réussi!

Quel est le sens de ses paroles? Aurait-il, avec son intelligence hors du commun, deviné ma véritable identité et la raison de ma venue ici? Je cherche, je cherche... Mon interlocuteur me remet la clé de sa chambre.

-- Tenez, elle est là, elle vous attend. Vous êtes tout un Casanova, M. Auguste.

Mes idées s'éclaircissent et en même temps deviennent plus floues. Nul doute: Catherine est dans la chambre de M. Truman. Ça, c'est le côté clair: M. Truman ne connaît pas mon vrai métier et c'est tant mieux.

Côté obscur: que me veut Catherine-Béatrice? Elle s'est cachée dans la chambre de M. Truman en lui expliquant qu'elle voulait me rencontrer dans un endroit où ma femme ne me chercherait pas. Il m'est venu à l'idée une fraction de seconde que la Grande pouvait être amoureuse de moi mais je repousse cette idée

saugrenue (on peut rêver, non?). Certainement, d'autres raisons la motivent. Son intervention sur le réseau électrique et le petit mot à Antoine m'ont sauvé la vie. Elle mérite bien que je lui tende l'oreille. Allons-y.

Je prends la clé de M. Truman qui avait une certaine fierté de voir que son plan, bien que déjoué, avait étonnamment atteint son objectif. "L'amour est plus fort que tout", me lance-t-il pendant que je sors de l'auberge.

Je frappe deux timides coups à la porte et j'entre. Catherine est assise sur le bord de la fenêtre et regarde à l'extérieur. De la chambre, on aperçoit les braises de mon crématorium. Elle se tient droite comme la grâce lui a appris à le faire et me parle sans quitter des yeux le noir de la nuit.

-- Bonsoir, Catherine...

Elle respire profondément pour se donner du courage ou pour mieux revenir de ses pays perdus.

-- Saviez-vous que le golf n'avait que trois trous à ses débuts? Quand j'ai fait les plans de ce terrain, j'ai fait construire cette petite grange en pleine forêt. Les gens m'ont crue un peu folle. "Quelle idée de mettre ce bâtiment aussi loin du terrain, c'est insensé!", disaient-ils. J'avais beau leur expliquer que l'emplacement de la grange était l'endroit idéal pour un terrain de grandeur conventionnelle; personne ne me croyait. On me disait rêveuse. Je l'étais, M. Auguste, et j'en étais fière...

Mais la fierté à un prix que je sous-estimais grandement. J'ai travaillé fort, mais je n'arrivais à rien. Mon beau rêve de soigner les gens dans le plus beau centre de santé de ce pays ne verrait jamais le jour si un investisseur important ne

venait pas rapidement à mon aide. On ne croyait pas en moi, M. Auguste, et on ne m'aida pas. J'étais tellement seule...

Puis, ils sont venus... M. Bacon et M. Beauchemin m'offraient l'aide nécessaire pour réaliser mon plus cher désir. Je n'ai pas pu refuser, je ne pouvais pas refuser. Sans cela, tout ce que j'avais investi comme effort et argent risquait de disparaître bientôt. J'étais presque en faillite et ils m'ont relevée. J'étais heureuse...

Et puis quand tout a été prêt pour recevoir les clients avec tout le luxe et l'opulence que je pouvais imaginer, M. Bacon a commencé à se livrer à des expériences sur certains clients. Au début, il m'a raconté qu'il cherchait un produit qui relaxerait davantage. Plus tard, je l'ai surpris à interroger quelqu'un dans son sommeil et il a été obligé de tout m'expliquer. Son stratagème était odieux mais je n'avais pas le choix: ou j'acceptais ce petit jeu ou il me mettait à la rue. Et il en avait la possibilité....

J'ai accepté, M. Auguste. J'ai accepté non seulement parce que j'y étais forcée, mais aussi parce que je voulais voir grand, parce que je voulais que cette grange qui brûle là-bas ne soit plus perdue et inutile dans le bois. J'ai pris mon rêve dans mes bras et je me suis fermé les yeux.

Ma folie des grandeurs va me coûter cher maintenant, n'est-ce pas?

A votre arrivée au centre, j'ai vu l'occasion de sortir de ce piège doré. Car le piège devenait étouffant et dangereux. Les morts de M. Lauberivière et de M. Thibodeau suffirent pour démontrer que les activités de ce tyran n'étaient plus un simple petit jeu de questions-réponses mais bien un instrument diabolique pouvant

entraîner la mort.

Alors je vous ai protégé en jouant un double jeu. Combien de fois ai-je insisté pour qu'on ne vous élimine pas sur-le-champ? Jusqu'à cette bombe de ce soir! Une bombe, M. Auguste! Une bombe! Tout cela pour dérouter ces deux sadiques assoiffés de pouvoir et d'argent.

-- Vous auriez pu tout de même intervenir avant, non?

-- Vous avez raison. Mais c'était quand même risqué de déjouer les plans d'un homme aussi rusé que M. Bacon. Il m'obligeait même parfois à goûter à son sérum pour connaître mes intentions.

-- Qu'allez-vous faire maintenant?

-- Je vais me rendre. Je n'ai pas d'autres choix. Ce n'est pas amusant mais j'aurai au moins la conscience tranquille. Voulez-vous appeler Antoine pour lui dire de venir me chercher?

Le gros bon sens et la résignation émanent de cette femme qui a, semble-t-il, trop de grâce pour s'adonner à des activités meurtrières. Je téléphone à Antoine et j'attends son arrivée silencieusement. A l'extérieur, les braises sont devenues pâles et faibles. Dans peu de temps, les cendres seront mortes.

Mal placé pour juger cette femme et trop bien placé pour la comprendre, je suis, moi aussi, emprisonné dans une étouffante organisation contre laquelle je ne peux rien. Elle avait Bacon, j'ai Reine Mère. Elle avait son rêve à entretenir, j'ai le mien qui consiste à me voir vieillir auprès de ma femme et de mes enfants. La seule différence est que nous ne sommes pas du même côté de la clôture. Je suis sensé faire le bien, donc elle fait le mal. Mais où est le mal? Dans ceux qui

mentent tous les jours pour sauver leur peau ou dans ceux qui mentent pour réaliser leur rêve comme Catherine?

A l'arrivée d'Antoine, Catherine se lève et se dirige sans un mot vers son destin. Avant de refermer la porte, elle me regarde, me sourit tristement et me dit: "Pour votre femme, ce n'est pas du froid qu'elle a besoin pour sa jambe mais de la chaleur."

La porte se referme et je me rends compte combien je dois à cette femme. Elle a protégé mon épouse en l'éloignant d'un bain qui aurait pu lui être fatal. Je me demande comment le mal peut fréquenter le bien avec autant de facilité.

Je regrette de l'avoir mal jugée. Mon surmoi n'est pas très fier de moi. Le remords est le propre de l'homme...

* * *

De retour à la chambre, Madame, toujours assise sur le lit, m'informe des derniers développements de notre petite saga longueuilloise.

-- Tu aurais dû entendre le cri de Marie quand elle a appris que nous arrivions demain. Elle doit passer l'aspirateur en lavant la vaisselle en ce moment.

-- Et Suzanne?

-- Elle n'est pas encore rentrée. Marie va lui écrire un petit mot sur la porte de sa chambre.

Ma plus grande aura à changer considérablement son rythme de vie si elle veut que la bonne entente recouvre le toit de notre maison. La contre-révolution

revient en force instaurer l'ancien régime avec le code de loi familial sous le bras. Je n'aime pas jouer les colonels papas mais il faut bien serrer la vis de temps en temps, non?

-- Autre chose?

-- Oui. Tu as reçu des factures de ton télécopieur.

Ce qui veut dire que Reine Mère recommence ses envois de messages codés. Je file dans la salle de bain et je les déchiffre.

Vos deux lascars ont <<accidentellement>> fait une chute mortelle en voiture.

Félicitations pour le résultat de votre enquête.

Le Premier Ministre est déjà informé des activités de son ministre de la Défense.

Rentrez à la maison et tâchez de ne pas faire exploser tout sur votre passage.

Je vous l'avais dit que vous passeriez un séjour agréable.

Moi

Je pousse un long soupir: mon histoire est terminée. Bientôt la maison, la tondeuse, la haie de cèdres et la clôture que je n'ai jamais vue seront redevenues le centre de ma vie. J'enlève le sac de glace sur la jambe de ma femme et je lui applique une serviette d'eau chaude.

-- Mlle Catherine a dit que ça prenait du froid, Gugus.

-- A l'âge de neuf ans, j'ai eu le même bobo au genou. Le docteur a mis des compresses d'eau chaude et dans le temps de le dire, je courais plus vite encore que mes petits voisins.

Je prends ma chère femme dans mes bras et de mon corps, je réchauffe le sien. Elle rouspète à peine le temps de calmer ses scrupules.

-- Tu vois comme la chaleur est préférable au froid?

-- Mais Catherine ne sera pas contente...

-- On ne le lui dira pas...

CHAPITRE DIX-NEUF

Mardi, 8 h 26

-- Vous êtes M.
Auguste, n'est-ce pas?
– Comment avez-vous
deviné?

Une belle journée de pluie abondante arrosera le voyage de retour. Dès la première heure, la voiture a pris la direction de l'atelier mécanique du village. D'après le mécanicien, mon "auto-beaucoup" sera prête vers treize heures. Si tout va pour le mieux, nous serons à la maison tard ce soir.

A part le feu de la grange et l'absence de Catherine, rien ne nous indique que le Centre est perturbé de quelque façon. Tout le monde est à son poste et la machine bien graissée fonctionne rondement.

Au petit déjeuner, nous informons M. Truman de notre départ. Il ne me demande pas les motifs de ce changement d'horaire; il le fera plus tard lorsque nous serons entre hommes.

Mon dé à coudre de yogourt aux bananes m'enlève tout le bonheur de cette première matinée sans d'étranges interrogations. C'en est trop! Je passe à l'attaque! Il ne sera pas dit que je n'aurai mangé que de l'air dans cette auberge de bourgeois millionnaires et gourmets. J'ai besoin de manger comme la vie a besoin d'eau, comme des ours de leur peau, comme un pays de ses impôts!

Je me lève et j'entre dans la cuisine. Trois bonshommes et une toute petite femme travaillent parcimonieusement à préparer des mets succulents apparemment interdits au Biafrais que je suis devenu.

-- Qui est le chef, ici?

La femme dépose son couteau et s'avance vers moi.

-- C'est moi. Lucille Bichat pour vous servir. Quelque chose ne va pas?

J'aurais préféré un homme... Je ne sais pas pourquoi mais quand je suis en colère, je préfère engueuler un homme. Ça fait plus viril de hausser le ton

devant un mâle, surtout lorsqu'il a dix centimètres de plus que moi. Les hommes sont tellement plus aptes à la guerre que les femmes. Elles comprennent toujours plus vite que nous. Parlant de compréhension, je vais tester celle du chef de cette cuisine.

-- J'ai faim!

-- Vous êtes M. Auguste, n'est-ce pas?

-- Comment avez-vous deviné?

-- Allez vous rasseoir, on va s'occuper de vous.

Je n'ai même pas le plaisir de me défouler un peu. Je suis déçu encore une fois. Je ne comprends pas, et quand je ne comprends pas, j'aime bien comprendre.

-- Et cela veut dire quoi?

-- Ça veut dire que Mlle Catherine m'a appelée ce matin pour m'informer de votre nouveau menu.

-- Qui est constitué de quoi?

-- ...

-- ...

-- De tout ce que vous voulez, bien entendu.

Je n'en crois pas mes oreilles! J'ai enfin réussi à me faire comprendre par quelqu'un sur cette planète. La belle Catherine avait eu l'intelligence et la gentillesse d'appeler son chef ce matin pour m'ouvrir la porte de son garde-manger. Je l'aime beaucoup, cette Catherine...

La chef comprend le sentiment qui m'envahit. Avec un coin de son tablier,

elle essuie la larme de joie qui glisse sur ma joue et sourit tendrement. Je me répète, les femmes comprennent toujours plus vite que nous.

J'ai mangé, j'ai mangé et je mange encore. Ma femme a honte et M. Truman sourit. Rien ni personne ne m'empêcheront de manger, jamais! J'ai mangé jusqu'à avoir mal au ventre et au coeur. Il fallait que je mange autant, car j'avais peur d'avoir oublié que manger est un bonheur comme la vie. Souffrir de la faim est pire que de n'avoir jamais existé.

* * *

La voiture est prête maintenant. La facture du garagiste battait des records en longueur et son total défrayera l'achat de sa nouvelle dépanneuse. Reine Mère pigera dans sa caisse sans rouspéter, cela fait partie de notre contrat. Je dépose les valises dans le coffre. M. Truman me rejoint.

-- Grâce à vous, mon cher Auguste, j'ai passé des bons moments dans cette auberge. Vous allez me manquer.

-- Vous aussi, M. Truman, vos lumières sur la vie et les gens brilleront toujours dorénavant pour moi.

Mon bon ami me prend dans ses bras et me serre longuement. Comme un père étreint son fils avant son départ pour le front. Pourquoi fait-il cela? Craint-il que je périsse demain en plein mercredi? Ou me considère-t-il comme son fils spirituel? Ma femme me regarde perplexe. Un peu plus et elle croirait que j'ai eu une aventure avec ce bonhomme. Je lève les sourcils pour lui signifier mon

incompréhension. Madame monte dans la voiture et referme la porte. M. Truman se décolle enfin.

-- Bon, maintenant que nous sommes seuls, dites-moi comment vous avez fait?

Je m'attendais à cette question et j'ai préparé une réponse qui va déboussoler mon maître à penser pour la prochaine année.

-- C'est simple. En allant réclamer la lettre et le collier, j'ai dit à Catherine que j'étais un homme fidèle. Elle a craqué, c'est tellement rare de nos jours.

-- Et c'est tout?

-- C'est tout. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre. C'est la règle numéro un.

-- ...

Je saute dans la voiture à mon tour et je démarre avant que M. Truman ne retombe sur ses pattes. Nous sourions à Nicole et Manuel qui nous saluent de la galerie.

-- Je trouve ça bien triste que Catherine ne se soit pas déplacée pour nous dire au revoir...

-- Peut-être qu'elle était occupée avec une autre dame qui s'est heurté le genou...

Moi, j'étais un peu malheureux que Boustifaille ne soit pas venue me dire bonjour ce matin... J'espère qu'elle trouvera la poignée de biscuits que j'ai déposés sur le rebord de la fenêtre.

Le voyage de retour prend beaucoup plus de temps que prévu. J'ai

tellement faim que j'arrête à chaque restaurant pour manger un morceau. Je prends du mieux et j'en ai besoin, mercredi arrive à grands pas et je ne survivrai pas à une autre crise de ma femme sans quelques réserves.

-- On arrête ici manger une frite, d'accord?

-- Encore! Mais tu as encore la bouche pleine de crevettes!

-- Je sais mais ils les avaient servies avec du riz et ça fait longtemps que je n'ai pas mangé de pommes de terre... Tu sais combien j'aime les pommes de terre, hein?

En voiture, nous ne faisons jamais de grandes conversations. Nous aimons trop le silence de la route pour nous en priver. Ma femme brise toutefois cette paix pour m'expliquer comment elle désire remeubler le salon.

-- Ma soeur en a mis dans son salon, c'est très bien.

-- Ta soeur! Raison de plus pour ne pas faire pareil! Et puis c'est quoi du sote-tote?

-- Du soft-touch, Gugus, c'est comme du cuir, mais c'est beaucoup moins cher.

-- Bon d'accord, va pour le sote-tote...

-- SOFT-TOUCH! Gugus!

-- C'est ce que j'ai dit: sote-tote.

Elle aurait choisi des meubles recouverts en peau de pénis d'éléphant et je ne l'aurais pas contredite. La nuit tombe doucement et le milieu de la semaine ressemble toujours à la fin du monde. Alors vive le sote-tote!

Les informations de six heures m'apprennent que M. Beauchemin a remis

sa démission comme Ministre de la Défense et député en Chambre. "J'abandonne mon poste pour consacrer plus de temps à ma famille", dit-il. Quelle comédie! A l'avenir, quand j'entendrai quelqu'un ayant un salaire dans les six chiffres démissionner pour des raisons aussi vagues, je douterai sérieusement de l'argumentation. L'histoire de cet escroc est facile à deviner: le Premier Ministre, en fin renard (il n'est pas Premier Ministre pour rien) a passé un savon à son méchant membre du cabinet et lui a fortement proposé ceci: "Tu quittes la place et on étouffe l'affaire". Ainsi tout le monde est content, il n'y a pas de scandales qui secouent le Parlement et le ministre se retire avec la réputation d'être un bon père de famille.

Je ne suis pas inquiet pour lui. S'il est moindrement fin stratège, il profitera de l'opinion publique favorable pour se présenter à la chefferie de son parti. Dans quelques années peut-être, il pourrait même diriger notre beau pays.

En écoutant une cassette de Joe Dassin, je fais le bilan de ce séjour: un ministre de mort et un autre qui démissionne. C'est pas mal pour quelqu'un qui devait cueillir des jambes gauches ici et là. Des trois individus que j'ai découverts, les deux plus dangereux ont fait le grand saut. Il ne reste que Catherine qui aura à porter le blâme de toute l'affaire. Je parlerai à Reine Mère des bonnes attentions de cette dame à mon égard et des raisons qui l'ont forcée à participer à cette aventure. Peut-être aura-t-elle une peine réduite? Le fait qu'elle ait sauvé la vie d'un fonctionnaire l'aidera certainement dans son procès. Si procès, il y a! Car je doute que le gouvernement en place entame des procédures qui le mettraient dans l'eau chaude.

J'ai un peu maigri mais je ne m'inquiète pas. La vie et les conseils de Jehane Benoit (l'idole de ma dulcinée) auront tôt fait de courber la ligne droite de mon ventre.

Côté budget (car il faut toujours y penser, n'est-ce pas?), je m'en suis bien sorti. Les traitements de Madame qui devaient me coûter la peau des fesses n'ont pas soutiré un sou du patrimoine familial. De plus, les propriétaires de l'auberge sont en bien mauvaise posture pour réclamer la rénovation de la chambre.

La meilleure nouvelle dans cette histoire: personne ne connaît la formule pour faire parler les gens dans leur bain. Adrien et M. Bacon étaient les seuls qui détenaient la recette de cette potion magique et tout ce qui nous aurait aidés à découvrir la recette a totalement été détruit dans l'incendie de la grange. Probablement qu'un jour, un autre génie reconstituera un mélange qui aura les mêmes propriétés, mais d'ici là, des millions de bains seront pris chaque jour sans que personne ne craigne qu'on lui vole ses pensées.

La ville au loin éclaire le ciel et la nuit. La vue de ma petite maison située dans une petite rue de ma petite banlieue me réchauffe le coeur. Tout mon bonheur est sur ce terrain semblable à ceux de mes voisins. C'est mon monde à moi, rempli de banalités charmantes et à mille lieues de tout mystère. Un endroit où on ferme les yeux et où on a la certitude que lorsqu'on les ouvrira, rien ne sera changé: un royaume.

Mon entrée en interblochs me fait un grand sourire et la porte d'entrée a le même petit bruit bizarre. C'est rassurant de se retrouver chez soi, en terrain connu. Je veux voir ma clôture mais ma femme est fatiguée et je n'ose pas la

contrarier. Les filles dorment dans leur chambre. Elles ont fait un ménage incroyable. Tout est éclatant; je crois qu'elles craignent autant que moi les crisettes de la reine de ce foyer. Par contre, le salon donne la vague impression qu'un kamikaze est entré par la fenêtre pour s'écraser sur le mobilier. J'ai beau chercher, je ne trouve pas les restes de l'avion...

-- Auguste! Viens te coucher!

-- Voilà, voilà, j'arrive mon amour...

CHAPITRE VINGT

Mercredi, 5 h 22

- Pis, sais-tu quoi?
- Oui, Paul-Émile...
- J'ai eu une idée de génie!

Ma nuit aurait été parfaite si des satanés goélands ne m'avaient pas réveillé en ce tôt matin. Ces volatiles avaient éventré un sac à ordures et s'en donnaient à coeur joie. Un vieux morceau de steak était la cause de tout ce chahut. Ces cris aigus et plaintifs auraient certainement réveillé ma femme sans ma matinale intervention. Comme je m'en doutais, ce foutu sac appartenait à mon impossible voisin. Pour célébrer mon retour, j'avais les deux mains dans ses détritrus à cinq heures du matin.

Je retourne me coucher. Ce n'est pas dans mes habitudes de me lever si tôt et la nuit a été beaucoup trop courte.

Le jour se lève (le vrai, sans les goélands) et Madame dort encore. C'est une bonne nouvelle. Elle sera de meilleure humeur pour terminer sa journée. Je sors silencieusement du lit et je me prépare le plus café au lait de tous les cafés au lait... mais il n'y a plus une goutte de lait... J'aurais dû y penser, mes deux filles n'ont certainement pas fait le marché cette semaine. Ce n'est pas si grave, je boirai mon café au lait noir. Je ne laisserai pas cette petite contrariété gâcher ma première journée de vacances, non?

Je regarde par la fenêtre pour admirer la clôture. C'est vraiment très joli. L'entrepreneur a fait du beau travail; seule la porte ne fait pas mon bonheur mais un bon cadenas (et j'en connais un bon, croyez-moi!) coupera cette honte sans dent de mon petit paradis. Oui, vraiment, seules la porte et les fleurs rouges accrochées jurent dans le décor.

Fleurs rouges?

Qu'est-ce qu'elles font là avec leur air bizarre? Je sors pour voir cela de

plus près.

Je suis terrassé. Quelqu'un a grossièrement percé de grands trous dans chaque panneau de la clôture et a accroché des jardinières vraiment peu esthétiques, pour ne pas dire horripilantes. Et ce quelqu'un ne peut être que...

-- Salut, Auguste! Déjà de retour?

-- ...

Mon furet de voisin a décroché une jardinière et passé sa tête par un trou. (Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai pensé à M. Guillotin, comme ça, bêtement...) Il a toujours son éternel casque colonial et l'odeur de ses bermudas affecte le goût de mon café.

-- Belle surprise, hein? C'est mon idée à moi. C'est bien plus joli pis à part ça, je ne voulais pas avoir un mur plate comme une bonne soeur dans ma face pour le restant de mes jours.

-- ...

-- Pis as-tu vu les fleurs? Elles sont belles, hein? C'est fou tout ce qu'ils font avec du plastique maintenant!

-- ...

-- Pis à part ça, on ne peut pas s'isoler comme ça, c'est pas gentil. Surtout qu'on est presque de la même famille maintenant. Tiens. Je te remets ta scie ronde, ça travaille ben en dromadaire, cette machine-là. J'ai fait tous mes trous dans le temps de dire "poutine"!

Ce voisin qui ne vaut même pas le quart de ce qu'il ingurgite dans une journée a perforé ma clôture avec ma propre scie circulaire! Je voudrais

l'étrangler, mais je me retiens. Self-control. En brillant tacticien que je suis devenu (merci, M. Truman!), je vais laisser à ma femme le "loisir" de dire à mon furet de Chouinard quelle est ma façon de penser.

La voilà justement, vêtue de sa robe de chambre et de ses pantoufles vert tendre. Elle vient inspecter à son tour les chouinardesques modifications à la clôture. Elle avance rapidement les bras croisés et semble être d'une humeur massacrate. J'ai hâte d'assister au carnage de mon voisin; c'est un bonheur inespéré.

-- Bien dormi, chérie?

-- Grrr...

-- Bonjour, madame Chose; c'est beau, vos cheveux. Ça doit vous prendre une palette de bigoudis à tous les soirs pour avoir une tête de même!

Elle va le tuer! Elle va le tuer! Elle mijote en silence les yeux plissés comme une vieille chatte sauvage qui en a vu d'autres. Elle va lui sauter au cou et bien entendu, je ne verrai rien...

-- Chérie, M. Chouinard avait emprunté ma scie pour découper la clôture afin de ne pas se sentir trop isolé.

-- Pis pour accrocher des fleurs aussi!

Chouinard se doute de quelque chose. Il a peur. C'est certainement le cri du destin qui vous avertit poliment que votre heure est enfin arrivée.

-- Est-ce que tu aimes? (Elle va le tuer!)

Elle ne répond toujours pas. Allons, chérie! Extériorise-toi! Dis-lui qu'il est un arriéré, qu'il ne connaît pas le beau, qu'il ne respecte rien, qu'il pue et qu'il

est laid avec son accoutrement ridicule. Dis-lui qu'il nous fait honte avec son garage de toile affreux à faire peur aux enfants et avec sa haie qui est aussi touffue que son crâne de chauve. Dis-lui, tu as ma bénédiction! Je ne te retiendrai pas. Fais-le payer pour la clôture, pour la porte, pour son garage de toile; bref, pour l'ensemble de son oeuvre. Vas-y, vas-y!

-- C'est correct. Tu viens, Auguste...

Correct! Elle a dit c'est correct! Pincez-moi! En plein mercredi, ma femme constate que notre voisin fou a vandalisé notre richissime clôture et elle considère que c'est correct! Arrêtez de faire tourner la Terre, quelque chose s'est enrayé en quelque part!

-- Je savais qu'elle aimerait ça, la madame Chose!

S'il ne se tait pas, je lui fais avaler ma scie ronde et toutes les jardinières accrochées... Je suis ma femme la tête basse, déçu de son calme et de son contrôle; je ne comprends plus rien...

-- Hé, Auguste!

-- Quoi Paul-Émile...

-- Je t'ai fait une photocopie de la facture.

-- Quelle facture?

-- Ben, la facture des bouquets, c't'affaire! T'en vois la moitié, c'est normal que tu en payes la moitié, non?

-- ...

Quelle est la peine maximale pour le meurtre sans préméditation du pseudo beau-père de ma fille?

* * *

A ce sujet, ma fille devrait logiquement se réveiller au son de son terrible réveille-matin qui terrorise la maison avant sa principale utilisatrice. L'école a des horaires qui ne respectent pas tellement la soif de liberté et de sommeil de l'adolescence. La voilà qui arrive en se traînant les pieds pour exprimer que sa vie est une dure réalité. Nous sommes seuls car ma femme, qui n'avait pas une tête de déjeuneuse, a décidé d'entreprendre le grand nettoyage de la salle de bain en passant son agressivité sur la toilette et le plancher en céramique.

-- Bonjour, ma grande.

-- Bonjour, papa...

Elle est vêtue d'un douteux pyjama trop grand que je ne lui connais pas. Ses longs cheveux bruns avec des reflets roux manifestent pour retourner se coucher. Elle ouvre la porte du réfrigérateur.

-- On n'a même plus de lait!

-- Tu n'avais qu'à aller en chercher au dépanneur.

-- C'est Marie qui l'a bu.

-- Ah bon...

Elle referme la porte du réfrigérateur en faisant trembler son contenu. Je ne la gronde pas; mes nuits folles occupées à ouvrir la chambre froide m'ont fait bien comprendre son désagrément. Je profite de ce nouveau lien qui nous unit (on s'accroche comme on peut...) pour rétablir une communication fortement abîmée

par mon intervention malhabile de la semaine dernière. Suzanne se cuisine des rôties au miel et au beurre d'arachides (mélange qui me surprend à chaque fois) et se met à table en bougonnant. Mon entreprise se promet d'être hasardeuse...

-- Alors, comment ça va?

-- Ça va, ça va...

-- Ah bon...

Ma plus grande ne serait pas élue Miss Communication ce matin.

-- C'est joli ton pyjama (je sais, je sais, je suis un sale hypocrite...)!

-- Merci, il appartient à Alain.

-- Ah bon...

J'aurais dû m'en douter; l'orange et le brun de ces lambeaux ne peuvent tirer ses origines que de ce jardin zoologique. La vermine s'installe ici, bientôt on n'y pourra rien. L'envahissement sera total et définitif. Si un jour, ma fille débarque avec le casque colonial de son beau-père sur la tête, je la déshérite!

-- Au fait, comment va ton Alain?

-- Ce n'est plus mon Alain, t'es content?

Comment! Ma fille aurait-elle retrouvé la vue? Vite, sautons dans cette brèche Alain Prévu et courons Alain Terrogation. Alain Trus aurait-il décider de jouer Alain Dépendant?

-- Comment ça?

-- Il ne m'aime plus, Papa!

Quoi! Je cris Alain Dignation! Ma fille laisse couler une larme et j'en suis tout bouleversé. Je ne laisserai pas Alain Digène le plaisir de faire souffrir ma fille

impunément.

-- Qu'est-ce qui s'est passé?

-- Il sort avec une autre!

Je me demande bien ce que les jeunes filles trouvent à ce lézard (Alain Fidèle par-dessus le marché!) pour qu'elles se l'arrachent à ce point. La raison doit certainement se trouver dans le nombre de décennies qui nous séparent.

Si je comprends bien, ma fille porte le pyjama de son ex comme une relique. Elle touche à peine ses rôties et m'abandonne pour le terrible monde qu'est l'école. La première peine d'amour est souvent la plus difficile et celle que l'on n'oubliera jamais vraiment tout à fait. Je respecte son silence en espérant que son dur combat contre les forces de l'amour n'affectera pas trop ses résultats scolaires.

Ma plus jeune apparaît à son tour et me donne un long baiser sur la joue.

-- Bonjour, ma fille.

-- Bonjour papa chéri! Tu sens bon!

Elle est vêtue d'une robe de nuit en soie que je ne lui connais pas. Ses longs cheveux bruns avec des reflets roux sont soigneusement brossés et contrastent énormément avec les cheveux en bataille de sa soeur. Elle rayonne de toute sa jeunesse et de sa beauté. Cela fait du bien de commencer la journée avec un tel soleil. Elle ouvre la porte du réfrigérateur.

-- On n'a même plus de lait!

-- Tu n'avais qu'à aller en chercher au dépanneur.

-- C'est Suzanne qui l'a bu.

-- Ah bon...

Elle critique pour la forme car son sourire tient fermement en place malgré cette catastrophe. L'absence de l'autorité parentale a des effets surprenants sur sa marmaille en liberté. En fredonnant, Marie se concocte un bol de salade de fruits et de noix qui est à des lieues de son régime alimentaire habituel. Elle, qui ne jurait que par les colorants et les saveurs artificielles, semble avoir pris connaissance du Guide alimentaire canadien. Je suis bien surpris de cette spontanée sensibilisation pour les choix santé...

-- Alors comment ça va?

-- Ça va super, mon Papa d'amour!

-- Ah bon...

Elle s'assied à côté de moi en approchant sa chaise. Son bras frôle le mien et je sens ma fille toute câline...

-- Tu sens tellement bon!

Je cherche dans mes notions de psychologie apprises au collège comment Freud aurait expliqué ce phénomène. J'ai une compréhension assez vague du complexe d'Oedipe et le mot "sublimation" s'impose dans ma tête sans que je sache trop pourquoi. Madame lâche un grognement sourd; peut-être elle torture une tache récalcitrante? Je reste bien assis et je la laisse froter. Ma fille m'inquiète sérieusement; en l'espace de deux semaines, son âme candide a fait la place à une chatte en chaleur.

-- Aimes-tu ta fille, mon Papa?

-- Bien sûr que je l'aime, pourquoi?

-- Pour savoir. C'est tellement important d'aimer et si peu de gens s'aiment vraiment, tu ne trouves pas?

Freud, au secours!

-- Tu as tout à fait raison, comme moi j'aime maman et..

Je m'aventure sur un terrain qui n'est certainement pas le bon. On ne parle pas des choses de la vie à sa fille de quatorze ans qui a déjà tout compris (du moins pour la partie "mécanique" de la chose...). Ce n'est pas ça. Heureusement, ma fille va me donner beaucoup de temps pour trouver les mots justes, car l'heure du grand départ matinal pour l'école a sonné.

-- Il faut que je me sauve mon Papa, on s'en reparlera ce soir après l'école.

-- C'est ça, ma fille, à ce soir...

Elle m'embrasse à nouveau sur la joue et danse en direction de sa chambre. Ma plus jeune a encore grandi et ce changement brusque de comportement me rappelle tendrement que je suis à la veille d'être un vieux père... Lorsqu'elle réapparaît pour me saluer une dernière fois, je suis étonné de constater la sobriété et le bon goût de son choix vestimentaire. Ce qu'elle porte fait peut-être un peu vieux pour son âge mais la mode changeante et trépidante de nos polyvalentes d'aujourd'hui est une industrie qui tourne à plein régime. Suzanne, de son côté, est partie sans un mot en laissant derrière elle un père inquiet et une mère rendue dans le sous-sol à force de frotter le plancher de la salle de bain.

Ma femme. J'ai bien envie de m'informer de son humeur mais mon jardin me réclame à grands cris...

La pelouse est en broussaille et la haie a sérieusement besoin d'être

égalisée. Dix jours d'absence ont eu raison de l'ordre précis de mon petit lot de terre. La nature n'a pas de pitié pour les fainéants. Il faudra donc que je prenne les bouchées doubles si je veux refaire l'envie de mes voisins. Parlant de voisins, celui qui a détruit ma clôture et ma fille aurait pu au moins ramasser ses cochonneries. Il y a plein de petits copeaux de bois de son rafistolage de clôture qui jonchent ma précieuse pelouse. J'ai passé l'avant-midi à quatre pattes pour les ramasser de peur qu'ils percent le sac à charpie de ma tondeuse. Cette matinée de ma vie perdue, il me la payera un gros prix! Je me venge pour les atrocités qu'il a fait subir à la clôture et à ma vie. Rapidement, je jette les copeaux de l'autre coté de la clôture. Ce sera à son tour de les ramasser!

-- Salut, Auguste! Tu travailles sur ton domaine?

Ce bonhomme ne me lâche pas d'une semelle. Il enlève une jardinière pour passer sa tête d'ornithorynque à nouveau par une ouverture. Il ne me parle même pas de l'acte de sabotage que je viens de m'offrir et sourit avec les dents qui lui restent.

-- Je viens d'apprendre une sangsue de bonne nouvelle!

-- Laquelle, Paul-Émile...

-- Mon beau frère Raynald -- tu sais celui qui m'a vendu sa thermopompe pour ma piscine l'an passé -- eh bien cette année, il change de garage de toile parce qu'il en veut un plus grand, ça fait qu'il me l'a vendu pour une bouchée de pain.

-- C'est une bonne nouvelle... De quelle couleur est-il?

-- Beige, il est beige. C'est une belle couleur, hein?

C'est déjà une amélioration si je le compare aux rayures vertes et orange

qui gâchent ma vie depuis des années. Ma journée commence enfin à s'embellir. Elle ne sera pas rose, non. Il n'y a pas de mercredis roses ici, mais disons que le climat de la journée s'éclaircit. On passe du noir au beige. C'est un bon pas de fait...

-- Pis, sais-tu quoi?

-- Oui, Paul-Émile...

-- J'ai eu une idée de génie!

-- Et c'est quoi...

-- Maintenant que j'ai deux garages, je vais faire coudre les toiles bout à bout et je vais avoir de la place pour deux chars! C'est brillant, non?

C'est pas sérieux! Je vais avoir chaque hiver que la vie amène un parachute gros comme le Stade olympique vert, orange et beige! C'est trop! J'étouffe! Je l'assomme! Je le tue! Pas un juge respectable et banlieusard ne me condamnera pour un "voisinicide" avec des circonstances atténuantes comme celles-là. C'est presque de la légitime défense! Il faut que je fasse quelque chose.

C'est décidé, j'entre à la maison et j'empoigne à deux mains le téléphone.

-- Service de l'urbanisme, est-ce qu'on vous a répondu?

Quand j'entends cette horreur de phrase, j'ai seulement envie de répondre: "Hein? Peux-tu répète, j'ai pas entend!" Mais je me retiens, mes préoccupations linguistiques sont reléguées au second rang quand la qualité de mon environnement est sérieusement menacée.

-- Oui... J'aimerais savoir s'il y a un règlement interdisant l'installation de garage de toile multicolore?

-- Qu'entendez-vous par multicolore?

-- Bien... vert, orange et beige par exemple...

-- Vert, orange et beige, c'est bien ça?

-- Oui...

-- Bougez pas.

J'imagine la petite madame les yeux au plafond se demandant comment un être muni d'un cerveau peut seulement penser installer une pareille énormité. J'ai eu envie de lui expliquer qu'il s'agissait de mon voisin mais je n'aime pas compliquer les récits qui sont assez ridicules comme ça.

-- Non, il n'y a rien qui interdise cela.

-- C'est étonnant!

-- Ce n'est pas parce que c'est pas interdit que vous êtes obligé de le faire, monsieur.

-- Ce n'est pas moi, c'est mon voisin qui...

-- Oui, oui; ils disent tous cela.

Clic.

En plein mois de juin, je me prépare à affronter les plus terribles hivers de mon existence. La dépression me guette...

* * *

Le repas du midi est très silencieux. Madame ne me parle pas et mange rageusement, le nez fixé sur son assiette de macaronis au fromage. Sans un mot,

elle retourne dans la salle de bain comme une ourse dans sa grotte et recommence à passer son agressivité plus qu'à faire briller les robinets.

* * *

L'après-midi se passe très bien, le bruit de ma tondeuse (avec laquelle je me suis surpassé dans ma tonte en diagonale) a masqué les petits cris compulsifs de ma dulcinée. Elle est restée à l'intérieur sans mettre le nez dehors. Si elle continue à faire reluire cette pièce, il faudra des verres fumés pour y entrer... Il n'est pas trois heures que j'ai encore faim. Je prends donc les choses en main.

-- Je cours faire des courses ma douce chérie!

-- Grrr...

-- Je serai de retour dans moins d'une heure!

Le temps de remplir un panier et me revoilà. Il ne faut pas que Madame s'énerve à cause de moi. Je fais bien attention pour acheter des aliments qui respectent la nouvelle tendance de ma plus jeune. Je lui ai acheté un gros paquet de tofu aux fines herbes (en spécial, bien entendu) avec lequel elle pourra régaler la famille et ainsi m'apprendre comment se mange cette grosse barre de savon qui n'a même pas de goût.

A la maison, je déballe le tout en constatant que ma femme bouillonne encore et que l'éruption qu'elle réprime en frottant depuis ce matin va sortir très bientôt. On ne peut rien contre la nature...

Le téléphone sonne et j'entends Madame sursauter en rugissant. Espérons

que ce n'est pas pour elle...

-- Papa?

-- Oui, ma Suzanne.

-- Je ne viendrai pas souper. J'ai beaucoup d'étude à rattraper et, de plus, je n'ai pas tellement faim.

Je m'étonne à chaque fois de constater comment les changements amoureux provoquent des troubles alimentaires. Lorsqu'on tombe en amour -- ou lorsque l'amour tombe -- l'appétit disparaît comme si l'organisme mettait en priorité les problèmes sentimentaux au détriment du corps.

-- C'est d'accord... Comment ça va?

-- Pas très bien, je préfère être seule.

-- Bonne soirée, ma grande...

-- Merci, Papa...

Je ne suis pas déçu. Asseoir à la même table deux femmes qui sont à fleur de peau n'est pas le cocktail parfait pour un souper sans histoire. C'est beau l'esprit de famille, mais il ne faut surtout pas exagérer.

Vers la fin de la journée, mon télécopieur m'envoie un message codé.

Antoine a interrogé Béatrice Hinault.

Elle m'a dit ce que vous pensiez de moi...

Maintenant, vous savez ce que je pense de vous...

A très bientôt, mon petit.

Moi

C'est bien ma veine, Catherine la Grande a mis le feu aux poudres et Reine Mère va me bombarder de missions de toutes sortes où je transpirerai à nouveau. Mon purgatoire est loin d'être terminé...

-- Salut, Papa!

-- Je suis dans la cuisine Marie!

Tiens! Ma fille! J'espère que sa crise libidineuse de ce matin est terminée, sinon je l'envoie se coucher avec une serviette d'eau froide sur la tête. Il faut que l'amour d'une fille pour son père soit balisé de scrupules.

Elle entre dans la cuisine en tirant une crevette coiffée d'un bicorne napoléonien. La peau de l'individu est plus blanche que les armoires en mélamine de la cuisine. Ses petits yeux surplombent de minuscules lunettes ovales miraculeusement appuyées sur un nez microscopique. En d'autres mots, son père est certainement japonais car il a une tête de bonzaï. Le reste du corps est protégé des foudres de ma description par une immense cape noire. Marie le tient par un bras que je ne vois pas et j'ai l'impression qu'elle le soutient comme un ventriloque et sa marionnette.

-- Je te présente Adelbert!

-- Adelbert comment?

-- Adelbert, tout court.

Cette chauve-souris me rappelle vaguement un film d'horreur où le méchant individu aveuglait ses victimes avec ses pouces avant de les manger vivantes et crues. J'essaie honnêtement de repousser mes préjugés. Ce n'est pas

tous les jours que ma plus jeune me présente officiellement son premier "chum".

-- Il a sûrement un nom de famille...

-- Si, mais il préfère ne pas le dire.

-- Ah bon, et pourquoi?

-- C'est simple, Adelbert, c'est son nom de plume.

-- ...?

J'espère qu'il s'exprime bien avec son stylo-bille, car jusqu'à maintenant, il reste enfermé dans un mutisme parfait. Il ne bouge pas et regarde l'horizon comme s'il posait pour la postérité. Ma fille a la certitude "qu'entre gens de lettres", nous allons nous entendre comme larrons en foire et comme je ne veux pas la décevoir, j'adresse quelques mots gentils et sympathiquement familiaux à ce personnage de bandes dessinées.

-- Enchanté, Adelbert. Toi qui aimes la belle littérature, que penses-tu de Boris Pasternak?

-- Je ne l'ai pas lu, c'est un vieux...

Ma fille qui connaît mon émerveillement à chaque fois que je lis une ligne de ce prix Nobel essaie de sauver la situation.

-- Adelbert ne s'intéresse pas à ce courant littéraire, Papa. Il s'intéresse surtout à un genre plus nouveau.

Je veux bien. On ne peut pas tout lire, on deviendrait fou.

-- Quel est ce "courant" qui te passionne?

-- Le mien.

Bon. Je ne ris pas, mais ce lombric va devoir décoller son petit nez de son

petit nombril s'il veut survivre sur cette planète.

-- Adelbert va étudier avec moi ce soir. Est-ce que le souper est prêt?

Là, j'ai eu l'idée la plus machiavélique de ma carrière. (Merci encore une fois, M. Truman). Est-ce que j'oserais? Pourquoi pas! Tout est en place, ce serait de la folie de s'en priver. D'un côté, j'ai une Madame qui déteste le noir et qui est à deux doigts d'éclater. Et de l'autre, j'ai un élément noir et perturbateur de tout premier ordre qui s'est introduit dans la maison.

Je résiste...

Pourquoi résister?

Alors, allons-y!

-- Chérie! Viens voir qui Marie a invité à souper!

II. ÉLABORATION DE CARACTÉRISTIQUES VISANT LA CRÉATION
D'UN ROMAN POLICIER DE SÉRIE COMMERCIALISABLE

INTRODUCTION

Le roman de série possède des règles, et par conséquent des contraintes, bien précises. Chaque page écrite doit donc être relue et analysée quant à sa convenance à l'ensemble, chaque orientation possible du sujet, des personnages, de l'action doit être soupesée et évaluée en fonction d'une certaine homogénéité.

Présenter une étude critique de la production d'un roman, c'est vouloir séparer en quelque sorte ce qui est intimement lié depuis le moment où le texte du roman a commencé à vivre. Maintenant chose faite, ce livre pourra être lu, commenté, critiqué, hors de tout rapport avec l'esprit qui l'a conçu. Il sera reçu comme création et sera, à la limite, horriblement seul.

Restera aussi l'auteur avec son expérience d'écriture et son désir d'écrire. Cet auteur sait que le texte du roman est le produit d'un travail de réflexion, d'hésitations, de recommencements et de longs moments de doute. Il y a aussi des cahiers aux pages remplies de notes, d'ébauches, d'ajouts, de recherches. Écrire une série policière ayant pour objectif de plaire aux lecteurs de romans à grand tirage n'est pas une mince tâche. Des choix précis et importants sur plusieurs aspects de l'écriture s'imposent. Choix d'autant plus essentiels, car ils se retrouveront dans les romans subséquents.

Cette étude portera sur trois de ces aspects. Mais avant, dans un premier temps, afin d'avoir une vision globale du roman policier de série au Québec, je dresserai la liste de ce qui a été fait de 1837 à 1995. Pour ce genre de roman, cette mise à jour s'impose; de nouveaux héros

garnissent les rayons des bibliothèques depuis le dernier inventaire de 1978. Je commenterai cette production.

Dans un deuxième temps, à la lumière de cette recherche, je me pencherai sur la caractérisation du personnage principal. Créer un héros québécois qui serait à la fois réaliste et doté d'une envergure susceptible de séduire un grand nombre de lecteurs est un pari difficile. Si certains critères s'imposent d'emblée, d'autres semblent discutables. Il s'agit, en fait, beaucoup plus d'éviter les erreurs que de présenter un héros modèle.

Par la suite, je me pencherai sur la structure narrative. Peut-on écrire un roman intéressant en imitant une formule gagnante? En s'inspirant de la structure narrative des romans de Ian Fleming, j'élaborerai mon schéma invariable que le lecteur retrouvera dans chaque roman.

Enfin, je soulignerai les problèmes narratologiques rencontrés lors de l'écriture de Une jambe à mon cou. À propos des questions de voix, de perspective et de temps narratif, il a fallu aussi faire des choix afin de donner à ce personnage fictif un réel et crédible statut de narrateur fictif.

Cette étude n'a pas pour visée de justifier le texte du roman. Si j'affirme, à certains moments, avoir réussi à atteindre tel ou tel objectif, ce ne sera jamais avec la prétention d'avoir produit un texte remarquable.

CHAPITRE I: HISTORIQUE DU ROMAN POLICIER DE SÉRIE AU QUÉBEC

1. Définition du genre

Il est étonnant de constater à quel point le lecteur québécois est un excellent consommateur de romans policiers de série. James Bond et Sherlock Holmes n'ont plus besoin de présentation. Paradoxalement, les tentatives québécoises sont peu nombreuses et n'ont pas connu le succès escompté. Pourquoi le roman de série étranger est-il le seul qui plaît à la masse de lecteurs québécois? Que manque-t-il aux romans de série québécois pour percer leur propre marché et le marché mondial?

A ma connaissance, peu de recherches ont été faites à ce sujet. Considéré comme un genre mineur et ayant un champ d'action et d'intérêt relativement restreints au Québec, le roman policier de série n'a eu droit qu'à certains articles et publications dans les journaux et revues spécialisés. Il a peu été analysé séparément, car il a toujours été noyé dans le marché global du best-seller.

Dans le marché de l'édition, il existe une multitude de types de romans de série. Il y a des séries d'auteur (comme Mary Higgins Clark ou Stephen King) où le lecteur aime retrouver l'ambiance ou le style d'écriture du romancier. Il y a aussi des séries associées à des thèmes. La Collection Harlequin est le meilleur exemple. Le public cible achète ce produit les yeux fermés, il sait très bien qu'on ne le décevra pas, et cela, peu importe l'auteur. Enfin, il y a la définition du roman de série qui est la mieux connue. Récits dans lesquels un héros ou une

héroïne apparaît à chaque fois. Il ne s'agit pas ici d'une suite; chaque livre pouvant être lu indépendamment. Les exemples les plus connus de ce type de série sont certainement les Maigret de Simenon et les Poirot d'Agatha Christie. C'est à partir de cette définition que cette bibliographie a été constituée.

2. Bibliographie

Cette liste comprend les séries policières signalées dans le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec de 1837 à 1980. De plus, afin d'actualiser cette liste, des recherches en bibliothèque et chez les libraires ont été effectuées. Les critères de sélection sont simples. Pour appartenir à cette liste, il faut un minimum de deux romans policiers ne constituant pas une suite et mettant en vedette le même personnage. Les feuilletons tels IXE-13 et Albert Brien ont été exclus, car ils n'ont pas été publiés sous forme de roman.

Séries policières de 1837 à 1995 classées par ordre alphabétique à partir du nom du héros ou de l'héroïne

Alonzo le Québécois

COTÉ, Jean, *Parti pour la gloire*, Montréal, Édition Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 4, 1975, 159 p.

COTÉ, Jean, *À la vie, à la mort*, Montréal, Édition Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 7, 1975, 170 p.

COTÉ, Jean, *Chez les nudistes*, Montréal, Édition Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 6, 1975, 152 p.

Blake, Steve

PAQUETTE, Claire, *Blake se fait la main*, Sherbrooke, Éditions Paulines, coll. Jeunesse-pop, no. 12, 1973, 125 p.

PAQUETTE, Claire, *Alerte à l'Université*, Montréal, Éditions Paulines, coll. Jeunesse-pop, no. 15, 1974, 97 p.

Boivin, Marc

THÉRIAULT, Yves, *Alerte au camp 29*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 1, 1959, 62 p.

THÉRIAULT, Yves, *La revanche du Nascopie*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 2, 1959, 60 p.

THÉRIAULT, Yves, *La Loi de l'Apache*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 3, 1960, 59 p.

THÉRIAULT, Yves, *L'homme de la Papinachois*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 4, 1960, 62 p.

THÉRIAULT, Yves, *Le rapt du lac caché*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 5, 1962, 60 p.

THÉRIAULT, Yves, *La montagne sacrée*, Montréal, Éditions Beauchemin, coll. Aventure et fantaisie, no. 6, 1962, 60 p.

Danou, Jean

CHICOINE, René, *Circuit 29*, Montréal, Éd. Manitou, 1948, 267 p.

CHICOINE, René, *Un homme, rue Beaubien*, Montréal, Cercle du livre de France, 1967, 223 p.

Delaune, André et Jacqueline

CORRIVEAU, Monique, *Les jardiniers du Hibou*, Montréal, Éducation nouvelle, coll. Karim, 1963, 138 p.

CORRIVEAU, Monique, *Le maître de Messire*, Québec, Éditions Jeunesse, coll. Brind'herbe, 1965, 141 p.

CORRIVEAU, Monique, *Le secret de Vanille*, Montréal, Éditions Jeunesse, coll. Karim, 1972, 131 p.

Dropaôtt, Papartchu

DROPAOTT, Papartchu, (François-Marie Gérin-Lajoie), *L'histoire louche de la cuiller à potage*, roman police-tique, Montréal, Éditions Quinze, 1976, 140 p.

DROPAOTT, Papartchu, (François-Marie Gérin-Lajoie), *Du pain et des oeufs*, Montréal, Éditions Quinze, 1977, 148 p.

DROPAOTT, Papartchu, (François-Marie Gérin-Lajoie), *Salut Bonhomme*, Montréal, Éditions Quinze, 1978, 198 p.

Graham, Maude

BROUILLET, Chrystine, *Le collectionneur*, Montréal, Éd. La Courte échelle, 1995, 214 p.

BROUILLET, Chrystine, *Le poison dans l'eau*, Montréal, Éd. Denoël/Lacombe, 1987, 207 p.

BROUILLET, Chrystine, *Préférez-vous les icebergs?*, Montréal, Éd. Denoël/Lacombe, 1988, 218 p.

Jos Bine

GÉRIN-LAJOIE, François-Marie, *Pas de chocolat pour tante Laura*, Montréal, Desclez/Éditeur, 1980, 160 p.

GÉRIN-LAJOIE, François-Marie, *Les taxis-volants*, Montréal, Desclez/Éditeur, 1980, 159 p.

Le Manchot

SAUREL, Pierre, *L'abeille amoureuse*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 9, 1981, 172 p.

SAUREL, Pierre, *Absolution*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 30, 1983, 153 p.

SAUREL, Pierre, *Allô... ici la mort!*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 4, 1980, 169 p.

SAUREL, Pierre, *L'amnésique*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 34, 1984, 150 p.

SAUREL, Pierre, *L'assassin ne prend pas de vacances*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 7, 1981, 168 p.

SAUREL, Pierre, *Les autostopeuses*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 43, 1985, 139 p.

SAUREL, Pierre, *Bain de sang*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 8, 1981, 182 p.

SAUREL, Pierre, *Bain tourbillon*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 38, 1984, 142 p.

SAUREL, Pierre, *Le cadavre regardait la télé*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 5, 1981, 162 p.

- SAUREL, Pierre, *La cage des filles perdues*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 17, 1982, 173 p.
- SAUREL, Pierre, *Carnage*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 37, 1984, 141 p.
- SAUREL, Pierre, *Cercueil à louer*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 46, 1985, 144 p.
- SAUREL, Pierre, *Chauffard en liberté*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 33, 1984, 146 p.
- SAUREL, Pierre, *La chasse à l'héritière*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 2, 1980, 169 p.
- SAUREL, Pierre, *Le cirque de la mort*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 40, 1984, 145 p.
- SAUREL, Pierre, *La collection de têtes*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 22, 1982, 156 p.
- SAUREL, Pierre, *Corruption*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 13, 1981, 173 p.
- SAUREL, Pierre, *Douze suspects pour un suicide*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 31, 1983, 156 p.
- SAUREL, Pierre, *Les évadés du pen*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 41, 1984, 137 p.
- SAUREL, Pierre, *Faut vivre pour mourir*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 27, 1983, 160 p.
- SAUREL, Pierre, *L'homme qui ne veut pas mourir*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 21, 1982, 158 p.
- SAUREL, Pierre, *Lettre de l'au-delà!*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 35, 1984, 141 p.
- SAUREL, Pierre, *La liste maudite*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 15, 1982, 174 p.
- SAUREL, Pierre, *Mademoiselle pur-sang*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 3, 1980, 164 p.
- SAUREL, Pierre, *La main qui étrangle*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 24, 1983, 157 p.

- SAUREL, Pierre, *La maîtresse du Caïd*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 39, 1984, 143 p.
- SAUREL, Pierre, *Le manchot de Marseille*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 19, 1982, 155 p.
- SAUREL, Pierre, *Meurtre au téléphone*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 42, 1984, 140 p.
- SAUREL, Pierre, *Monsieur Jonas*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 10, 1981, 172 p.
- SAUREL, Pierre, *La morte prend son bain*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 18, 1982, 173 p.
- SAUREL, Pierre, *La mort frappe deux fois*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 1, 1980, 167 p.
- SAUREL, Pierre, *Les morts anonymes*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 36, 1984, 143 p.
- SAUREL, Pierre, *Les murs du silence*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 29, 1983, 157 p.
- SAUREL, Pierre, *Le mystère de la cloche de verre*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 25, 1983, 160 p.
- SAUREL, Pierre, *Nuit de terreur*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 28, 1983, 159 p.
- SAUREL, Pierre, *Oeil pour oeil*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 12, 1981, 173 p.
- SAUREL, Pierre, *On demande une victime*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 44, 1985, 142 p.
- SAUREL, Pierre, *On n'assassine pas un mourant*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 16, 1982, 173 p.
- SAUREL, Pierre, *Payé pour tuer*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 23, 1983, 160 p.
- SAUREL, Pierre, *Quand le chat n'est pas là*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 11, 1981, 175 p.
- SAUREL, Pierre, *La recrue de West Palm Beach*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 26, 1983, 160 p.
- SAUREL, Pierre, *Règlements de comptes*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no.45, 1985, 141 p.

SAUREL, Pierre, *Tueur à répétition*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 6, 1981, 167 p.

SAUREL, Pierre, *Un doigt en boni*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 14, 1981, 163 p.

SAUREL, Pierre, *Un homme à abattre*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 32, 1984, 147 p.

SAUREL, Pierre, *La vieille est folle*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, no. 20, 1982, 158 p.

Ricard, Max

CORRIVEAU, Monique, *Max*, Québec, Éditions Jeunesse, coll. Plein feu, no. 2, 1965, 136 p.

CORRIVEAU, Monique, *Max au rallye*, Québec, Éditions Jeunesse, coll. Plein feu, no. 25, 1968, 145 p.

CORRIVEAU, Monique, *Max contre Macbeth*, Montréal, Éditions Jeunesse, coll. Plein feu, 1972.

CORRIVEAU, Monique, *Max tombe du ciel*, Montréal, Éditions Jeunesse, coll. Plein feu, 1972.

Rodrigue, Anne-Marie

GAGNON, Maurice, *La mort à pas feutrés*, Montréal, vlb éditeur, coll. cahier noir, 1988, 225 p.

GAGNON, Maurice, *La mort aux yeux bleus*, Montréal, vlb éditeur, coll. cahier noir, 1985, 172 p.

Tellier, Marie

GAGNON, Maurice, *Le Corps dans la piscine*, Montréal, Éditions Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 1, 1974, 143 p.

GAGNON, Maurice, *Les Motards*, Montréal, Éditions Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 2, 1974, 138 p.

GAGNON, Maurice, *L'Ange noir*, Montréal, Éditions Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 3, 1974, 136 p.

GAGNON, Maurice, *La Mort d'une super-étoile*, Montréal, Éditions Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 5, 1975, 146 p.

GAGNON, Maurice, *Le Maniaque du traversier*, Montréal, Éditions Héritage, coll. Montréal-Mystère, no. 8, 1975, 143 p.

Unipax

GAGNON, Maurice, *Unipax intervient*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 101, 1965, 118 p.

GAGNON, Maurice, *Les savants réfractaires*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 102, 1965, 119 p.

GAGNON, Maurice, *Le trésor de la "Santissima Trinidad"*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 103, 1966, 143 p.

GAGNON, Maurice, *Une aventure d'Ajax*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 104, 1966, 142 p.

GAGNON, Maurice, *Opération Tanga*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 105, 1966, 147 p.

GAGNON, Maurice, *Alerte dans le Pacifique*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 106, 1967, 155 p.

GAGNON, Maurice, *Un complot à Washington*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 107, 1968, 150 p.

GAGNON, Maurice, *Servax à la rescousse*, série Unipax, Montréal, Édition Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 108, 1968, 151 p.

Volpek

THÉRIAULT, Yves, *La montagne creuse*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 1, 1965, 142 p.

THÉRIAULT, Yves, *Le secret de Mufjarti*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 2, 1965, 135 p.

THÉRIAULT, Yves, *Les dauphins de monsieur Yu*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 3, 1966, 142 p.

THÉRIAULT, Yves, *Le château des petits hommes verts*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 4, 1966, 134 p.

THÉRIAULT, Yves, *Le dernier rayon*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 5, 1966, 139 p.

THÉRIAULT, Yves, *La bête à trois cents têtes*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 6, 1967, 118 p.

THÉRIAULT, Yves, *Les pieuvres*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 7, 1967, 128 p.

THÉRIAULT, Yves, *Les vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, série Volpek, Montréal, Éditions Lidec, coll. Lidec-aventures, no. 8, 1968, 143 p.

3. Analyse de la bibliographie

Le roman policier possède une forme romanesque complexe. Il peut, en effet, être porteur de plusieurs tendances, de plusieurs lignes directrices différentes sans cesser d'être policier pour autant.

D'abord et avant tout, le roman policier est celui de la quête: quête de la justice, quête des valeurs, quête pour la survie. Il cherche à maintenir les valeurs existantes.

Le personnage central du roman policier est investi d'une mission. C'est lui qui doit rétablir l'équilibre rompu et faire en sorte que la situation initiale revienne, autant que faire se peut, naturellement. Ce personnage est un membre de la justice, un policier, un privé, ou bien un simple citoyen qui est impliqué dans une machination où il doit se défendre seul. Son fil d'Ariane est son instinct de conservation.

La difficulté de définir le genre provient de ses variantes. On peut dire que le roman policier de série québécois recouvre toutes les étapes de l'évolution du policier, que ce soit le roman psychologique et de déduction comme *Circuit 29*, celui du privé batailleur comme *Salut Bonhomme*, ou encore le roman de l'espion qui lutte contre une puissance étrangère comme *Les dauphins de monsieur Yu*.

Depuis le premier roman policier québécois, *Les révélations d'un crime* qui date de 1837, le personnage central a subi une évolution considérable qui le fait passer de simple spectateur à une des composantes actives de l'action du récit.

De 1940 à 1970, le héros est le prototype du surhomme. Sorti des rangs, il se distingue par son goût raffiné et par ses manières. Il possède une stature imposante et une beauté qui le distingue de la masse. Un des personnages féminins les plus consistants demeure Marie Tellier, création de Maurice Gagnon qui, après avoir fait une série radiophonique, a transposé en 1974 son héroïne dans le cadre romanesque. Chez les hommes, les séries Volpek et Unipax présentent des héros bien supérieurs aux simples mortels.

À la même époque, des auteurs ont introduit des oeuvres plus consistantes avec un personnage plus élaboré et une intrigue conduite plus adroitement. René Chicoine a écrit avec beaucoup de finesse *Circuit 29* et *Un homme, rue Beaubien* dans lesquels Jean Danou, son héros, fait la démonstration de son intelligence malgré la confusion des faits.

A partir de 1970, le personnage central est revenu à une dimension plus humaine, il est fonctionnaire de la justice, il a des échecs, des difficultés, il doit tâtonner afin d'y voir clair. Le héros n'est plus cet être invincible; il redevient un mortel et c'est un signe de l'évolution du genre: de dieu, il est passé à dieu déchu, d'où sa vulnérabilité. Alonzo le Québécois et Jos Bine incarnent bien ce type de héros ayant autant de défauts que de qualités. Le Manchot, qui apparaîtra dix ans plus tard, appartient à cette catégorie de héros.

Au cours de cette même période, on écrit quelques séries pour adolescents. Monique Corriveau compte parmi ces auteurs. Elle a créé de jeunes héros qui se retrouvent impliqués dans des aventures policières. Parmi ses oeuvres, citons *Les jardiniers du Hibou* et *Le maître de Messire*.

Alors que se poursuit la littérature de jeunesse, apparaissent vers 1974 des auteurs plus littéraires. Le roman policier de série devient alors un exercice de style où ses créateurs font éclater la forme, se permettant toutes les tangentes possibles. Ce qui aura pour effet de donner des oeuvres satiriques telles que *L'histoire louche de la cuiller à potage* de Papartchu Dropaôtt qui, dans un style san-antonien, truffe son texte de calembours. Mais le personnage du héros semble être mort, les personnages sont humains et vulnérables, ils ne possèdent plus le sens du devoir, ils travaillent maintenant pour le fric et la satisfaction que le gain procure. Ce héros est le Sisyphe des temps modernes. En résolvant une énigme, il retombe au pied de la montagne pour accepter une nouvelle mission qui le forcera à gravir de nouveau la pente. Auguste, le héros de mon roman, appartient à cette famille. Il trouve sa valorisation beaucoup plus dans le désengagement que dans la réussite de ses missions.

La compilation de près de cent titres démontre que le genre a connu une constante évolution. Dans une période relativement courte, le roman policier de série est venu au monde naturellement, sans éclat, essayant de se trouver une place dans le foisonnement d'oeuvres. Aujourd'hui, le flambeau du roman policier de série est porté par Chrystine Brouillet et son héroïne Maude Graham. Le dernier titre de cette liste, *Le collectionneur*, publié aux éditions La Courte échelle en 1995, a connu un très bon succès. Espérons que ce best-seller relancera le genre.

CHAPITRE II: LA CARACTÉRISATION DU HÉROS

La création d'un héros de série policière provoque une multitude de questions. Quel sera son portrait physique et moral? Quel sera le bon dosage pour présenter un personnage à la fois crédible et ne se perdant pas dans les méandres de la conscience humaine? Quelles seront ses qualités dominantes qui feront de lui un être à part?

Ayant comme objectif de mettre en scène un antihéros particulièrement banal et n'ayant pas de point fort, il fallait trouver l'étude d'un modèle. Comme, semble-il, il n'en existe pas, je décidai de fonctionner à contre-pied en dénichant une étude sur ce héros aux qualités infinies: Superman.

1. Un visage de l'antihéros

Dans son essai *De superman au surhomme*, Umberto Eco présente ce personnage comme une <<trouvaille [...] carrément géniale>>¹, à la fois héros et zéro. En effet, Superman cache sa véritable identité sous les traits de Clark Kent, type apparemment timide et peu intelligent. Cette personnalité d'une banalité exemplaire <<incarne exactement le lecteur moyen type, bourré de complexes et méprisé par ses semblables>>². Selon l'auteur, ce processus d'identification est capable de sortir le lecteur de sa médiocrité quotidienne.

1- ECO, Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Édit. Grasset & Fasquelle, 1978, p. 133.

2- *Ibid.*, p.133.

Cet aspect de Superman inspira le personnage d'Auguste. Ce personnage qui a comme principale caractéristique d'avoir l'air de rien est la face cachée du superhéros. En fait, Auguste, qui n'a même pas de nom connu, est un Clark Kent à l'année longue.

Mais un personnage banal ne soutiendrait pas longtemps l'intérêt du lecteur; un héros doit être digne de ce nom. Où Auguste se démarque dans ses méthodes d'investigation et l'originalité de sa narration. En effet, ses <<prouesses>> ne seront pas physiques mais narratives. Jeux de mots et calembours chercheront à divertir. Donc, la personnalité du personnage primera sur ses capacités, l'intelligence sur le physique, le savoir-être et le savoir-dire sur le savoir-faire.

2. Le mortel immortel

Pour la création d'un héros de série, un autre problème important apparaît au sujet du temps. En effet, comment organiser la temporalité afin que le lecteur, indépendamment de l'ordre de lecture des romans, se retrouve et s'amuse? Le héros, prisonnier de cet espace-temps, se voit inévitablement condamné à vieillir. Car *agir* pour tout être signifie *se consumer*.

Or, un héros de série ne peut se consumer. Une solution s'impose afin de donner, du moins, l'illusion au lecteur que le héros *vit* mais *ne meurt pas*. Selon Eco, le légendaire superhéros a encore une fois réussi l'impossible. En effet, Superman a su ébranler <<toute conception du temps [en brisant] sa structure même, et cela non dans le cadre du temps *dont on parle* mais dans celui du temps où *l'on parle.*>>¹ <<[S]es aventures se déroulent [dans une espèce de] climat

1- *Ibid.*, p.144.

onirique - que le lecteur ne saisit absolument pas - où il est extrêmement difficile de distinguer ce qui est arrivé avant de ce qui est arrivé après [...] >>¹. Ce flou temporel est important, car si Superman reprenait son histoire au point où il l'avait laissée à la dernière aventure, il ferait un pas vers la mort. Au contraire, si ce récit débutait sans montrer un certain historique, le héros serait un être sans envergure et le public finirait par s'en lasser. Dans une certaine mesure, si le temps s'arrête, il ne peut y avoir d'histoire. Donc, cette notion confuse du temps est l'unique condition de crédibilité du récit.

Sans m'éloigner de cette façon de faire, je décidai d'y apporter quelques nuances. Je voulais que l'action se déroule dans un temps très précis, donnant ainsi une intensité dramatique essentielle afin de susciter l'intérêt. Pour ce faire, je limitai au minimum les repères historiques (le plus récent est la crise d'Oka) afin que le lecteur ne soit pas en mesure de fixer le récit dans le temps. Tout ce qu'il se bornerait à dire, est qu'Auguste est probablement son contemporain.

Paradoxalement, pour donner l'illusion de l'importance à l'aspect temporel, je commençai mes chapitres en indiquant précisément la journée de la semaine et l'heure <<actuelles>> du récit. Ainsi, la mission du héros s'échelonnant sur deux semaines, le lecteur saurait se situer, heure par heure, dans ce court laps de temps. Cette période de deux semaines ne pouvant être déterminée avec exactitude. Des repères informent sur la saison, sur le mois même, mais pas sur l'année ni sur la décennie.

Cette notion confuse du temps engendre un autre problème. La famille soi-disant <<normale>>

1- Ibid., p.145.

du héros ne peut être perdue dans le temps comme des missions isolées. Suzanne et Marie doivent évoluer si elles veulent nourrir les prochaines aventures, de nouveaux problèmes, de nouvelles réalités. L'adolescence ne peut durer éternellement. Il faudra bien qu'un jour elles finissent leurs études, embrassent leur père et quittent la maison. Pour donner une crédibilité supplémentaire aux récits et pour que le lecteur s'identifie davantage au héros, je devais donc présenter ce dernier avec de <<vrais problèmes>> qui seront tour à tour résolus. Je décidai, toujours dans le but de brouiller les cartes, de faire consumer mon héros, mais de façon indirecte, par sa famille. Ses préoccupations familiales et domestiques feront de lui un personnage avec plus de profondeur.

3. Personnage sérieux?

En outre, il ne faut pas oublier que ces histoires contiennent toujours un brin d'ironie et une indulgente complaisance des auteurs, lesquels, tandis qu'ils élaborent leur oeuvre, sont conscients de construire, en fin de compte, une <<comédie>> et non un <<drame>> ou un <<roman d'aventures>>. C'est cette science du dosage des effets romanesques, cette manière de vendre le personnage avec un minimum indispensable d'autodérision, qui sauvent en partie Superman de la banalité bassement commerciale, et en font un <<cas>>. ¹

Le personnage d'Auguste, narrateur-je, mettra l'accent sur son autodérision. Constamment en train d'évaluer sa place dans la société, il prendra une certaine distance face aux événements en les décrivant de façon humoristique. Malgré les dangers qu'il court, ce personnage ne se prend pas au sérieux.

1- Ibid., p.163.

En somme, bien que doté de facultés supérieures, Clark Kent n'est pas si loin du personnage principal de *Une jambe à mon cou*. Tous les deux sont mortels donc faibles à un certain point de vue. Ils sont <<de bons gars>>, dépourvus d'ambition, honnissant le sang et la violence. Ils incarnent la réprobation ultime du mal et le triomphe des honnêtes gens.

CHAPITRE III: LA STRUCTURE NARRATIVE DE UNE JAMBE À MON COU

La littérature de masse est souvent dénigrée parce qu'elle répéterait un modèle type reproduit avec une rigueur quasi militaire. Le roman Harlequin¹ est le plus bel exemple. Sa structure comprend des étapes fort précises, réglées à la page près. Ce canevas de base laisse peu de place à la création. L'auteur se limite à inventer un décor, des noms de personnages et à dénicher l'élément conflictuel afin d'écrire une histoire répondant aux critères de l'éditeur. C'est un peu comme suivre une recette facile en ajoutant une petite pincée de soi.

Les romans de série sont peut-être les plus grandes victimes de ces attaques. Et les dénigreur n'ont pas tort. Dans le cas de récits policiers, il y a toujours les mêmes incontournables: meurtrier, victime, mobile et le crime lui-même. L'intérêt réside dans l'originalité du crime et la façon dont les indices sont présentés au lecteur. Écrire un roman policier, c'est construire toujours le même puzzle, mais avec des pièces différentes à chaque fois.

C'est à partir de cet état de faits que je me suis penché sur une structure <<modèle>>. Celle des aventures de James Bond a été retenue, car elle était la plus applicable et répondait bien au type

1- Voir BETTINOTTI, Julia, *La corrida de l'amour*, Montréal, U.Q.A.M., 1986, p.69.

de roman que je voulais produire. La simplicité de sa structure narrative n'est certainement pas étrangère au succès de la série.

1. La structure narrative chez Fleming selon Umberto Eco

Selon Umberto Eco, tous les romans du légendaire 007 sont produits <<selon un code fixé à l'avance>>¹ et constitués par certaines situations clés appelées <<situations de jeu>>² qui sont en fait des parties du roman. Ces parties seront principalement remportées par le héros, mais certains résultats de batailles appartiendront au Méchant. Ces parties <<constituent des modèles réduits et formalisés, de cette situation de jeu plus générale qu'est le roman>>³. Cette suite de parties obéit à un schéma parfaitement réglé.

Le schéma invariable est le suivant:

- A. <<M>> joue et confie une mission à Bond
- B. Le Méchant joue et apparaît à Bond (éventuellement sous une forme substitutive)
- C. Bond joue et inflige un premier échec au Méchant
ou bien le Méchant inflige un premier échec à Bond
- D. La Femme joue et se présente à Bond
- E. Bond souffle la Femme: il la possède ou entreprend sa séduction

1- ECO, Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Édit. Grasset & Fasquelle, 1978, p.209.

2- *Ibid.*, p.209.

3- *Ibid.*, p.210.

- F. Le Méchant capture Bond (avec ou sans la Femme, ou en des moments différents)
- G. Le Méchant torture Bond (avec ou sans la Femme)
- H. Bond bat le Méchant (il le tue, ou tue son substitut, ou assiste à sa mort)
- I. Bond convalescent s'entretient avec la Femme qu'il prendra par la suite.

Il est important de mentionner que ces parties ne sont pas toujours présentées dans le même ordre. Par exemple, dans *James Bond contre Dr. No*, la suite des parties reproduit le schéma dans l'ordre (ABCDEFGHI). Par contre, *Goldfinger* présente un schéma de type BCDEACDFGDHEHI où certaines parties se répètent.

On doit donc se demander comment une structure aussi rigide peut susciter autant d'intérêt chez le lecteur? Pourquoi ne s'est-il pas lassé après deux ou trois aventures? Selon Eco, <<ce n'est pas tant la variation des faits [mais bien] le retour d'un schéma habituel dans lequel le lecteur reconnaîtra quelque chose de déjà vu auquel il s'est attaché>>¹ qui l'intéressera. Le plaisir du lecteur qui connaît déjà les points et les règles est de suivre les infimes variations par lesquelles le vainqueur réalisera son coup. C'est en somme une machine à évasion, un divertissement idéal où, sans se forcer les méninges, le lecteur se laisse bercer par une histoire captivante.

2. L'application de la structure de Fleming pour la création du roman

C'est en me basant sur la structure de Fleming que j'ai créé mon roman policier. Bien que mon

1- *Ibid.*, p.216.

héros ait une vie tout à fait différente de celle de James Bond, il m'a été très facile de reproduire le schéma présenté précédemment.

- A. **Reine Mère joue et confie une mission à Auguste**
Auguste est envoyé à Paspébiac comme faux client à l'Auberge du parc.
- B. **Le Méchant joue et apparaît à Auguste (éventuellement sous une forme substitutive)**
Adrien Leclerc dans un laboratoire au sous-sol de l'auberge.
- C. **Auguste joue et inflige un premier échec au Méchant**
ou bien **le Méchant inflige un premier échec à Auguste**
Premier échec d'Auguste: le laboratoire du sous-sol disparaît.
- D. **La Femme joue et se présente à Auguste**
Catherine se présente à Auguste comme responsable de l'auberge.
- E. **Auguste souffle la Femme: il la possède ou entreprend sa séduction**
Auguste, sous les ordres de Reine Mère, entreprend la séduction de Catherine.
- F. **Le Méchant capture Auguste (avec ou sans la Femme, ou en des moments différents)**
Adrien Leclerc et Maurice Bacon capturent Auguste.
- G. **Le Méchant torture Auguste (avec ou sans la Femme)**
Maurice Bacon torture Auguste en cherchant à le brûler.
- H. **Auguste bat le Méchant (il le tue, ou tue son substitut, ou assiste à sa mort)**
Maurice Bacon et Adrien Leclerc se tuent dans une poursuite en automobile.
- I. **Auguste convalescent s'entretient avec la Femme qu'il prendra par la suite.**
Confession de Catherine et liens d'amitié qui se tissent entre les deux personnages.

J'ai dû apporter une nuance au point I. Étant résolument fidèle malgré les tentations qui le tenaient, mon héros ne prendra pas la Femme à la manière peu équivoque de James Bond. Il créera toutefois des complicités et des amitiés avec les Femmes de ses aventures qui seront souvent loin d'être des *sex-symbols*. Dans un deuxième roman, la Femme sera une petite fille de neuf ans handicapée dans un accident d'automobile. Dans la troisième histoire, la Femme aura 92 ans et sera grincheuse comme pas une.

Bref, cette structure s'appliquait à merveille au type de récit que je voulais produire. L'ordre des parties est presque linéaire soit ADBCEFGHI. C'est-à-dire que Catherine se présente presque au tout début de l'histoire. Très agréable à utiliser, ce schéma me servira pour les autres romans à venir.

3. La structure narrative détaillée du roman

Désirant élaborer davantage cet aspect de la production d'un roman policier de série, je me suis demandé si un schéma beaucoup plus détaillé pouvait créer une sorte de mode d'emploi pour les prochaines productions. Ce schéma, bien que restreignant, devait me laisser assez de souplesse afin de varier mes récits. Il faut voir dans la grille qui suit non pas un carcan auquel je dois me soumettre mais bien un guide pouvant aider à une production efficace et rapide de romans.

Cette grille a été utilisée avec succès pour la rédaction de la deuxième aventure d'Auguste, *Les mantes religieuses*. Loin de me nuire dans mon processus de création, je bénissais cette forme de procédure qui me rappelait les étapes importantes du récit. Je pouvais ainsi, puisque mon

style d'écriture est truffé de jeux de mots, me concentrer beaucoup plus sur le "comment" plutôt que sur le "quoi", ces questions ayant déjà été réglées à l'avance.

Présentement, deux autres grilles narratives sont complétées pour les prochaines aventures de l'espion de la Rive-Sud. Cette structure m'aide énormément, car en inventant une nouvelle histoire, je suis immédiatement en mesure d'évaluer si elle possède assez d'éléments et de rebondissements pour intéresser le lecteur.

La grille qui suit se partage en trois colonnes. Celle de gauche décrit les principaux éléments théoriques d'une histoire. L'application de cette structure maison a considérablement aidé à la rédaction des deux romans *Une jambe à mon cou* et *Les mantes religieuses*. Bien qu'elle puisse avoir l'air complexe, il n'en est rien. C'est un outil fort pratique qui élimine complètement le syndrome de la page blanche.

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	Les m
Chapitre 1		
Première mission avec famille.	Prise de photos d'une organisation turque à Montréal.	Suivre
Présentation du personnage principal.	OK	OK
Chapitre 2		
Retour à la maison.	Jardin et problème de clôture avec son voisin.	Sa pelé
Appel de Reine Mère invitant Auguste à son bureau	OK	OK
Info. partielles de la mission: le lieu, le rôle d'Auguste	Homme d'affaires en vacances. (Partie A)	Prêtre
Présentation et description de Reine Mère.	OK	OK
Chapitre 3	Dimanche	Lundi
Inquiétudes familiales d'Auguste.	Suzanne découvre la sexualité avec le fils du voisin.	Madan
Départ de la maison pour le lieu de la mission .	OK	OK
Dévoilement de la raison insolite de la mission.	Un client de l'auberge a "brûlé" mystérieusement.	Les pré
Route vers lieu de la mission.	OK	OK
Chapitre 4	Dimanche	Lundi
Description générale du lieu de la mission.	L'Auberge du parc.	Quai et
Premier contact du héros avec un habitué de l'endroit	Catherine, la responsable de l'auberge (Partie D)	Madan
Description du nouveau personnage.	OK	OK
Description des lieux: détails intérieurs.	L'auberge et la chambre d'Auguste.	Église
Fax: 1er contact avec Reine Mère sur lieu de la mission	OK	OK
	Lundi	Mardi
Rencontre et présentation du programme d'aide.	Monsieur Truman, client régulier de l'endroit.	Hector,
Rencontre avec un animal.	Chat mangeur de biscuits chinois.	Chienn
Visite géographique et historique du lieu de la mission	Domaine par M. Truman.	Visite d
Premier événement imprévu de la mission.	Le régime forcé d'Auguste.	Le serr
Première routine.	Séance de traitement.	Une jou
Rencontre et présentation de nouveaux personnages	Manuel et Nicole, employés à l'auberge.	Élisabe

	Les mantes religieuses
on turque à Montréal.	Suivre discrètement le gros Bisson à Old Orchard Beach.
	OK
ec son voisin.	Sa pelouse abîmée. Sa fille Marie reçoit une mouffette.
	OK
Partie A)	Prêtre à l'Île-aux-Grues. (Partie A)
	OK
	Lundi
ec le fils du voisin.	Madame, impliquée dans une structure pyramidale.
	OK
nystérieusement.	Les prêtres deviennent rapidement fous à cet endroit.
	OK
	Lundi
	Quai et l'île.
berge (Partie D)	Madame Petitpas, mairesse du village.
	OK
e.	Église et presbytère.
	OK
	Mardi
de l'endroit.	Hector, le bedeau.
	Chienne de Gertrude Lebrun.
	Visite de l'île par Mme Petitpas.
	Le sermon en chaire d'Auguste.
	Une journée dans la vie d'un prêtre.
berge.	Élisabeth et quelques ouailles. (Partie D)

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	<i>Les ma</i>
Chapitre 5	Lundi	Mardi
Fax de la famille. Préoccupations familiales.	De Madame, au sujet de la clôture.	De Ma
Historique du programme d'aide.	M. Truman (détails de vie).	Hector,
Nouveaux personnages.	Ministres, clients de l'endroit.	Père d'
Nouveaux fax de la famille.	Suzanne, Madame.	Marie,
Mission personnelle d'Auguste.	Malgré son régime obligatoire, manger.	Convai
Première découverte accidentelle.	Relation sexuelle de Catherine et d'un ministre. (Partie B)	Dans le
Fax: Auguste informe Reine Mère de sa découverte.	OK	OK
Réflexion d'Auguste sur cette découverte.	OK	OK
Chapitre 6	Mardi matin	Mercru
Retour de l'animal.	Chat, apprivoisé peu à peu.	Chienn
Fax de Reine Mère: retour sur découverte.	Pas d'information pertinente.	Gertruc
Routine.	Traitement.	Messe.
Rupture de la routine.	Mort de M. Thibodeau, ministre des travaux publics.	La chai
Auguste dans l'eau bouillante.	Auguste accusé du meurtre de M. Thibodeau.(Partie C)	August
Chapitre 7	Mardi pm et soir	Mercru
Nouvel environnement, description.	Poste de police.	Salon d
Nouveaux personnages.	Constables, policiers.	Médec
Réflexion sur cette expérience.	Auguste en prison.	August
Résolution du problème.	Auguste libéré. Le ministre était mort avant son arrivée.	La chai
Retour au lieu principal de la mission.	L'auberge.	Presbyt

	Les mantes religieuses
	Mardi midi
e.	De Madame, la mouffette et sa structure pyramidale.
	Hector, pourquoi il boite.
	Père d'Élisabeth.
	Marie, Madame.
anger.	Convaincre Élisabeth de retourner en classe cet automne.
d'un ministre. (Partie B)	Dans les archives, nom de fille de Gertrude.(Partie B)
	OK
	OK
	Mercredi matin
	Chienne qui mange les talons d'Auguste.
	Gertrude est la soeur de l'ancien curé.
	Messe.
les travaux publics.	La chaire tombe et fait un mort. Auguste est blessé.
Thibodeau.(Partie C)	Auguste est "moralement" responsable de l'accident.
	Mercredi pm et soir
	Salon de la mairesse.
	Médecin et policier du continent.
	Auguste cherche le "message divin" de l'événement.
nort avant son arrivée.	La chaire était sabotée.(Partie C)
	Presbytère.

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	<i>Les ma</i>
Chapitre 8	Mardi soir	Mercru
Rencontre inattendue.	Catherine, gentille comme jamais.	Élisabe
Décor inattendu.	La chambre d'Auguste saccagée.	La char
Fax de la famille.	Suzanne.	Marie.
Fax de Reine Mère: nouvel ordre.	Séduire Catherine. (Partie E)	Entrer c
Obstination d'Auguste sur le nouvel ordre.	OK	OK
Demande d'aide pour le nouvel ordre.	M. Truman.	Hector
Fax de Madame.	OK	OK
Mission personnelle d'Auguste.	Auguste va à la cuisine faire un petit vol.	Deman
Deuxième découverte accidentelle.	Découverte du laboratoire au sous-sol.	(Chap.
	Mercredi matin	Jeudi r
Moment difficile pour Auguste.	Après une nuit dans une armoire, Auguste désire dormir.	August
1re surprise.	Antoine livre des présents destinés à séduire Catherine.	Hector
2e surprise.	M. Truman invite Auguste pour écrire des lettres d'amour.	Gertrud
3e surprise.	Téléphone de Marie: Madame est disparue!	Fleurs c
Routine.	Traitement.	Déjeun
Fax de la famille.	Suzanne, dispute familiale au sujet de ses nuits frivoles.	Dispute
Routine.	Sieste sur le bord de la piscine.	Messe c
Rupture de la routine.	Auguste est assommé!	Une my
Chapitre 9	Mercredi soir	Jeudi s
Explication de la scène du chapitre 8.	Madame est à Paspébiac et elle est très en colère.	Partiell
Transformation de la dynamique.	La présence de Madame complique la mission d'Auguste.	Béatric
Reconsidération de la situation par Auguste.	OK	OK

	Les mantes religieuses
	Mercredi soir
	Élisabeth raconte son rêve. Entente avec Auguste.(Partie E)
	La chambre d'Auguste repeinte.
	Marie.
	Entrer dans la chambre de Gertrude.
	OK
	Hector avoue à Auguste qu'il a reçu de l'argent pour terminer la chambre.
	OK
etit vol.	Demande de renseignement sur l'accident d'Élisabeth.
s-sol.	(Chap. 9) Le camion était volé et appartenait à un hôpital de Montréal.
	Jedi matin
Auguste désire dormir.	Auguste se réveille fort mal en point.
s à séduire Catherine.	Hector fait du bruit au sous-sol.
crire des lettres d'amour.	Gertrude vient chercher Auguste. Une mourante a besoin de lui.
: disparue!	Fleurs de Simonne Lavoie pour la convalescence d'Auguste.
	Déjeuner.
t de ses nuits frivoles.	Dispute entre Madame et Auguste au sujet d'un cours de danse.
	Messe du matin.
	Une mystérieuse tête flotte dans le placard. Auguste perd conscience.
	Jedi soir
: très en colère.	Partielle. Auguste surprend une conversation entre Gertrude et ?
e la mission d'Auguste.	Béatrice, une collègue d'Auguste, vient lui prêter main forte.
	OK

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	<i>Les m</i>
Chapitre 10	Jeudi	Vendi
Routine.	Traitement.	Messe
Rupture de la routine.	M. Truman est dans un bain.	Absen
Surprise.	Catherine et Madame ensemble.	Augus
Fax de Reine Mère.	Féroce, Auguste se fait sermonner.	Féroc:
Modification au plan pour la réussite de la mission	Pour séduire Catherine, l'inviter à porter les boucles d'oreille.	Barre
Surprise.	Madame déguisée en Catherine afin de séduire Auguste!	Attaq
Chapitre 11	Jeudi soir	Same
Petite récapitulation.	Comment Madame sait que je devais séduire Catherine?	Pourq
Modification au plan.	Annulation de la visite nocturne dans la chambre de Catherine.	Dema
Mission personnelle.	Visite de la chambre froide afin de manger.	Nil
Rupture.	Cadenas sur la porte de la chambre froide.	Nil
Surprise.	Catherine surprend Auguste dans la cuisine.	Nil
Exécution de l'ordre de Reine Mère.	Visite du laboratoire.	Hecto
Rupture.	Le laboratoire est disparu!	Hecto
Chapitre 12	Vendredi	Dima
Routine.	Traitement.	Grand
Revirement.	Arrêt de la communication entre Reine Mère et Auguste.	Visite
Surprise.	Le bureau chef a sauté! Auguste accusé encore.	Délire
Chapitre 13	Samedi	Lundi
Routine.	Traitement.	Visite
Rupture.	Eau trop chaude.	Augus
Grande récapitulation de la mission.	OK	OK
Déduction et nouvelle orientation.	Ne plus penser.	Install

	Les mantes religieuses
	Vendredi
	Messe du matin.
	Absence de Gertrude à cette messe.
	Auguste surprend une enguelade lors de sa visite chez la famille Lavoie.
	Féroce. Auguste se fait sermonner.
porter les boucles d'oreille.	Barrer portes et fenêtres pour empêcher la venue d'un mystérieux visiteur.
n de séduire Auguste!	Attaque de la chienne! Elle mord le nez d'Auguste.
	Samedi
uis séduire Catherine?	Pourquoi suis-je si mal en point?
ns la chambre de Catherine.	Demande d'abandonner la mission.
manger.	Nil
froide.	Nil
à cuisine.	Nil
	Hector dans le presbytère un samedi matin.
	Hector apprend à Auguste l'existence d'une porte au fond de sa penderie.
	Dimanche
	Grand messe et confesse.
Reine Mère et Auguste.	Visite d'Antoine à la confesse.
pusé encore.	Délire partiel de Auguste durant son sermon.
	Lundi
	Visite médicale, rencontre avec Reine Mère.
	Auguste est en parfaite santé!
	OK
	Installer un piège pour le mystérieux visiteur.

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	<i>Les</i>
Chapitre 14	Dimanche	Mar
Auguste passe à l'action.	Auguste retrouve le laboratoire.	Réu
Énonciation des objectifs à court terme suite à cette	Informers Reine Mère au plus vite. Éviter les traitements.	Déci
Surprise.	Disparition de l'émetteur servant à avertir Reine Mère.	Aug
Chapitre 15	Lundi	Mer
Lutte d'Auguste pour sa survie.	Auguste, obligé de prendre un bain, court à sa perte.	Aug
Apparition des méchants.	Deux hommes habillés de blanc, l'un se présente comme médecin.	Luci
Victoire partielle de l'anti-programme.	Auguste s'endort. (Partie F)	Aug
Chapitre 16	Lundi	Mer
Présentation des méchants.	Maurice Bacon et Adrien Leclerc.	L'an
Explication de l'aspect mystérieux de la mission.	La jambe gauche est en fait une mise en scène.	La n
Perspective d'avenir.	Mort d'Auguste.	La f
Chapitre 17	Lundi	Mer
Début de l'exécution.	Anesthésie.	Débi
Exécution retardée.	Panne d'électricité. Intervention de Catherine.	Inter
Réorganisation de l'anti-programme.	Auguste mourra dans l'incendie du laboratoire.(Partie G)	Lutte
Réflexion d'Auguste sur sa vie, la mort, la famille.	OK	OK
Chapitre 18	Lundi	Mer
2e exécution manquée.	Intervention d'Antoine.	Schi
Arrestation des méchants.	Les méchants meurent durant une poursuite en voiture. (Partie H)	OK
Explication: cause du mal.	Racontée par Catherine: problèmes sérieux d'argent. (Partie I)	L'aff

	Les mantes religieuses
	Mardi
	Réussite partielle du piège. Poursuite d'Auguste, dehors, dans la nuit.
te. Éviter les traitements.	Découvrir l'identité du visiteur.
t à avertir Reine Mère.	Auguste se fait assommer!
	Mercredi
ain, court à sa perte.	Auguste, attaché dans la cave des Lavoie, doit résister à son délire. (Partie F)
, l'un se présente comme médecin.	Lucien Lavoie avec un drôle d'accoutrement.
	Auguste se sent perdu.
	Mercredi
c.	L'ancien curé du village, Lucien Caron, le frère de Gertrude.
mise en scène.	La méthode qui rend fou.
	La folie d'Auguste.
	Mercredi
	Début du traitement qui rend fou.(Partie G)
de Catherine.	Intervention de Gertrude.
du laboratoire.(Partie G)	Lutte entre Gertrude et Lucien. Lucien l'emporte.
	OK
	Mercredi
	Schizophrénie du Curé Caron. Partie H)
e poursuite en voiture. (Partie H)	OK
es sérieux d'argent. (Partie I)	L'affaire Norgaret racontée par une Gertrude mourante.

Structure	<i>Une jambe à mon cou</i>	<i>Les man</i>
Chapitre 19	Mardi	Jeudi
Retour à la maison.	OK	OK
Bilan de la mission.	OK	OK
Chapitre 20	Mercredi	Vendred
Problèmes domestiques et familiaux.	La clôture abîmée, le garage de toile, la peine d'amour de Suzanne.	Clôture, r
Fermeture.	Adelbert, le nouveau petit ami de Marie.	Visite d'A

	<i>Les mantes religieuses</i>
	Jedi
	OK
	OK
	Vendredi
oile, la peine d'amour de Suzanne.	Clôture, mouffette, cours de danse, les cours de conduite de Suzanne.
Marie.	Visite d'Auguste pour la rentrée scolaire d'Élisabeth.(Partie I)

CHAPITRE IV: LE RÉCIT DE FICTION À LA PREMIERE PERSONNE

La réflexion sur le sujet de *Une jambe à mon cou* et l'élaboration de son histoire où le sujet s'incarne mettent en lumière l'importance de la disponibilité de l'écrivain aux multiples signes qui naissent du texte en train de se faire, de même que la nécessité d'un jugement critique sur la pertinence des décisions qu'il prend. Cette double exigence du travail de création, je l'ai sentie aussi peser de tout son poids dans la mise en place de la structure narrative du roman.

Ainsi, le choix du narrateur et de sa position par rapport aux événements qu'il devait raconter, choix qui me paraissait aller de soi, m'a causé certaines difficultés aussi bien quant à l'établissement du sujet que du développement de la fiction romanesque. Ces difficultés sont nées d'interrogations sur la capacité du narrateur-personnage de rendre compte de mes intentions et sur les moyens dont je disposais, au plan de l'écriture, afin de permettre à ce narrateur de raconter et de se révéler comme personnage, c'est-à-dire en créant lui-même l'illusion de sa propre réalité.

C'est plus particulièrement à propos de la perspective, du temps et de la voix narrative que j'ai eu à remettre en question ces choix antérieurs et à prendre en considération la possibilité de nouvelles orientations. J'ai cherché à résoudre les problèmes qui se posaient alors en restant le plus possible fidèle à mon intuition originelle et en demeurant à l'affût des nouvelles significations qui apparaissaient durant le travail d'écriture. Mon intention n'était pas de bâtir

un roman en me conformant à un modèle traditionnel ou à un courant littéraire, mais de trouver des moyens de conjuguer la narration et l'histoire.

1. L'intégration des récits dans la perspective du "je"

Dès la première page du récit, ce "je" qui observe et raconte ce qu'il voit et entend ne fait pas que rendre compte de la réalité des autres. Il exprime en même temps ce qu'il ressent, il formule des questions, il réagit. Je découvrais alors que le narrateur n'était pas uniquement un "je" tendu vers une autre personne, une "troisième" personne, mais ce "je" parlait aussi de lui-même. Sous le "je" narrateur, il y avait le "je" d'un personnage, d'un être vivant avec ses réactions complexes, sa vision propre, sa situation particulière.

Cette première prise de conscience concrète de la dualité du "je", narrateur et personnage, a eu au moins un double effet. D'une part, dès le début du récit, sur le plan de l'histoire, j'ai cherché à mettre le plus possible en contact direct le personnage du narrateur et celui de Madame, pour maintenir cette tension du "je" vers le "il", vers une autre personne que lui-même. D'où les différentes séquences lors desquelles le personnage d'Auguste décrit, soit rapidement, soit minutieusement, les personnages de Madame, puis de Suzanne. La projection de ce "je" vers d'autres personnages constitue en quelque sorte un premier niveau de l'histoire racontée. À un second niveau, c'est l'évolution de son propre personnage que le narrateur raconte, à la faveur des interrogations, des prises de conscience et des sentiments que l'évolution de son enquête produit chez lui.

D'autre part, l'intégration de ces deux niveaux de l'histoire dans le récit du narrateur m'amenait

à construire celui-ci selon l'unique perspective de ce dernier: c'est son point de vue qu'il devait nous livrer puisqu'il était celui qui raconte ce qu'il voit et ce qu'il vit. Par ce fait même, la perspective du narrateur devenait donc limitée, du moins en ce qui concernait sa capacité d'approcher et de découvrir les éléments pouvant servir à la réussite de sa mission. Il était cependant plus apte à faire part de ses propres réactions face aux gens, aux paroles, aux impressions qui le rejoignaient.

Pour arriver à conserver un équilibre entre les deux niveaux de l'histoire et, en même temps, pour donner à ce personnage matière suffisante à réagir et à évoluer en tant qu'individu, j'ai dû intégrer à son récit des histoires brèves produites par des narrateurs seconds. Par exemple, le récit de Béatrice Hinault à propos de sa participation dans cette manigance (pp. 258-260) et les nombreux fax de la famille du héros, particulièrement de Madame, qui rapportent des renseignements sur l'histoire de la clôture (p. 69). Tous ces courts récits sont produits par des narrateurs différents qui ont chacun une perspective propre et fournissent les éléments de l'histoire à son premier degré. Or, chacun est rapporté par le narrateur et intégré ainsi à son récit. Il raconte ce qu'il a entendu raconter et dit comment il réagit à ces propos; il essaie de retrouver les liens entre tous ces faits dont il prend connaissance. La narration de ces récits par le même narrateur permettait donc, me semblait-il, une intégration des deux niveaux de l'histoire dans la conscience d'un seul être, d'où une seule perspective.

2. La narration comme fiction

En même temps que ces questions portant sur l'histoire racontée par Auguste, d'autres interrogations me sont venues quant à l'identité du narrateur et quant à sa façon de raconter

cette histoire. Je ne voulais pas me substituer au narrateur et encore moins que "l'esprit" d'Auguste soit ressenti comme étant le mien. Il fallait que l'acte narratif soit perçu comme celui d'un personnage-narrateur fictif.

Pour ce faire, il fallait la plus grande unité possible du narrateur et du personnage dans le "je". Cette unité suppose que, dans la narration, on ne ressente pas de distance entre l'expérience du personnage et le récit qu'en fait le narrateur, et que la voix qui se fait entendre puisse vraisemblablement être attribuée au personnage. Le choix du temps narratif et la mise en place d'un discours dont le ton, le vocabulaire et la syntaxe correspondent à l'expérience du personnage, ont constitué les principaux défis dans la recherche de cette unité.

2.1 Le récit au présent de l'indicatif

Au moment même où j'ai décidé d'écrire ce roman à la première personne, j'ai opté pour un récit au présent de l'indicatif qui suggère la concomitance des événements et de l'acte narratif. Il n'y aurait pas un narrateur qui connaîtrait à la fois le présent, le passé et l'avenir du personnage, et qui pourrait être plus près de l'expérience de l'auteur, mais un narrateur qui ne pourrait raconter que ce que vit ou pense le personnage au moment où les événements se produisent. Ainsi la perspective du narrateur était soudée à celle du personnage. Mais j'ai vite constaté que la fidélité au point de vue du narrateur-personnage dans le présent imposait une certaine ascèse à l'auteur. Par exemple, dans les cent premières pages du roman, j'ai constaté qu'il m'était parfois arrivé de laisser le narrateur parler au passé, et même au futur, créant ainsi une distance entre lui-même et le personnage. Dans ces passages, c'était la voix de l'auteur qu'on entendait, car le narrateur-personnage n'a pas le pouvoir de voyager dans le temps. Ces

signes de distance ont été effacés au profit du présent.

J'ai cru aussi que je pourrais rédiger tout le texte du roman en n'utilisant le présent de l'indicatif que sous son aspect ponctuel, propre à rendre compte de l'expérience immédiate du personnage. Pourtant, étant donné l'objectif que je poursuivais, il m'était impossible de me limiter à ce mode et à ce temps, car le récit du narrateur aurait été uniquement constitué d'une série de faits et de réactions personnelles en chaîne pour aboutir à un véritable monologue intérieur qui se fonde sur une correspondance absolue entre le temps de l'histoire et celui du récit.

J'ai donc utilisé de façon signifiante l'alternance des différents aspects du présent. Auguste est un personnage qui cherche à comprendre quelque chose de flou dont l'existence ne lui est révélée que par bribes. Autour de lui, le monde est stable et la vie répétitive, monotone. Et c'est cette stabilité, cette répétition qui constituent le corps de sa vie: les véritables événements se font rares. Le présent ponctuel sert à raconter ces événements; dès que l'événement est clos, il cède sa place au présent d'habitude dans lequel continue de vivre le personnage. Par contre, à partir du chapitre quatorze, le narrateur-personnage cherchera à provoquer les événements afin de réussir sa mission. À ce moment, son récit se fait surtout au présent ponctuel.

2.2 La voix du narrateur

La question de la "voix" n'a pas posé autant de difficultés que la narration. Avec un esprit aussi vif, Auguste pouvait normalement s'exprimer dans un langage d'un niveau un peu plus élevé que la moyenne des gens. Il est, de plus, en meilleure position pour se regarder,

s'évaluer, retrouver des liens entre les divers éléments de son expérience. Ensuite, à mesure que le récit avance, la quantité d'événements extérieurs augmente, et le narrateur, sollicité par ceux-ci, est moins absorbé par ses réflexions personnelles et sent moins le besoin d'exprimer la réalité de façon globale.

CONCLUSION

L'analyse critique de la production de *Une jambe à mon cou* tend à démontrer qu'écrire un roman et réfléchir sur la façon dont le roman s'écrit ne sont pas, à proprement parler, deux activités distinctes. Le roman est le fruit d'un désir, et les moyens mis en oeuvre pour atteindre son accomplissement apparaissent à l'écrivain comme autant de réalisations parcellaires, mais réelles, concrètes de ce désir. Chaque page terminée le rapproche de son but, mais chaque difficulté résolue par l'activité critique permet à un personnage, à un objet, à un espace, à une phrase donnée d'incarner un aspect de l'ensemble vivant où ils évoluent déjà.

Un roman policier n'est toutefois pas un recueil de poèmes. Les termes comme "investissement personnel" et "élargissement de l'horizon par le biais de l'écriture" font quelque peu sourire. Avec ce genre littéraire, l'appellation "exercice intellectuel" est beaucoup plus appropriée. J'ai cherché, en écrivant ce livre, à plaire à un public cible le plus vaste possible. Des choix fondamentaux ont été effectués en ayant cette préoccupation en tête.

Sur le plan narratif, le présent de l'indicatif et un narrateur "je" simplifient la lecture; *Une jambe à mon cou* serait probablement un roman intéressant pour ceux qui commencent à "attaquer" des petits pavés.

Du côté de la structure narrative, j'ai écrit ce roman comme j'aurais bâti une maison: en ayant

en main un plan rigoureux et un échéancier précis. Toutefois, mon inexpérience m'apprit que rien n'est sûr dans le monde de l'écriture. Des dizaines de relectures, des milliers de retouches et surtout des remises en question permanentes sur mes "choix narratifs" m'ont fait découvrir que "l'acte d'écrire" est une activité beaucoup plus complexe qu'elle en avait l'air a priori. Il faut non seulement raconter une histoire mais aussi s'assurer à tout moment d'une certaine homogénéité dans l'écriture tout en soutenant l'intérêt du lecteur. Cela est d'autant plus vrai pour un roman qui s'insérera dans une série. Pour que le lecteur me soit fidèle, je me dois de lui être fidèle à mon tour.

D'un autre côté, la personnalité originale du héros, ses préoccupations familiales et sa vie de couple sont des éléments en mesure d'intéresser un public plus âgé, capable de saisir toutes les nuances de cet anti-héros. Enfin, la douceur du personnage principal ne laisse pas le public féminin insensible. Si Auguste n'est ni beau, ni fort, il est, aux yeux de ce public, immensément sympathique.

Au terme de cette analyse de la production de *Une jambe à mon cou*, il me semble opportun de m'interroger brièvement sur la place que pourrait occuper ce texte parmi les différents types de romans de série et dans l'ensemble des romans de série québécois. Bien qu'en cours d'écriture, je n'aie pas cherché, consciemment du moins, à m'inscrire dans un courant littéraire déterminé ni à me démarquer d'aucun, il n'en demeure pas moins que ce texte a été nourri de mes affinités avec un certain type d'écriture romanesque, fruit de mes lectures, de ma recherche personnelle et reflet, sans doute, de la société et de la culture dans lesquelles j'évolue et dont je partage les préoccupations.

Qu'advient-il de ce livre? Existe-t-il un marché au Québec pour les séries policières? Présentement, mis à part les aventures de Maude Graham, le néant règne en maître. Malgré ce triste fait, il existe peut-être une lueur d'espoir.

Pour les jeunes lecteurs, les Éditions La Courte échelle publient régulièrement des petites histoires où on retrouve le même héros dans différentes aventures. Le succès de ces produits m'incite à espérer que cette jeunesse, en grandissant, sera bientôt intéressée à poursuivre dans cette voie. Ainsi, le marché du roman de série dénicherait des auteurs répondant à ce nouveau besoin et qui, je l'espère, divertiront le monde avec leurs aventures fabuleuses.

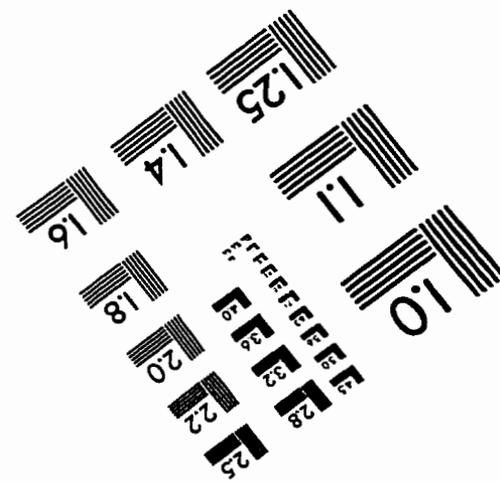
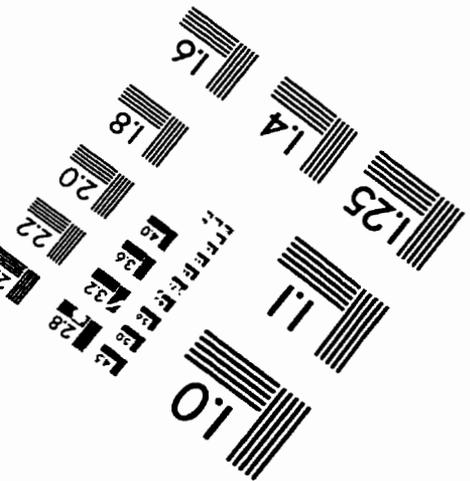
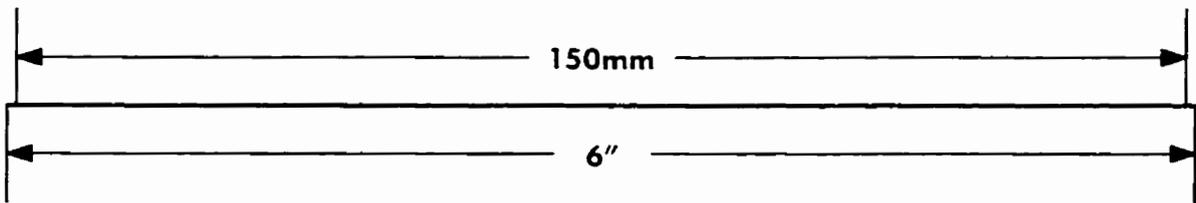
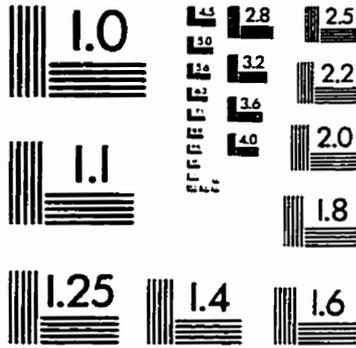
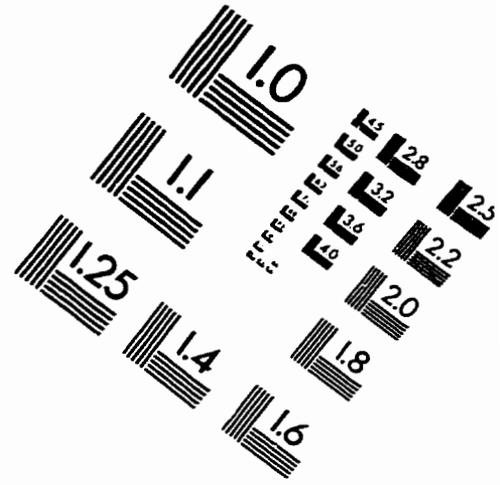
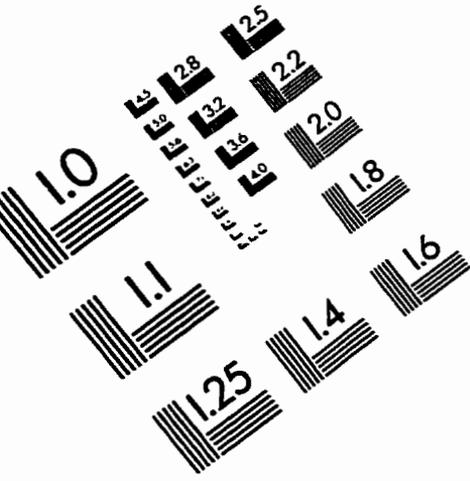
BIBLIOGRAPHIE

Pour la bibliographie des romans policiers de série, consulter les pages 295 à 302.

- ANGERS, François-Réal, *Les révélations d'un crime*, Montréal, Réédition-Québec, 1969, 105 p.
- ARNAUDIES, Annie, *Le Nouveau Roman, Les Formes*, Paris, Hatier, 1974, 124 p.
- ARNAUDIES, Annie, *Le Nouveau Roman, Les Matériaux*, Paris, Hatier, 1974, 125 p.
- BETTINOTTI, Julia, *La corrida de l'amour*, Montréal, U.Q.A.M., 1986, 218 p.
- CAU, Ignace, *L'édition au Québec de 1960 à 1977*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1981, 229 p.
- DUBOIS, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Labor, collection "Dossier Média", 1983, 188 p.
- ECO, Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Édit. Grasset & Fasquelle, 1978, 245 p.
- ESCARPIT, Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, P.U.F., collection "Que sais-je?", 1958, 128 p.
- ESCARPIT, Robert, *La révolution du livre*, Paris, P.U.F., 1969, 168 p.
- FLEMING, Ian, *James Bond contre Dr. No*, Paris, Éd. Plon, 1965, 310 p.
- FLEMING, Ian, *Goldfinger*, Paris, Éd. Plon, 1958, 313 p.
- HAYNE, David, *Les grandes options de la littérature canadienne-française*, Montréal, P.U.M., 1964, 32 p.
- LAMONDE, Yvan, *L'imprimé au Québec: aspects historique (18e-20e siècles)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, collection "Culture savante" 2, 1983, 368 p.
- MADORE, Édith, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1994, 126 p.
- MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, P.U.F., collection "Que sais-je?", 1974, 127 p.

- MARTIN, Claude, "Comme des petits pains chauds", Québec, *Communication Information*, volume VII, no.: 3, automne 1985.
- MATHIEU, Lyne-Andrée, *Analyse des best-sellers publiés dans la Presse de 1970 à 1982*, Québec, École des gradués de l'Université Laval, 1989, 177 p.
- ROHMER, Richard, *How to write a best seller*, Toronto, McClelland and Stewart, 1984, 125 p.
- SAINT-JACQUES, Denis, "La France, relais de l'américanité dans le marché du livre au Québec", dans *Cahiers pour la littérature populaire*, automne 1987, pp. 57 à 63.
- SAINT-JACQUES, Denis, "Ce que racontent les best-sellers", dans *Le Risque de lire*, Québec, Nuit blanche, 1988, pp. 113-136.
- SAINT-JACQUES, Denis, *Ces livres que vous avez aimés*, Québec, Nuit blanche, 1994, 223 p.
- SMITH, Donald, *L'écrivain devant son oeuvre*, Montréal, Édit. Québec/Amérique, 1983, 358 p.
- SUTHERLAND, John, *Best-sellers, Popular fiction of the 1970s*, London, Routledge & Kegan Paul, 1981, 268 p.
- TOUGAS, Gérard, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Édit. Québec/Amérique, 1982, 208 p.
- TURGEON, Robert, *Analyse du marché de l'édition de livres au Québec*, Montréal, École des Hautes Études Commerciales, 1984, 154 p.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc. All Rights Reserved